

УДК

341

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

Р.И. Бр. 12515

1724-1805

CHARLES DE BUTRÉ

UN PHYSIOCRATE TOURANGEAU

EN ALSACE

ET DANS LE MARGRAVIAT DE BADE

D'APRÈS SES PAPIERS INÉDITS

avec de nombreux extraits de sa correspondance

LE MARQUIS DE MIRABEAU, BERGASSE, DUPONT (DE NEMOURS),
LA TOUR-D'AUVERGNE, NECKEE, RAYNAL, TÜRGTOT, LE MARGRAVE DE BADE
LA COMTESSE DE HOCHBERG, LE BARON D'EDLSHEIM, SCHLÖSSEB, ETC. ETC.

par

RODOLPHE REUSS

Conservateur de la Bibliothèque municipale de Strasbourg



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

1887

Tous droits réservés

CHARLES DE BUTRÉ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

	FR. C.
<i>La destruction du protestantisme en Bohême. Episode de la guerre de Trente ans. 2^e édition. Strasbourg 1868, in-8^o.....</i>	3.—
<i>La Sorcellerie au seizième et au dix-septième siècles, particulièrement en Alsace. Paris, 1871, in-8^o.....</i>	3.50
<i>Abraham Lincoln. Conférence faite au profit des victimes de la guerre en France. Strasbourg, 1872, in-12.....</i>	1.—
<i>La Chronique strasbourgeoise de J.-J. Meyer, l'un des continuateurs de Kœnigshoven. Strasbourg, 1873, in-8^o.....</i>	3.—
<i>Le grand tir strasbourgeois en 1576 et la venue des Zurichois. Etude historique. Strasbourg, 1876, in-8^o.....</i>	1.—
<i>Pierre Brully, ministre de l'Eglise française de Strasbourg (1539-1545). Etude biographique. Strasbourg, 1879, in-8^o.....</i>	2.50
<i>Les tribulations d'un maître d'école de la Robertsau, pendant la Révolution. Strasbourg, 1879, in-16.....</i>	» 75
<i>Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg (1545-1794). Strasbourg, 1880, in-8^o.....</i>	3.—
<i>L'Alsace pendant la Révolution française. I. Correspondance des députés de Strasbourg à l'Assemblée nationale (année 1789). Paris, 1881, in-8^o.....</i>	8.—
<i>Les Colloques scolaires du Gymnase protestant de Strasbourg. Strasbourg, 1881, in-8^o.....</i>	1.50
<i>Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg. Causeries biographiques. Strasbourg, 1883, in-16.....</i>	3.50
<i>L'affaire de Tissa-Eclar. Episode de l'histoire de l'antisémitisme au XIX^e siècle. Strasbourg, 1883, in-8^o.....</i>	» 75
<i>La justice criminelle et la police des mœurs au seizième et au dix-septième siècles. Causeries strasbourgeoises. Strasbourg, 1885, in-16.....</i>	2.—
<i>David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope. Paris, 1885, in-8^o.....</i>	3.—
<i>Louis XIV et l'Eglise protestante de Strasbourg au moment de la révocation de l'Édit de Nantes (1685-1686). Strasbourg, 1887, in-18.....</i>	3.—

EN PRÉPARATION :

La Cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. Etudes sur l'histoire religieuse et politique de l'Alsace (1789-1801). Un vol., in-16.

1724-1805

CHARLES DE BUTRÉ

UN PHYSIOCRATE TOURANGEAU
EN ALSACE
ET DANS LE MARGRAVIAT DE BADE

D'APRÈS SES PAPIERS INÉDITS
avec de nombreux extraits de sa correspondance

avec

LE MARQUIS DE MIRABEAU, BERGASSE, DUPONT (DE NEMOURS),
LA TOUR-D'AUVERGNE, NECKER, RAYNAL, TURGOT, LE MARGRAVE DE BADE
LA COMTESSE DE HOCHBERG, LE BARON D'EDELSHAIM, SCHLOSSER, ETC. ETC.

par

RODOLPHE REUSS

Conservateur de la Bibliothèque municipale de Strasbourg



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

société ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

—
1887

Tous droits réservés

A

M. AUGUSTE HIMLY

MEMBRE DE L'INSTITUT

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

HOMMAGE D'AFFECTUEUX RESPECT

DE SON DÉVOUÉ NEVEU

ROD. REUSS.

Strasbourg, 1^{er} Juin 1887.

CHARLES DE BUTRÉ

En décembre 1879 mourut à Strasbourg un vieux célibataire de plus de quatre-vingts ans, l'un des types les plus originaux, à coup sûr, de sa ville natale. Architecte de nom, il n'avait jamais remué de moellons ni dressé le plan d'aucun édifice et l'unique distraction de ce solitaire avait été, pendant plus d'un demi-siècle, de cultiver ses fleurs et de thésauriser ses écus. Ce bizarre vieillard, que personne ne voyait plus sortir de chez lui depuis le bombardement de 1870, dont la porte s'entrebâillait avec peine et dont les volets restaient toujours fermés, aimait cependant ou croyait du moins aimer les livres. De fait, il n'en lisait guère; lorsqu'après sa mort les affectueuses relations de famille qui m'unissent à son exécuteur testamentaire et légataire universel, me permirent de pénétrer dans la bâtisse délabrée de la rue des Bestiaux qu'habitait le vieux Fritz, un des étonnements d'une première exploration, nécessairement succincte, fut de trouver dans certaines pièces de gros tas de livres brochés et parfaitement intacts, qui jonchaient le plancher au milieu d'ustensiles de ménage, de vieux habits et d'instruments agricoles. M. Schoop m'autorisa généreusement à puiser dans ces amoncellements indicibles,

qui surgissaient au sein d'une malpropreté vraiment épique, tout ce qui me semblerait de quelque intérêt pour la Bibliothèque municipale, et j'en tirais successivement, non sans un travail ardu, plus de deux mille volumes, de valeur fort inégale, il est vrai, mais dont plusieurs étaient rares. Ce n'est pas d'eux pourtant qu'il s'agit ici. En effet, un voyage d'exploration plus minutieux m'amena dans une espèce de hangar ou de soupente en ruines, dont le toit, ébrêché par les bombes, laissait pénétrer depuis bien des hivers la neige et la pluie. C'est là que je découvris un amas de paperasses à moitié pourries, formé d'imprimés et de manuscrits gisant pêle-mêle, et sur lesquelles les poules du vieux Fritz avaient niché, tandis que les moineaux et les hirondelles y prenaient leurs ébats journaliers. Les couches supérieures de ce massif bibliographique étaient absolument détruites par les intempéries des saisons, si bien qu'en essayant une timide enquête sur leur contenu, j'enfonçais mon doigt tout au travers du rarissime cinquième volume de l'*Argos*, d'Euloge Schneider; on voit d'ici la figure d'un collectionneur acharné d'alsatiques en présence d'un pareil désastre!

Cependant le tout me sembla mériter un examen plus approfondi, avant de consigner définitivement ces détritits apparents à une mort ignominieuse. Et quand, au bas d'une lettre, sur un feuillet presque illisible, j'eus déchiffré le nom de Mirabeau, je fus saisi d'un beau zèle et me promis de ne reculer devant rien pour mener à bon terme l'exploration d'un trésor qui ne payait pas d'apparence. Grâce à la bienveillante autorisation de M. Schoop, ce tas à l'aspect si peu engageant était transporté, dès le lendemain, à la Bibliothèque de la ville, et je consacrais de longues semaines au triage de ces papiers, manuscrits dépareillés, correspondances éparses, brochures révolutionnaires, etc., condamnant au feu ce qui ne pouvait absolument pas être conservé — c'était la majeure partie, hélas! — séchant et nettoyant tant bien que

mal le reste. Ce premier travail achevé, j'entrepris celui de classer et de coordonner les pièces qu'on pouvait espérer sauver, et qui demeuraient à peu près entières. J'ai réussi finalement à reconstituer de la sorte une série de manuscrits plus ou moins cohérents, relatifs à l'économie politique, au magnétisme et à l'alchimie, et à classer un nombre de lettres assez considérable, signées en partie de noms célèbres du XVIII^e siècle; j'en ai dégagé, ce qui mieux est, une personnalité. Profondément inconnu sans doute à l'Alsace contemporaine, le baron Charles de Butré mérite au moins quelques mots de souvenir. ne fut-ce qu'à cause des individualités marquantes au milieu desquelles il a vécu et des efforts sincères qu'il a faits pour améliorer l'état économique de notre pays. Les éléments nécessaires me font défaut pour retracer ici la biographie complète d'un homme dont naguère encore — je dois l'avouer humblement — j'ignorais l'existence. Peut-être d'ailleurs ne mériterait-il pas, même en ce temps d'exhumations posthumes, les honneurs d'un travail plus volumineux. Mais on ne lira pas, je l'espère, sans un certain intérêt les extraits puisés dans la correspondance qu'un heureux hasard nous a fait retrouver et qui, utilisée plus en détail que nous ne pouvons le faire ici, contribuerait à mieux faire connaître certains côtés de l'histoire économique du XVIII^e siècle et plus particulièrement celle de l'Alsace et du grand-duché de Bade actuel. Quand j'aurai dit que les correspondants de M. de Butré s'appelaient le marquis de Mirabeau, le fameux *Ami des hommes*, Turgot, Raynal, Dupont de Nemours, La-Tour-d'Auvergne, le margrave Charles-Frédéric de Bade, le baron d'Edelsheim, son premier ministre, etc., on comprendra qu'il peut y avoir un certain plaisir, même pour les simples curieux, à feuilleter les volumes aujourd'hui classés à la Bibliothèque municipale sous la rubrique de *Papiers du baron de Butré*. Nous avons essayé de donner un cadre à ces extraits en esquissant, d'après nos documents inédits eux-mêmes, l'exis-



tence de M. de Butré. Cette esquisse est forcément remplie de lacunes. La première moitié de l'existence du fervent adepte de la *physiocratie* nous échappe tout entière et c'est à ses concitoyens poitevins et tourangeaux que nous devons abandonner la tâche de la reconstituer quelque jour. Nul doute aussi qu'on ne puisse retrouver des pièces intéressantes aux archives générales de Carlsruhe, témoignant de la longue activité de Butré sur le territoire du margraviat de Bade. Mais nous n'avons ni les loisirs nécessaires, ni un désir assez vif d'élargir notre connaissance du sujet, pour entreprendre ce supplément d'enquête. Même réduite à ces proportions modestes, cette notice sera d'ailleurs la plus complète que l'on aura donnée sur le gentilhomme-agriculteur et jardinier du XVIII^e siècle, dont l'existence même était ignorée hier encore aux lieux où il a vécu si longtemps et où il a fermé les yeux.¹

¹ Les quelques lignes consacrées à Butré dans nos recueils encyclopédiques (*Biographie générale*, de Didot, *Dictionnaire historique*, de Lalanne, etc.) fourmillent d'erreurs que nos pièces inédites nous permettent de redresser.

Le baron de Butré ne semblait aucunement appelé par sa naissance à trouver jamais un historiographe en Alsace. Il est né bien loin des bords de l'Ill et du Rhin, dans le Poitou. C'est sans doute dans la terre paternelle de Butré, qui se trouvait près de la paroisse de Lezay, aujourd'hui chef-lieu de canton des Deux-Sèvres,¹ qu'il est venu au monde, dans le cours de l'année 1724.² Tout ce que nous savons sur son enfance et sa jeunesse se résume en un passage d'une lettre qu'il adressait au baron d'Edelsheim, ministre badois, à la date du 4 février 1792: « Je suis né à la vérité dans un château de France qui servait de repaire, où mes ancêtres, depuis mille ans, exerçaient le sot métier de nobles, pour ne pas dire

¹ Nous n'avions pu trouver dans aucun recueil géographique ou généalogique la terre ou la seigneurie de Butré dont il portait le nom. Certains indices nous la faisaient chercher de préférence dans le Poitou, où se trouvaient aussi les terres de son ami et correspondant le marquis de Mirabeau. Notre ami, M. Louis Ducros, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, a bien voulu interroger pour nous M. Richard, l'archiviste de cette ville, et, grâce à l'obligeance de ce savant, nous avons pu fixer la situation du château de Butré, qui, d'après M. Richard, n'était d'ailleurs qu'une « petite gentilhommière ». Elle était possédée vers la fin du xviii^e siècle par une branche de la famille Garnier, descendue d'un maire de Poitiers, et dont les armoiries sont indiquées chez Thibaudéan, *Histoire du Poitou*, nouv. édit., t. III, p. 369 et 383.

² Dans une lettre du 22 octobre 1793, il raconte qu'il est dans sa soixante-dixième année.

pis. J'eus horreur, dès mon enfance, de cette vie animale et féroce; je fus mis à sept ans dans des collèges et après ma philosophie, je m'en éloignai pour toujours, à la réserve de quelques apparitions que j'y fis pour étudier l'art agricole comparatif et enfin, après la mort de mon féal père, j'y revins pour vendre le château et me réunir au peuple de toute la terre pour annoncer ses droits si étrangement violés sur tout le globe. » C'est un développement analogue que semble indiquer l'auteur anonyme de la courte notice insérée dans la *Nouvelle Biographie générale* de Didot: « D'une famille noble et riche, dit-il, Butret renonça à son rang et à ses titres en faveur de son frère puiné, pour se dévouer aux progrès de l'agriculture et travailler au bonheur des habitants de la campagne. »¹ Il doit avoir commencé de très bonne heure à manifester son intérêt pour l'agriculture et la culture des arbres fruitiers, car nous lisons dans l'introduction de son travail sur la *Taille raisonnée des arbres fruitiers*, publié en 1795, qu'il y a plus de cinquante ans déjà qu'il s'occupe en praticien du sujet qu'il traite ici.²

S'il avait ainsi fui le château de ses pères, comme il le dit, on est tenté de croire que c'est en un coin quelconque de la paisible Touraine qu'il s'était fixé dès lors pour se livrer à ses travaux agricoles. Cependant on a quelque peine à comprendre qu'établi de la sorte à la campagne, il ait pu la quitter plus tard pour entrer dans la carrière militaire, et qu'un homme, faisant fi de son rang et de ses titres de noblesse, ait pu figurer ensuite au milieu de la cour la plus élégante et la plus corrompue d'Europe. Il n'en est pas moins certain — nous le voyons par la suscription de quelques-unes des lettres à lui adressées — que M. de Butré fut à un certain moment

¹ *Nouvelle Biographie générale*, Paris, 1863, t. VII, p. 907. Il dut garder cependant une part de la fortune paternelle.

² *Taille raisonnée des arbres fruitiers*, par C. Butret, jardinier. Paris, Dupont, an III, p. 3.

de la compagnie des gardes-du-corps du roi. S'il est permis d'émettre une hypothèse à cet égard, on peut dire que l'abandon de sa fortune à son cadet le poussa à chercher une position qui le fit vivre et que des relations de famille l'amènèrent à Versailles; peut-être aussi que le désir d'être plus près des hommes dont il partageait déjà les tendances économiques, et plus spécialement du chef de l'école qui commençait à se constituer en France, l'ont-ils précisément conduit dans la résidence royale. On sait en effet que c'est sous l'égide du despotisme, à quelques pas des salons somptueux de Louis XV et des boudoirs de M^{me} de Pompadour, que le docteur Quesnay, le « Confucius moderne » comme l'appelaient ses disciples, rendait ses oracles et présidait à la discussion de ses systèmes. Nous n'avons aucunement l'intention d'écrire ici, même en abrégé, l'histoire de l'école et des doctrines physiocratiques. Une pareille tentative nous mènerait infiniment trop loin, et ne présenterait pas d'ailleurs un intérêt majeur, aujourd'hui que les théories de cette secte autrefois fameuse sont tombées dans un profond oubli.¹ Nous rappellerons seulement — ce mot devant revenir forcément bien des fois sous notre plume — que les économistes, disciples de Quesnay, s'appelaient eux-mêmes physiocrates,² parce qu'ils prétendaient avoir découvert le système de gouvernement et d'administration le plus conforme aux lois de la nature. La science — c'est de ce mot ambitieux qu'ils caractérisaient l'ensemble de leurs théories — a trouvé d'abord les lois *physiques* nécessaires et invariables qui forment l'*ordre moral* évidemment le plus avantageux aux hommes, et en fait découler enfin l'*ordre social*. Le bien-être matériel est la base indis-

¹ Voy. sur les physiocrates en général l'ouvrage de M. Léonce de Lavergne, *les Économistes du XVIII^e siècle*, et la *Collection des physiocrates*, de M. Eugène Daire.

² Mot formé des deux mots grecs qui signifient l'un *nature* et l'autre *pouvoir*.



pensable de l'ordre moral et social, car l'ordre physique, considéré dans ses rapports avec nous, nos facultés, notre constitution, se réduit à la loi de la subsistance. De là l'importance extrême de l'agriculture dans le système des physiocrates. Leur principe économique est qu'il n'est d'autres richesses dans un pays que la production du sol. Tous ceux qui ne se nourrissent pas directement du travail agricole, ne subsistent qu'aux dépens du travail des autres, de l'excédant de produits que la terre donne chaque année, après déduction des frais de culture et des avances du travailleur; ils appellent cet excédant le *produit net* et déclarent que la société humaine n'a point, en réalité, d'autre revenu disponible, niant la plus-value que le travail industriel, par exemple, donne aux produits bruts de la nature. Aussi qualifient-ils les laboureurs et les fermiers seuls de *classe productive*, et les négociants, artisans, les professions libérales, etc. de *classe stérile*. Dégager le *produit net* d'un pays, établir dans quelles proportions cet excédant de revenu devait être partagé entre les différentes classes des citoyens, y compris le souverain, ce fut là partout la grande préoccupation des physiocrates; ils se livrèrent dans ce but à de longs et fastidieux calculs, purement hypothétiques pour la plupart, la statistique n'existant point encore à cette époque. Le plus célèbre monument de l'école est le *Tableau économique* de Quesnay, imprimé, dit-on, à Versailles même, sous l'égide royale. Une tradition, très peu certaine d'ailleurs, prétend que Louis XV en personne ne dédaigna pas d'en composer quelques lignes et d'en tirer quelques exemplaires. Une des conséquences pratiques de la théorie de Quesnay, c'était l'abolition des impôts de toute nature et leur remplacement par un impôt unique, portant exclusivement sur le *produit net* du sol, et frappant par suite uniquement les propriétaires fonciers. Le médecin de M^{me} de Pompadour et ses disciples recommandaient cette grande opération de la transformation des impôts à tous les princes

de leur temps comme fort profitable pour leur trésor et comme un énorme soulagement pour leurs sujets épuisés de redevances de toute nature. Heureusement qu'aucun d'eux ne voulut essayer en grand l'expérimentation de ce système qui aurait fini sans doute par l'écrasement de la propriété foncière et la banqueroute publique.

Ces quelques mots étaient indispensables pour faire comprendre les lettres citées dans la suite et qui renferment à chaque page les expressions de *produit net*, *d'ordre social*, etc. dont nous tâcherons d'ailleurs d'abuser aussi peu que possible, ces dissertations économiques du temps jadis ne pouvant intéresser grandement un public habitué à entendre discuter des problèmes analogues d'une façon toute différente. Les années passées à Versailles, dans le voisinage et sous l'influence de Quesnay furent décisives pour la direction d'esprit de M. de Butré. Il y devint un adepte convaincu de la doctrine physiocratique et le resta jusqu'à son dernier soupir. Mais ce qui le distingue de la plupart de ses collègues et fait son mérite particulier, c'est qu'il ne se contenta jamais de raisonner théoriquement sur les choses, mais y joignit toujours un esprit de philanthropie pratique vis-à-vis des classes souffrantes de l'humanité. Nous pencherions même à croire qu'il était philanthrope dans l'âme avant d'avoir entendu parler de doctrine *économique*, et que c'est parce qu'il y découvrit un moyen de faire le plus de bien possible qu'il se rangea sous le drapeau de Quesnay.

Combien de temps séjourna-t-il à Versailles, comme garde-du-corps, dans la société du chef de la secte lui-même ? C'est ce qu'il est impossible de fixer avec les documents dont nous disposons aujourd'hui. On est tenté de croire que c'est vers 1762 qu'il s'éloigna de la résidence royale, pour retourner en province et y vivre de cette vie rurale qu'il appréciait tant. Du moins nous avons retrouvé parmi ses papiers un exploit d'huissier, daté du 4 avril 1763, par lequel ce repré-

sentant de la loi notifie aux habitants de la communauté de Vallières que messire Charles-Richard, écuyer, seigneur de Butré, s'est rendu acquéreur de la terre de Chevallet, près la chapelle de Chevallet, sur la paroisse de Vallières, en vertu d'une ordonnance rendue au siège d'élection de Tours; cette terre avait appartenu précédemment au sieur François Archambault, cirier à Tours, et à son épouse.¹ C'est donc en Touraine, qu'il s'établit, et c'est à ce nouveau champ d'expériences agricoles que s'applique sans doute ce fragment de lettre non daté: « Je suis domicilié près de Tours, sur les jolis coteaux qui bordent la Loire. Je n'ai point une grande terre, je ne possède que dix arpents mais j'en ai assez pour jouir d'une vie tranquille et heureuse. »

Tout en s'y livrant à l'horticulture, Butré restait en relations sincères avec ses amis de Versailles. Nous en avons la preuve dans une lettre que lui adresse en mai 1767, le chanoine Loyseau, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture d'Orléans, l'une des plus zélées pour la propagande des nouvelles idées économiques. « M. Quesnay, y est-il dit, a fait espérer à la Société d'Orléans que vous voudrez bien accepter une place d'associé étranger qu'elle a l'honneur de vous offrir. Il l'a instruite des connaissances profondes sur toutes les parties de l'agriculture et de la science économique que vous possédez... Pourrait-elle se flatter que les espérances que M. Quesnay lui a données ne seraient pas vaines et que vous ne refuserez pas d'aider et de partager ses travaux? »² On le voit, le médecin du roi avait bonne opinion du gentilhomme tourangeau; quant à savoir si M. de Butré avait, à ce moment déjà, acquis une réputation plus étendue par ses écrits, c'est

¹ Vallières est une commune du canton de Montrichard, arrondissement de Blois (Loir-et-Cher), située sur les limites du département d'Indre-et-Loire.

² Lettre du 16 mai 1767. C'est la plus ancienne en date des lettres qui nous restent de la correspondance de Butré.

un point que nous ne saurions élucider d'une façon suffisante. Il publiait, à cette date même de 1767, un travail intitulé : *Pain économique et examen de la mouture et de la boulangerie*, Francfort, 1767,¹ que nous n'avons pu nous procurer. Il fut aussi l'un des collaborateurs assidus des *Ephémérides du citoyen*, recueil mensuel dont l'abbé Beaudeau et Dupont (de Nemours) firent, à partir de 1767 le moniteur officiel de la nouvelle école ; mais a-t-il écrit, antérieurement déjà, quelques opuscules économiques ? Nous avouons l'ignorer absolument.

¹ On doit supposer que *Francfort* est ici un nom de guerre pour *Paris*. Il n'y a guère de vraisemblance à ce qu'alors déjà l'auteur fût en relation avec l'Allemagne.

II

Comment le paisible habitant des bords de la Loire se vit-il amené subitement à quitter sa patrie pour vivre durant de longues années sur la rive gauche du Rhin? C'est encore un problème dont la solution ne peut être que devinée pour le moment, toute la correspondance des années 1767 à 1774 étant absolument perdue. Voici pourtant comme on peut raisonnablement l'expliquer par conjecture.

Nous avons dit que les physiocrates s'occupaient surtout du bien-être matériel des peuples. A ce titre ils devaient être bien vus par les princes réformateurs du XVIII^e siècle, qui les considéraient presque comme des alliés contre les révolutionnaires philosophiques, et qui s'efforçaient sincèrement, en partie du moins, d'améliorer le sort de leurs sujets.

Parmi tous les souverains, grands et petits, de cette époque, aucun ne prenait plus à cœur sa tâche de « père du peuple » que le digne margrave Charles-Frédéric de Bade-Dourlach. Egalement désireux de s'instruire lui-même et d'instruire les populations soumises à son autorité, le futur premier grand-duc de Bade a mérité de passer, pendant son règne exceptionnellement long (1746-1811), pour le modèle des princes de son temps. Souverain d'un pays trop petit pour jouer un rôle politique et pouvant se consacrer ainsi tout entier aux travaux de la paix, il s'était appliqué, dès le moment de sa majorité, à diminuer les charges de l'Etat. L'un des premiers il avait étudié le système de Quesnay et avait été séduit par

le côté humanitaire de ses théories. En homme prudent il résolut cependant de ne faire que des expériences partielles avant de bouleverser complètement le système des impôts en vigueur. Il fit donc établir, dès 1769, un champ d'expériences dans la commune de Dietlingen, au bailliage de Pforzheim, commune qui se trouvait ruinée par de mauvaises récoltes et des impôts trop lourds ; il y remplaça tous les droits féodaux et les redevances quelconques par un impôt foncier unique, qui devait à la fois grever moins lourdement les paysans et remplir plus sûrement les caisses publiques.¹

Cette expérience, dont les débuts furent assez favorables, n'avait point encore donné de résultats décisifs quand le margrave fit, en 1771, le voyage de Paris avec toute sa famille. Il y séjourna quatre mois et fréquenta beaucoup les savants et les économistes, particulièrement le vieux médecin du roi, et le marquis de Mirabeau, dont les écrits jouissaient alors de l'approbation des souverains et du grand public. Charles-Frédéric s'affermir dans ses idées réformistes au contact journalier de ces adeptes de la science de Quesnay, et quand il fut de retour dans son pays, il établit un second champ d'expériences dans les villages de Theningen et de Bahlingen, afin d'arriver à des conclusions certaines sur la portée de ces réformes. On peut juger de la sincérité de ses convictions d'alors en le voyant rédiger lui-même un manuel d'économie politique à l'usage de ses fonctionnaires et de leurs administrés.² Quand les *Ephémérides* de Dupont (de Nemours) eurent été momentanément supprimées par la censure, en 1772, il appela cet économiste distingué dans ses Etats et le pria de le diriger par ses conseils. Les vers, assez médiocres

¹ E. W. von DRAIS, *Geschichte der Regierung und Bildung von Baden unter Carl Friedrich*. Karlsruhe, 1818, t. I, p. 316-326.

² *Abrégé des principes de l'économie politique*, par S. A. S. Mgr. le margrave de Bade, à Karlsruhe et se vend à Paris, chez Lacombe, 1772, 8°.

d'ailleurs, que le souverain échangeait alors avec le futur membre de la Constituante, témoignent de l'affectueuse estime qu'il professait pour lui;¹ et plus tard, quand Dupont eut été rappelé à Paris par Turgot, lors de son entrée au ministère (juillet 1774), Charles-Frédéric sollicitait du gouvernement français l'autorisation de faire du nouveau « conseiller de commerce » son chargé d'affaires à Versailles, pour lui donner une marque nouvelle de son attachement.

On pourrait être tenté de croire que nous avons un peu trop longtemps quitté l'homme dont nous essayons de retracer en ce moment l'histoire, mais ce serait une erreur. En effet, l'homme qui succède à Dupont dans l'entourage du margrave, l'ambassadeur de la physiocratie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que nous rencontrons désormais auprès de lui, n'est autre que le baron de Butré. Comment a-t-il quitté Vallières pour Carlsruhe et sur l'appel de qui le voyons-nous entreprendre cette émigration volontaire? Ce qui reste de sa correspondance ne nous le dit pas. Il n'est guère admissible pourtant qu'il soit venu, simple touriste, inspecter les champs d'expériences du margrave et prêcher la doctrine économique aux administrateurs « routiniers » d'Allemagne. Le pied d'intimité sur lequel nous le verrons bientôt à la cour de Charles-Frédéric, permet de supposer que ce dernier a lui-même exprimé le désir de voir un homme compétent se rendre auprès de lui, pour l'aider dans les calculs fort compliqués que nécessitait l'introduction de l'impôt nouveau, et pour endoctriner les fonctionnaires récalcitrants du margraviat qui ne goûtaient guère ces innovations étrangères. Toujours est-il que nous trouvons M. de Butré, parfaitement content de lui et de son rôle, au printemps de 1775, établi dans la résidence du souverain badois. Un brouillon de lettre,² adressé

¹ DRAIS, *op. cit.*, t. II, *Beilagen*, p. 6-8.

² Butré semble avoir écrit toutes ses lettres en brouillon, se défiant

précisément à celui de ses confrères qu'il venait d'y remplacer, nous retrace en même temps un tableau fidèle de la disposition de son esprit et de celle de son entourage. Aussi transcrivons-nous ici cette lettre en entier, malgré sa longueur; elle donnera au lecteur une idée assez exacte du ton général de sa correspondance où l'ardeur exubérante du néophyte, persistant jusqu'à l'extrême vieillesse, ne cessera jamais de donner une certaine enflure à un style naturellement terne et fort peu littéraire, défaut commun d'ailleurs à toute l'école physiocratique.

L'introduction de la lettre et certains passages de la fin s'appliquent évidemment à des reproches discrets que Dupont (de Nemours) avait faits à M. de Butré. Le chargé d'affaires du margrave, le conseiller de Turgot, craignait sans doute d'être mis à l'écart à la cour de Carlsruhe par le nouveau venu; peut-être aussi, plus calme lui-même, appréhendait-il que l'humeur un peu brouillonne du gentilhomme tourangeau le fit pousser trop brusquement la grande expérience tentée par Charles-Frédéric, mais qui, dès ce moment, commençait à tourner en déception pour les esprits moins entichés des prétendus axiomes du *Tableau économique*.

Du 7 mars 1775.

« Monsieur et cher confrère, je suis on ne peut plus peiné d'avoir pu vous causer la moindre inquiétude. Ce n'est sûrement point dans mon âme d'en procurer à qui que ce soit sur la terre, ainsi à vous que j'aime et chéris de tout mon cœur... Je n'ai eu en vue que d'exprimer un désir qui m'agite depuis longtemps et qui est relatif à ce que vous me disiez « qu'être utile à l'espèce humaine n'est aisé nulle part. » Le voici. J'irais dans tous les principaux lieux de l'Europe, former une petite

de son talent épistolaire, et ces brouillons fortement raturés, nous permettent de retrouver au moins par moments le sens de ses débris de correspondance.

société d'économistes purement libres, comme j'en ai fait ici; j'établirais une correspondance entre toutes et j'irais sans cesse de l'une à l'autre, et chacune s'occuperait à faire des élèves et à répandre la lumière. Ainsi ayant opéré ici en ce genre ce que souhaiterais, je partirais pour un autre lieu et de même dans la suite... Je suis dans la ferme persuasion que c'est ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le bien général et le plus sûr coup que l'on pourrait porter contre la fiscalité! C'est la seule semence que mon cœur voudrait planter en Europe et tout le mouvement que j'y voudrais donner...

« Quant à l'autorité, c'est une arme dont je ne ferais jamais usage nulle part et que je me donnerais bien garde de manier, quand même on voudrait que je la fisse agir. Elle n'a jamais donné que des secousses violentes qui ne sont point la marche de l'ordre et de la nature, qui va à pas lents, mais infaillibles, dans toutes ses productions. Il en est dans le moral comme dans le physique; il faut semer avant de recueillir et bien préparer son champ et ses semences avant de les répandre. La moisson est sûre et avantageuse ensuite et certaine et ce n'est que peu à peu qu'on peut détruire l'ivraie et toutes les plantes parasites qui dévorent les sucs alimentaires du bon grain.

« Ainsi donc, mon cher confrère, je n'ai nulle impatience, nul désir de rien établir ni de rien hâter et faire que d'instruire tout doucement et j'ai toujours trouvé que cela était partout facile et qu'on trouvait partout de bonnes âmes qui saisissaient avidement la vérité et la répandaient, et qu'on venait à nous sans que nous fassions d'efforts pour cela, et surtout avec le moyen que j'ai toujours employé, qui est celui de l'ordre physique de la reproduction. J'ai étudié l'ordre agricole et tous ses travaux dans tous les genres de culture; je trouve tout le monde très disposé à recevoir les lumières que je puis leur donner là-dessus et après des mémoires et des examens, faits sur ce sujet, on passe facilement de cette

base primitive à l'ordre social, qui n'est que l'ordre de reproduction et de distribution, comme vous le savez mieux que moi.

« Tout le monde parle ici actuellement avances, produit net, classe productive, classe stérile, etc. Qui est-ce qui a opéré cette heureuse révolution? Ce n'est pas autre chose que l'ordre agricole, que les fermes de Mgr et de Madame la Margrave, dont j'ai tiré les comptes du chaos où ils étaient et qu'on fait rédiger actuellement dans le vrai ordre économique. Ainsi voilà l'ordre qui s'établit sur la vraie base essentielle et qui se répand infailliblement. Voilà ce que je crois avoir pu faire de mieux; quant à son établissement absolu, c'est l'affaire du temps et non la mienne, qui n'est que d'apprendre à compter, et quand j'aurai un peu plus instruit là-dessus, ma mission sera faite et je ne dois plus désirer autre chose.

« J'ignorais totalement, mon cher confrère, votre traitement de Pologne, les sacrifices que vous pouvez y avoir faits et ce qu'on vous a donné ici. Je savais en gros que vous aviez été en Pologne, que vous étiez revenu, et étiez employé chez nous, mais rien autre que ce que votre lettre m'apprend.¹ Ainsi vous vous trompez fort quand vous avez pensé que j'avais voulu toucher à votre état... Je vous ai toujours regardé comme un brave et digne chevalier de l'ordre et c'est à ce seul titre que je vous ai parlé et vous parlerai toujours, en vous exprimant quelquefois un peu fortement mes idées, comme à un brave qui a l'âme chaude et le courage grand et magnanime, et avec qui on peut donner de l'extension à son âme patriotique, avantage dont je serais privé si vous me soupçonniez d'aussi minces idées que celles qui vous ont très mal à propos frappées.

¹ Après la suppression temporaire des *Ephémérides du citoyen*, en 1772, Dupont était d'abord allé en Pologne comme précepteur chez le prince Czatoriski. Il semble y avoir été déçu dans ses espérances, d'après ce que dit ici Butré, et accepta volontiers l'invitation du margrave.

« L'état de laboureur est une vie bien douce et dans laquelle on peut passer des années paisibles et heureuses, quand la philosophie en dirige les travaux et en fait recueillir les fruits, et les répandre, pour faire l'aisance de ceux qui en partagent les sueurs et qui sont les êtres les plus sensibles et les plus reconnaissants de la terre. Malheureux peuple, condamné à subir toutes les fatigues les plus pénibles et les ardeurs de toutes les saisons, c'est dans vos champs qu'on peut trouver encore des plaisirs purs et bien doux, quand on connaît le prix de vos travaux et qu'on sait en partager les fruits avec vous ! Mais malgré tous ces charmes, préférables aux vains amusements des cités et des cours, ce ne sera jamais l'objet de mes occupations. Votre état pénible suit la condamnation de la peine originelle et non votre état naturel. Il est un autre ordre sublime et divin dont le Ciel a bien voulu me donner la connaissance et qui m'ouvre le sanctuaire de la nature et me présente évidemment toutes les religions et les monuments de l'antiquité. Il sera toujours l'objet de mes hautes considérations et un doux repos pour mon âme, qui voit évidemment la vérité des Ecritures et des traditions et les grands sujets de leurs allégories si élevées. Adieu, mon cher confrère, un peu de philosophie et beaucoup d'amitié pour tous les hommes ; ne les voyons jamais en noir. »

Dans ce dernier paragraphe nous voyons poindre une autre des préoccupations favorites de Butré. Ce sujet d'études qui le disputait souvent à ses rêveries économiques, c'était la *science hermétique*, fort à la mode alors dans certains cercles aristocratiques d'Europe, science ou plutôt folie qui fit le succès des loges maçonniques d'alors, des Rosecroix, des Illuminés, des Mesmer et des Cagliostro, en poussant ses adeptes à sonder les mystères de la Vie universelle, à reprendre les rêveries alchimiques du moyen âge et à construire des symbolismes obscurs autour de toutes les questions

métaphysiques que la philosophie mettait alors à l'ordre du jour. M. de Butré croyait, dès lors, — et il le croira de plus en plus — être arrivé à pénétrer fort avant dans les arcanes du monde invisible et nous ne nous trompons pas sans doute en admettant que ces prétentions mystérieuses ont pu contribuer, dans une certaine mesure, à lui valoir un accueil empressé dans l'aristocratie allemande fort portée, à cette époque, pour ces spéculations fantastiques et les mystères des sociétés secrètes.¹

Mais pendant que M. de Butré s'occupe, ainsi que nous le verrons tantôt, à initier la cour de Bade aux mystères de l'économie politique, il suit d'un œil attentif ce qui se passe en France; il sympathise aux efforts énergiques et trop peu fructueux de Turgot pour réformer les abus, il lui offre ses services scientifiques et profite de l'occasion pour lui adresser ses doléances sur la taxe extraordinaire frappée sur sa terre de Touraine à la suite d'émeutes populaires amenées par les prétendus « accaparages » de grain du prévoyant ministre. Turgot lui répondait de Versailles, le 27 août 1775 :

« J'ay reçu votre lettre, monsieur, et je verrai avec plaisir les mémoires que vous m'annoncez sur les moyens d'estimer les revenus du royaume. A l'égard de la taxe à laquelle vous êtes imposé pour réparation de dommages causés sur les bleds je conviens qu'elle est désagréable pour vous comme pour bien d'autres qui n'ont sûrement pas eu part aux émeutes, mais vous sentez que si la répartition générale de ces sortes de dédommagement est un mal pour les particuliers innocents sur qui elle tombe, elle est néanmoins indispensable pour établir la confiance des commerçans contre les mouvemens populaires et pour intéresser la totalité du pais à les prévenir

¹ On peut consulter sur ce sujet le curieux ouvrage du docteur STENKE : *Schwärmer und Schweindler zu Ende des XVIII. Jahrhunderts.* Leipzig, 1874, 8°.

et à s'y opposer. Vous connaissez les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« TURGOT. »

Le 25 septembre Butré faisait partir pour Versailles le mémoire qu'il avait promis sur l'estimation des revenus publics, et qu'il avait composé primitivement pour la Société d'agriculture de Limoges. Après avoir remercié le contrôleur général des bontés qu'il veut bien lui témoigner, notre économiste lui développe l'utilité d'une statistique de la propriété foncière du royaume. Il faut pour bien juger ces questions fiscales « une connaissance à laquelle nous ne pouvons parvenir que par un dépouillement général par provinces et par cantons. N'ayant rien qui m'occupe actuellement que l'étude des droits des hommes je désirerais fort de pouvoir faire un voyage dans nos provinces de petite culture pour les inventorier, mais mes facultés qui n'empruntent rien de personne, m'obligent de garder le foyer et de former sans cesse de stériles vœux. »

Après avoir exposé plus longuement ses idées à ce sujet, il termine par les lignes suivantes :

« J'espère que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous exposer mes petites idées. Je connais assurément mieux que personne et ne cesserai de rendre la plus haute justice aux grandes lumières qui dirigent vos travaux. Je suis bien persuadé que si vous aviez tout le pouvoir nécessaire, nous en verrions les effets les plus avantageux mais pour faire marcher des êtres intelligens vers l'ordre, il faut nécessairement les éclairer, et le zèle le plus ardent, l'autorité la plus bienfaisante ont besoin du flambeau de l'évidence des lois physiques. C'est faute de cette base essentielle que les meilleurs souverains n'ont rien fait pour leur postérité. Il n'y a pas encore une chaire d'économie politique en France; ainsi que peut-on attendre du zèle de quelques citoyens

éclairés que le moindre changement peut rendre tout-à-coup infructueux?...

« P.-S. — Vous voudrez bien excuser ma mauvaise écriture, mais je n'ai point de secrétaire et ne communique à personne mes petits travaux. »

Il y a dans cette lettre une sollicitation indirecte; évidemment, M. de Butré, en parlant des relevés statistiques à faire en France et en disant que « ses facultés » lui interdisaient de faire autre chose que des « vœux stériles », n'aurait pas été fâché de faire naître chez le ministre la pensée d'employer les talents de son correspondant aux frais de l'État. C'est peut-être même afin d'agir plus efficacement dans ce sens que Butré quitta pour quelques mois le margraviat de Bade et s'en vint faire une apparition en Touraine, après avoir sans doute passé par la capitale. C'est de Paris que lui écrivait le marquis de Mirabeau, à la date du 18 décembre 1775, en lui adressant son épître à Tours. Cette pièce, dont nous donnons ici quelques extraits, est la plus ancienne d'entre celles d'une volumineuse correspondance poursuivie avec l'*Ami des hommes* jusqu'au moment de sa mort.¹

« Je commence ma lettre, monsieur, *ne varietur*, quoique ne sachant pas quand je la finirai, honteux que je suis de n'avoir pas répondu encore à la votre du 3, qui m'a fait plaisir et grand bien et qui est demeurée ouverte depuis sur mon bureau, comme la plus pressée, sauf le courant de devoir. Mais je suis entré dans une nouvelle maison où les détails me fatiguent, outre que me voilà à l'âge où les jours sont courts et les mois longs et puis les plus tristes affaires majeures me poursuivent ici. Toutefois ma chère étude qui m'a soutenu dans toutes les angoisses de ma vie pénible, en faisant diver-

¹ Voy. sur le marquis de Mirabeau le second volume de l'intéressant ouvrage de M. Louis DE LOMÉNIE, *les Mirabeau, nouvelles études sur la société française au XVIII^e siècle*. Paris, Dentu, 1879, 8^e.

sion, ne m'en est que plus précieux. Votre lettre m'a donné un coup de lumière sur la juridiction des propriétaires, vous savez que je suis bon entendeur... Il m'est même venu une autre idée, car il est temps, du moins pour cet ouvrage, de se rappeler la leçon du Maître que j'ai si mal suivie : « Ce qui est une fois imprimé l'est pour toujours » : c'est de vous faire parvenir les différentes parties l'une après l'autre. Cela me retardera encore considérablement, outre qu'ici je n'ai que des instants à la volée, mais j'y gagnerai beaucoup et quand je dis je, vous pensez bien, je crois, que je ne parle pas de mon amour-propre, mais de l'ouvrage en soi. C'est vous dire, monsieur, combien je suis content de votre manière économique. Seul vous avez hérité de la précision substantielle du docteur, quoique sous la forme du Scythe et de son inébranlabilité fondamentale, si l'on peut s'exprimer ainsi... »

Le marquis discute ensuite avec lui la question des propriétaires, lui raconte qu'à l'une des dernières « assemblées du mardi », l'abbé Baudeau a fait une terrible sortie contre certaines théories de Butré, sans parvenir cependant à le réfuter, puis il aborde le sujet déjà touché plus haut, dans la lettre à Turgot.

« Pour ce qui est de vous voir travailler à des recensements vous savez que ce fut toujours le vœu du docteur. Peut-être l'eut-il obtenu, s'il eut vécu. J'ai désiré et demandé même chose, quoique bien certain qu'ils ne vous croiraient pas, ni vous ni votre travail et que la distance de leurs vues et puis celle de leur manière vous feraient votre procès. Ils n'ont sur tout cela encore que des semi-idées et des semi-volontés. Rien n'est mûr encore; nous ne pouvons qu'instruire et j'ai fixé à six générations, il y a longtemps, y compris celles qui existent, le temps où l'ordre naturel sera connu et son régime établi. Je ne plains point votre morceau de lard, mais je plains le siècle qui ne vous emploie pas et votre genre de talent, si

nécessaire, qui peut finir avec vous. C'est vous dire que je ne vous oublierai pas. En attendant je profiterai de vos lumières pour le peu qu'il me reste à faire et surtout pour l'analyse des ouvrages économiques du docteur. Sur ce je vous quitte et j'ai l'honneur d'être, monsieur, avec un attachement sincère et respectueux, votre très-humble et très-obeissant serviteur

« MIRABEAU. »

M. de Butré, après avoir séjourné quelque temps dans sa province natale,¹ s'en retourna, dans le courant de l'année 1776, à la cour de Carlsruhe. Il y était de retour au plus tard au mois d'octobre² et depuis il ne quitta le territoire badois qu'en passant et à d'assez longs intervalles, jusqu'au moment où éclata la Révolution française.

¹ Il ne rapporta de ce voyage en France qu'une légère satisfaction d'amour-propre. Le 5 janvier 1776, le secrétaire du Bureau d'agriculture de Tours, Servier (?) lui écrivait que cette Société économique l'avait nommé son associé à la place d'un membre récemment décédé, « ne pouvant jeter les yeux sur une personne plus éclairée et plus digne de remplir cette place avec distinction ». Il l'invitait à suivre les séances hebdomadaires du Bureau, qui se réunissent tous les jeudis au soir chez M. Du Cluzel. Le nom de notre économiste devait être peu connu à Tours même parce que la lettre est adressée à « Monsieur Bontré » près Sainte-Aldegonde, à Tours, chez M. Laficelle.

² Cela ressort d'un mémoire du tailleur Jacques Wohlgenuth, dressé à Carlsruhe « für Ihro freyherrlichen Gnaden, Baron von Butré » et acquitté par le baron, à la date du 11 octobre 1776.

III

Ce n'est plus comme simple visiteur, mais dans une situation quasi-officielle que nous allons rencontrer dorénavant M. de Butré, soit dans l'entourage du prince, soit sur l'un des domaines de l'Etat badois. Nous ignorons au juste la qualification technique qui lui fut décernée, aussi bien que la date précise de son entrée en fonctions. Il semble bien pourtant qu'il fut attaché à la Chambre des finances (*Markgräfliche Kammer*), et que cette nomination remonte à l'année 1776.¹ Il resta tout d'abord essentiellement l'ambassadeur attiré de la physiocratie auprès du margrave; c'est plus tard seulement que nous le voyons se mouvoir dans un cercle d'attributions plus précises, comme surintendant des jardins et vergers dans les châteaux et les domaines du souverain. La seule considération qui puisse nous faire hésiter à fixer une date aussi précise, c'est le fait que nous retrouvons dans ses papiers les factures des hôteliers de Carlsruhe, chez lesquels il demeura encore plus de deux ans, avant de s'installer dans un domicile régulier. Mais peut-être a-t-il préféré n'en pas avoir, suivant fréquemment la cour au dehors, ainsi que nous allons le voir, et s'épargnant volontiers toute dépense inutile.²

¹ Dès décembre 1776, son relieur l'appelle *Herr Cammerath von Butré*. On trouverait sans doute, sans trop de difficulté, aux Archives générales de Carlsruhe, les notions précises qui nous manquent, si les comptes des dépenses de la cour et de l'Etat existent encore pour ces années.

² Butré semble avoir conservé tous les mémoires de ses fournisseurs, etc., etc. Malheureusement, nous avons dû jeter une masse de ces liasses, entièrement pourries et salies. Le peu qui en reste permet pourtant d'établir une série de petits faits chronologiques dans sa

M. de Butré semble avoir rapporté de son séjour au pays le manuscrit d'un opuscule qu'il fit imprimer alors, et dont des exemplaires, brochés en papier doré, furent distribués aux personnages marquants de l'entourage princier. Cette brochure était intitulée : *Objet de la Mythologie* ; nous ne l'avons point rencontrée dans les papiers de Butré, et l'auteur lui-même n'en parle guère qu'en passant dans sa correspondance. On peut conjecturer seulement, d'après une lettre de Butré, qu'elle répondait à certaines assertions de Court de Gébelin, et que la matière s'en rattachait plus ou moins aux spéculations hermétiques et mystiques qui étaient un sujet favori d'études pour le baron et disputaient parfois le pas à la doctrine physiocratique elle-même. Nous aurons à revenir prochainement sur ce côté de son activité, moins recommandable peut-être, en tout cas moins utile que l'autre.

Une des premières lettres qui nous soient conservées, datée du 22 février 1777, nous montre Butré solidement établi déjà dans l'entourage du margrave et du dernier bien avec ses ministres.

Il écrit au marquis de Mirabeau que le baron d'Edelsheim, conseiller dirigeant du prince, « qui vous aime autant qu'il chérit la bienfaisance et le bonheur public, a été on ne peut plus flatté des applaudissements que vous donnez aux vues utiles dont il est occupé et dont il vous a rendu compte dans le temps. . . . Le jour même de l'arrivée de votre lettre un heureux hasard me fit trouver le soir avec M^{sr} le margrave chez le baron, et j'en fis la lecture à Son Altesse Sérénissime,

biographie, et surtout de se faire une idée plus claire de son caractère, dont la sobriété et l'économie furent toujours des traits dominants. En 1776, il demeura chez le sieur Kreglinger, *zum Erbprinzen* ; en 1777 et en 1778, chez le sieur Klein, au *Darmstädter Hof*. Nous avons même retrouvé le petit mémoire bénin de M. le *Hofapotheker* Bær, qui fournit, le 21 décembre 1776, un *luxiertränkl* à M. de Butré ; il est difficile, on le voit, d'avoir plus d'ordre dans ses petits papiers.

à qui elle fit on ne peut plus de plaisir, surtout la maxime et le compte-rendu de notre vénérable maître¹ sur la progression singulière des disciples de l'ordre. La cour est actuellement à Rastatt, depuis le 27 du mois passé. On a eu la bonté de me mettre du voyage, ce qui me met à même de faire tous les jours ma cour au digne et respectable margrave, qu'on ne peut connaître sans lui dévouer un véritable et tendre attachement. Il veut bien quelquefois m'entretenir sur le tableau économique, qu'il possède parfaitement, comme vous savez et me l'avez souvent dit.

« Une occasion s'est présentée pour s'en occuper particulièrement et de faire le compte que vous désirez. Un chef d'un grand bailliage dans le Haut-Margraviat avait étudié la physiocratie d'après les conseils de M. Iselin² et avait entendu la fameuse formule du tableau à sa manière, comme tant d'autres que vous savez bien. En conséquence, il avait fait un tableau de son bailliage où il avait mis beaucoup de calculs soi-disant économiques. Bien plus, croyant les vues des maîtres de la science trop bornées, il avait poussé les sciences dans la métaphysique, en abandonnant la chaîne rigoureuse de la reproduction. Il avait créé des richesses imaginaires fondées sur des besoins d'opinion. . . . Toute cette belle logique, pompeusement détaillée dans un grand mémoire, fut lue dans un comité de M^{re} le margrave et du baron. Vous devez juger qu'ils en sentirent tout de suite tout le vide. . . . J'y ai aussi un peu contribué, car il avait d'abord voulu me livrer des assauts très vifs, mais il ne m'a pas beaucoup épouventé. Ensuite nous avons eu des controverses sur la vraie manière d'inventorier

¹ Il s'agit évidemment ici du docteur Quesnay, mort en 1774.

² Butré veut parler ici sans doute du savant professeur de Bâle, Isaac Iselin, mort en 1782, et connu par ses écrits sur la philosophie de l'histoire (*Geschichte der Menschheit, Ephemeriden der Menschheit*, etc.), très goûtés avant que Herder les fit oublier.

la reproduction et sommes enfin convenus sur ce point essentiel. . . . C'est une fort bonne acquisition, parce qu'il écrit très joliment l'allemand et qu'il peut répandre l'instruction dans son bailliage. »

Notre physiocrate n'était pas cependant tout entier à ces questions techniques, et ses calculs agraires ne l'empêchaient pas de faire du sentiment, sous une forme assez singulière, il est vrai, avec le beau sexe. A peu près vers la même époque, il écrivait à une noble inconnue, dont les initiales seules ont été conservées,¹ une lettre que nous reproduisons ici en partie, puisqu'elle nous paraît caractéristique pour le tour d'esprit de l'auteur et qu'elle servira de *spécimen* pour toute une série de rhapsodies analogues, que nous pourrions négliger dans la suite. En la lisant aujourd'hui, dans le brouillon raturé de M. de Butré, on est bien embarrassé de formuler un jugement concluant sur son compte. Avons-nous devant nous un *adepte* des sciences hermétiques, naïvement enthousiaste de ces doctrines vides et chimériques alors en vogue, ou bien peut-être un habile roué qui, sous des formes mystiques, poursuit un but passablement réaliste? ² Dans ce bizarre et attrayant

¹ C'était, d'après la suscription même, la cinquième lettre d'une plus longue série. Les préliminaires de la correspondance avec M^{me} de S. A. sont donc perdus.

² Comme je n'ai pas entrepris le panégyrique d'un héros, mais un travail strictement historique, je dois dire au lecteur une des raisons, la principale même, qui m'a mis en défiance sur ce point contre Butré et me porte à mal interpréter peut-être son galimatias mystique. J'ai retrouvé dans les papiers Fritz, portant la signature autographe de Butré, et lui ayant par suite incontestablement appartenu, une série des pires productions ordurières et lascives du xviii^e siècle; l'homme qui mettait dans sa bibliothèque *Le Portier des Chartreux*, *Thérèse Philosophe* et *L'Ecole des Filles* n'était pas, à coup sûr, un modèle de vertu. Mais on peut dire aussi qu'en ce temps, ces livres immondes traînaient un peu partout et que les plus moraux, les plus célèbres (qu'on songe à J.-J. Rousseau, Diderot, etc.) écrivaient des pages cyni-

xviii^e siècle, les *fidèles* et les *charlatans* sont mêlés à ce point, la crédulité et la corruption morale ont tant de points de contact, qu'on est autorisé presque toujours, selon qu'on est optimiste ou non, à traiter les gens d'imbéciles ou bien de fripons. Voici les fragments de la lettre, le lecteur jugera.

« Je voudrais de toute mon âme, intéressante inconnue, pouvoir vous éclairer subitement et vous dévoiler entièrement la science dans un mot, mais cela ne m'est absolument pas possible. . . . Je vois chaque jour que tous les hommes sont comme le docteur ibérien dont j'ai parlé dans mon avant-propos¹ : Ils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas ; ils comprennent bien les sentences de l'apôtre : « Peu d'élus ! Si tu avais un grain de foi, tu transporterais les montagnes ! » Je vois que je vous désespère et porte l'abattement et l'angoisse dans une âme où je croyais présenter la lumière la plus vive et les doux charmes qui en sont les délicieux fruits. Je fais cependant tout pour m'approcher de vous et vous vous en éloignez. . . . Je vous ai dit que vous sauriez la science, je vous le répète encore, mais ce sera long. D'abord parce que c'est une science très haute et très profonde, *secundo* parce que vous êtes imbue d'erreurs. . . . Il faudrait que vous fussiez comme l'être qui ouvre les yeux pour la première fois et qui, recevant les rayons sans prisme qui les colore, voit la nature toute pure et reçoit ses flatteuses affections avec la vive et si douce émotion que lui ôte tout l'art avec laquelle nous l'avons si fort défigurée. . . . Vous devez voir pourtant que votre terre n'est qu'un limon, qui n'a pas l'agent céleste, qui seul peut opérer les grands effets de la

ques ou polissonnes, en se disant parfaitement « vertueux ». Il y avait réellement de la *foi* chez Butré, si j'en juge par le nombre de ses propres élucubrations hermétiques et d'alchimie et par les manuscrits de cette catégorie conservés parmi ses livres ; laissons-lui donc le bénéfice de notre doute, si l'on juge, après lecture, que le doute est permis.

¹ Serait-ce dans son opuscule sur l'*Objet de la Mythologie* ?

nature. Vous aviez d'abord pensé que ce limon était le feu de Prométhée, ensuite le mélange des deux genres; mais la mixtion de toutes les matières de l'univers n'est jamais que grossière et très imparfaite. Enfin, pour vous le dire entièrement, le feu de Prométhée est une âme, oui, une âme toute entière, car elle est indivisible. Voilà le mot, il n'y en a pas d'autre; mettez-vous cela bien dans la tête, et voyez si votre limon possède ce feu céleste et fort au-dessus des plus subtils que nous apercevons dans la nature.

« Non, aucun des éléments ne contient cet agent divin de la nature. Dieu seul l'accorde à sa créature chérie. Vous voyez que j'avais fort raison, dans mes premières, de vous assurer que vous ne le connaissiez pas, ce feu éternel, mais en vous le manifestant, je ne vous ai point dit que nous pouvions l'avoir dégagé de toutes formes, mais seulement que ces formes ne sont pas les spermes qu'il vous plaît, par je ne sais quels scrupules, d'appeler serpents. . . . Notre science est purement celle de la nature; ceux qui craignent d'être ses enfants, qui ne seront jamais ceux de la corruption et de la dépravation, ne sont pas des nôtres et n'approcheront pas de nos mystères, qui sont purs parce qu'ils suivent la nature et ne la souillent pas. Si vous lisiez les livres allemands¹, vous seriez beaucoup plus choquée des termes; pensez donc que nous sommes seuls dans une île et que vous ne parlez qu'à moi et qu'aucune crainte ne doit balancer notre confiance. Vous m'en témoignez beaucoup d'un côté et vous craignez de m'en montrer de l'autre. Pourriez-vous croire que celle que vous m'avez marquée par les aveux que vous voulez bien me faire puisse rien diminuer des avantages que vous possédez ?

¹ Butré veut évidemment parler ici des nombreux volumes parus au xvii^e et au xviii^e siècle, sur les mystères de la science hermétique et la cabbale. Il ne faudrait pas conclure cependant de ce passage qu'il était en état de lire par lui-même cette littérature. S'il a jamais bien su l'allemand, ce n'est que plus tard qu'il l'a appris.

Non, le détail des sentiments d'une âme qui en peint et sert de si intéressants ne peut que toucher beaucoup la mienne, dont une délicatesse au-dessus de toute expression forme le caractère essentiel.¹ »

¹ Lettre à M^{me} de S. A., du 28 mars 1777. — Deux ans plus tard, Butré écrivait à la même dame avec un feu qui semblera bien peu *philosophique* aux simples profanes. Voici ce qu'il lui disait, entre autres, sur l'amitié : « Vos détails sur l'amitié m'ont fait plaisir et ils m'ont paru bien courts. . . . Pourquoi me citer Montaigne dans une chose où votre cœur seul doit parler et qui s'exprimerait mille fois mieux que ce prétendu philosophe ? . . . L'amitié est l'union intime de deux âmes ; deux amis sont donc deux individus qui n'ont qu'un cœur, qu'une âme, dont tous les désirs sont à l'unisson, se communiquant mille fois plus par toutes les expressions des sentiments que par l'usage de l'instrument vocal qui est un signe froid et insipide auprès de ces signes muets que la seule douce affection sait mettre en jeu. C'est la jouissance pure des âmes, dont la vive douceur ne peut jamais s'éteindre, puisque le feu divin qui en est l'aliment ne connaît nullement la satiété et la dissolution. C'est une jouissance de sentiments actifs et pénétrants, qui émeut si doucement les âmes, sans nulle agitation, sans nulle irritation, c'est la situation ravissante des archanges dans l'Empyrée et qu'on peut comme eux, goûter sur terre, puisque nos âmes sont une portion de leur céleste essence. . . . Vous devez actuellement sentir que l'amitié ne peut exister qu'entre deux individus seuls et qu'on ne saurait avoir ce sentiment pour deux. . . . Vous sentez de même que cette liaison intime ne peut exister qu'entre les deux sexes. L'attrait que la nature a mis entre eux est le penchant secret qui les porte à se réunir et dont ils ne savent faire usage que pour une action animale où l'âme n'a nulle part. . . . Ainsi vous avez parlé suivant le sentiment naturel en disant que vous donneriez la préférence à l'ami ; cela ne peut être autrement, comme je ne pourrais désirer qu'une amie, mais il me faudrait une âme du tissu le plus délicat et en même temps remplie de tout le feu céleste. Si vous m'aviez parlé autrement, je vous aurais dit que votre cœur était muet dans ce moment. Car quand j'entends me parler d'estime, il me semble voir une âme de pure glace qui me fait des frictions sur toute la surface de l'épiderme. . . . L'amitié ne peut se trouver au milieu de nos cités où tout offusquerait deux âmes livrées à ce doux sentiment ; c'est dans une petite retraite

M. de Butré déployait-il toujours une éloquence pareille dans ses relations avec le beau sexe, mêlant les considérations métaphysiques à des visées qu'on pourrait qualifier de très positives, ou réservait-il l'offre de sa personne comme confesseur intime, à des initiées plus avancées dans la « science » ? Nous l'ignorons heureusement et n'avons pas à faire des recherches délicates à ce sujet. Mais il est certain qu'il sut se mettre bien avec tout le monde dans l'entourage du margrave, et ce n'est pas sans doute, en leur parlant d'*ordre naturel* et de *tableau économique*, que le gentilhomme français de Tours¹ charma les dames et les filles d'honneur de la margravine.² Une lettre du 18 septembre 1777, adressée au marquis de Mirabeau, nous montre Butré pénétrant de plus en plus dans l'intimité du gouvernement badois d'alors :

« J'étais dans des bains, à trois lieues d'ici, situés dans un vallon délicieux, avec le très cher baron, où nous avons été pour nous reposer et pouvoir conférer librement, éloignés de tout tumulte, et nous étions seuls. Après y avoir resté huit jours, la cour y est venue avec une fort petite suite et on a bien voulu que je fusse du voyage, où on a resté quinze jours.

« Dans un village, à une lieue de ce bain, il s'est trouvé que la dîme y avait diminué, ce qui inquiétait M^{se} le margrave, attendu qu'il leur avait fait beaucoup d'avances de bestiaux et de semences de trèfles, ce qui avait beaucoup augmenté les fourrages, la culture et les bestiaux, et par conséquent il paraissait inconcevable que la dîme y dut diminuer. On a envoyé un jeune homme de la Chambre (des domaines) pour voir d'où provenait ce déficit, et comme je me trouvais sur les

où nulle contrainte, nulle gêne, ne ferait perdre un instant de jouissance. . . . » Lettre à M^{me} de S. A., du 19 avril 1779.

¹ C'est ainsi qu'on désignait alors Butré dans le public, à Carlsruhe.

² On verra que la margravine elle-même se mit à l'étude de la doctrine de Quesnay.

lieux, M^{re} le margrave me pria d'y aller pour en faire le relevé, ce que j'ai exécuté dans une semaine de temps, et dès le huitième jour, j'en ai présenté l'état général à Son Altesse Sérénissime. »

Dans la suite de cette longue lettre, Butré expose en détail au marquis la situation économique de ce village, le morcellement des terres, la trop grande quantité des bêtes de labour, l'entêtement des paysans contre lesquels « le baron lutte comme un malheureux », etc. Le marquis, à son tour, répond par une série de recommandations, fortement motivées, selon son habitude, et d'un style passablement déclamatoire. Butré s'en fit immédiatement des extraits, sans doute à l'usage du prince, puis il épanche toute sa reconnaissance dans l'épître suivante, du 2 novembre 1777 :

« Si un des grands souverains de l'Europe avait la moitié du saint zèle qui vous embrase pour l'ordre et que vous exprimez avec cette chaleur de sentiment d'une âme vivement pénétrée de la pure justice par essence, il n'y aurait certainement bientôt plus un impôt indirect en Europe, car il en extirperait jusqu'à la plus petite racine et son exemple forcerait bien vite les autres souverains à l'imiter, ou leurs Etats seraient promptement dévastés. Mais le ciel, en vous donnant la force et le courage d'annoncer si fortement ses divines lois, ne vous a fait que le Messie et le promulgateur de l'ordre, sans vous conférer le pouvoir pour l'établir. Vous avez pour le coup rempli entièrement les devoirs dont il vous a chargé et au-delà de ce que j'aurais jamais pensé. En vous lisant, j'ai été pénétré jusqu'au fond de l'âme. Vous me chargez d'un pénible devoir, mais je le remplirai, et malgré tout ce qu'il m'en coûtera, je donnerai le tableau, si fortement coloré, que vous nous tracez, au digne prince qui est bien disposé à en faire usage.

« En attendant de pouvoir vous en dire l'effet, dont je ne doute nullement, je me hâte de vous répondre pour vous dire

que si le tableau du relevé que j'ai fait de ce village vous a transporté, de la ferveur d'un véritable apôtre de l'ordre, il a fait aussi ici des effets dont je vais vous rendre compte. . . . M^{se} le margrave, après avoir examiné ce tableau, en fut assez content et forma le dessein d'en faire usage pour inventorier son pays, et nous ayant fait venir, M. le baron d'Edelsheim et moi, il nous a communiqué ses intentions, auxquelles vous pensez bien que nous avons applaudi de tout notre cœur et il a été résolu que je commencerais à y travailler au plus tôt. Mais en formant ce plan d'opération, il a été arrêté que je le suivrais jusqu'à ce que j'eusse l'état entier des produits du margraviat, que je prendrais en même temps connaissance sur les lieux de tous les impôts qui s'y perçoivent et que, d'un autre côté, la Chambre ferait l'état de toutes les recettes de toutes espèces pour chaque lieu, afin que, le relevé public une fois déterminé, on répartit uniformément sur le produit net : 1^o l'impôt qu'on nomme territorial ; 2^o les impôts indirects perçus aujourd'hui dans le margraviat, et qui chargent beaucoup plus certains cantons que d'autres, et qu'on croit juste de faire supporter à tout le territoire ensemble.

« Cependant comme la masse d'indirect, mise en total sur le territoire, pourrait trop grever les revenus, et je n'en doute pas, puisque le revenu public en paye aujourd'hui une partie, il a été dit qu'on effectuerait le remplacement de tout ce qui se pourrait et qu'on verrait aux moyens de la suppression des autres. Et je ne doute pas que M. le margrave ne soit occupé de faire des fonds pour la suppression des plus onéreux, qui sont sans contredit la libération des chemins, etc. A l'égard de la dîme, sur laquelle vous faites des observations très justes, il n'en a point été question.

« Or en faisant quelques élèves, qui iront travailler dans d'autres bailliages, où je ne serai point, nous pourrons peut-être effectuer ce dépouillement en deux ans, et ce ne sera pas sans beaucoup de travail, car il faut faire un tableau parti-

culter pour chaque village de ce que chaque propriétaire y possède en chaque espèce de culture, en apprécier les produits, leurs richesses d'exploitation, leurs impôts, les dîmes, etc. Cela fait, il faudra d'abord procéder à la distribution et répartition de tout ce qu'on pourra imposer, ce qui demandera autant de temps. Pour vous donner une idée de ce travail, voici comme quoi j'y procède. Chaque propriétaire donne sa déclaration sur une feuille de papier de ce qu'il a de terres dans chaque culture, de prés, etc., ses bestiaux, chartrues, impôts, cens, rentes, fermages, population, etc. Ces feuilles numérotées et rassemblées, on en fait ensuite le tableau général, qui me donne ensuite le total de chaque chose. Tout ceci est l'affaire d'un écrivain. Pendant cela, voici ma besogne : je fais l'inventaire de quelques exploitations, je vois le territoire et je confère avec les plus instruits pour faire une appréciation commune de la reproduction annuelle et développer le produit général du village et sa distribution. »

Huit jours plus tard, le 9 novembre 1777, Butre donnait à Mirabeau de nouveaux détails sur le zèle physiocratique de son auguste disciple : « Je vous avais bien annoncé, lui disait-il, que je ne serai pas longtemps sans vous répondre sur les effets que votre lettre ne pouvait manquer de faire de bien touchant sur un prince aussi sensible et si rempli du désir de faire régner la justice essentielle dans ses Etats. Voici ses propres expressions, telles qu'il les a rendues à M. le baron d'Edelsheim et qui honorent infiniment deux grandes âmes également éprises de l'amour de l'ordre : « Cette lettre me touche beaucoup, et surtout parce qu'il semblerait que le marquis aurait oublié tout le cas que je fais de son estime. » Et après avoir témoigné combien elle l'avait pénétré, il l'a remise à M. le baron, pour en voir le contenu, et lui a dit : Vous savez que nous avons arrêté le travail pour le rétablissement de l'ordre ; je ne désire rien tant qu'il soit fait et je vous assure que, quelque en soit l'événement, je me soumetts

aux lois qu'il dictera. En même temps, il a fait venir son fils et lui a fait faire la même promesse. . . .

« Je le vis hier au soir, ce digne et juste prince, et il me témoigna la même chose qu'au cher baron, en me disant qu'il n'y avait qu'à faire le compte, et que s'il ne lui revenait rien, il ne demandait rien; et il ajouta qu'il aimait mieux ne manger qu'un morceau de pain que d'avoir rien qui ne fût à lui, qu'il saurait se borner et qu'il faudrait bien que les autres en fissent autant. . . . Pour diriger le travail de la restauration, il a nommé une commission, composée de M. le baron d'Edelsheim, du président de la Chambre des finances et de moi. »

On a pu voir par ces extraits, que nous avons accumulés à dessein, quelle était l'activité de Butré dans les premières années qui suivirent son arrivée à Carlsruhe, et avec quel vif intérêt le souverain s'intéressait à ses spéculations humanitaires. Les moyens employés pour arriver au but étaient — nous l'avons déjà dit — impraticables et, loin d'assurer la prospérité de ceux qu'on voulait soulager, auraient à la longue consommé leur ruine. Mais il n'en est pas moins touchant de voir un bon prince travailler avec ce zèle un peu naïf et cette bonne foi enthousiaste, au bonheur de ses sujets; cela vous repose un peu des Louis XV et des Catherine II, et l'on est tout prêt à répéter l'éloge que Mirabeau, Butré, Dupont de Nemours faisaient à l'envi de ce physiocrate couronné d'outre-Rhin.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la margravine elle-même ne voulut pas rester en arrière dans ces études, tant soit peu abstruses cependant, et demanda des leçons à notre initiateur. « M^{me} la margravine, écrit-il à Mirabeau, vers la fin de 1777, me fit hier de grands remerciements sur une chose qui vous fera bien plaisir. Elle m'avait demandé un modèle de comptes pour la recette et dépense de la ferme qu'elle vient d'établir; qu'elle ne voulait plus de leurs gros livres, qui lui avaient tant cassé la tête, sans y pouvoir jamais rien com-

prendre. Je lui donnai ce modèle de recette et dépense annuelle, en français, très détaillé et cependant sur deux feuilles de papier. Elle l'examina devant moi et, l'ayant trouvé fort clair, je lui dis que j'allais le faire traduire en allemand pour le donner à son directeur de culture. « Non, non, me répondit la princesse, je veux le traduire moi-même ; cela m'apprendra. » Hier elle me témoigna une satisfaction extraordinaire, disant que cela lui paraissait on ne peut plus clair, et que cela l'amusait beaucoup. Vous saurez qu'elle est occupée elle-même à rédiger les états des dépenses qu'elle a faites pour monter ses nouvelles acquisitions agricoles, les tirer du chaos et de la confusion, sous lesquelles on lui en a rendu compte... C'est ainsi que l'esprit lumineux de cette princesse saisit avec ardeur tout ce qui porte l'empreinte de la clarté et de la lumière. »

L'*Ami des hommes* recevait avec son exubérance de sentiments bien connue toutes ces intéressantes nouvelles, qui semblaient ouvrir à la physiocratie, si peu appréciée dans les cercles dirigeants de son pays, un petit Eldorado germanique : « Je vous embrasse de toute mon âme, disait-il à Butré, et le cher et respectable baron aussi, et si j'étais à portée de l'excellent prince, je mouillerais sa main de mes larmes, la main d'un véritable héros d'équité, et il serait bien aise d'en avoir fait verser de tendresse et d'admiration à un pauvre vieillard battu de toutes les tempêtes qui sont propres à resserrer le cœur, mais ne l'ont pourtant pas flétri. Le cher et vénérable prince ! Il semble que la Providence l'ait destiné à me faire vivre. . . . Je vois le paradis de mes pensées qui va s'ouvrir ; que Dieu bénisse la main adorable qui me relève. Je vois le riche qui obéit à notre divin instituteur : Vendez votre bien, et le distribuez aux pauvres et suivez-moi ! »

¹ Lettre du marquis de Mirabeau, du Bignon, 18 novembre 1777. — Plus tard, le marquis a quelque peu modifié son opinion sur le margrave, à mesure que la ferveur de celui-ci pour le système allait en

Assurément, Charles-Frédéric n'en était pas encore là, dans sa ferveur de néophyte, mais aussi l'on ne pouvait guère lui demander un sacrifice aussi complet et qui d'ailleurs n'aurait en rien servi ses fidèles sujets.

Une lettre de Butré, du 10 décembre 1777, continue le récit des efforts qu'il fait pour répandre la bonne doctrine dans son entourage : « Je n'ai point encore commencé mes grandes opérations, mais je ne serai pas longtemps. Le baron était à Mannheim, M. le président des finances occupé à l'inventaire de M^{me} la feue margrave.¹ Pendant ce temps, je suis occupé à faire imprimer un petit ouvrage sur la boulangerie, qui est bientôt fini, et dont je vous enverrai un exemplaire. Comme je suis logé chez l'imprimeur, il m'est fort facile de faire imprimer votre ouvrage ; ainsi vous pouvez me l'envoyer. J'ai aussi, depuis ma dernière, établi une petite société économique ; nous ne sommes encore que quatre. De mes trois associés, deux que j'ai endoctrinés sont jeunes et ardents et l'un surtout sera en état d'écrire sur la science. Le troisième connaissait déjà la science. Nous nous assemblons chez moi une fois par semaine ; nous discourons et faisons des lectures. Nous avons déjà tenu deux assemblées ; par la suite cela pourra devenir important et fera une base assurée pour l'ordre. Nous avons arrêté que nous ne recevions personne qui ne fut en état de répondre sur le tableau économique, et lorsque quelqu'un de nous en présentera un, il faudra qu'il

décroissant : « Le fait est que je lui crois volonté constante mais timidité outrecuidante, et il agit, attendu ces conditions naturelles et par conséquent toujours dominantes, beaucoup plus prudemment que nous ne voudrions. Il ne s'est trompé qu'en une chose, c'est qu'il croyait notre besogne plus facile à jeter en ce moule qu'elle n'est. » — Fragment d'une lettre de Mirabeau, sans date. (1778 ?)

¹ La margravine dont il est ici question est sans doute la veuve du margrave Auguste-George, mort en 1771, dernier représentant de la ligne de Bade Bade.

puisse résoudre toutes les questions qu'on lui proposera sur la distribution des trois sortes de dépenses. Voilà l'unique statut que nous ayons encore fait.»

Butré presse ensuite le marquis de finir bien vite en France ses « malheureuses affaires » et de « venir voir des cœurs qui vous chérissent et vous aiment », afin de « jouir de toute la sensibilité de grandes âmes qui connaissent le prix infini de la justice essentielle. Je suis bien sûr qu'à votre voix toutes les entraves qui peuvent l'absorber disparaîtraient comme les ombres de la nuit à l'aspect de l'aurore. . . . Je vais être votre précurseur, préparer les matériaux, et j'espère que vous viendrez en ordonner l'assemblage. Cela ne peut se compléter parfaitement que sous vos regards et ce grand trait est fait pour être consigné dans les archives de l'humanité dont l'illustre maison de Bade doit faire le premier monument. » Il lui raconte aussi que le frère du margrave, « prince digne de tout votre amour, serait bien enchanté si le Ciel vous conduisait en ces lieux. Il m'entretient souvent de vous et a tout votre zèle pour la liberté sociale ».¹

¹ Lettre à Mirabeau, du 2 décembre 1777. Le margrave de Bade dont il est ici question était plus enthousiaste des idées de liberté sociale que des règles de la grammaire et de l'orthographe françaises. Il existe dans les papiers de Butré un autographe de ce prince, daté du 3 décembre 1777, et que nous transcrivons ici, du moins en partie, pour montrer l'influence sérieuse dont Butré devait jouir alors à la cour; nous en respectons scrupuleusement l'orthographe: « Monsieur, la liberté, mère de tout bien que Minerve protège, me procura l'avantage de votre connaissance à jamais utile et agréable pour moy; c'est cette liberté juste et équitable qui vous anime qui est cause que je vous prie d'accorder votre production au porter de celle c'y, M. Reuter, négociant très entendu, qui s'étant detagé de son compagnon à Carls Roub, vouterait y^e commencer un negos pour son compte, pour la permission duquel il a besoin de l'apui de notre cher Baron auquel je vous prie de parler de la chose en Lui faisant milles compliment de ma par. M. Reuter étant bourchoi ainsi que sa femme de Carls Roub, je

crois qu'il devrait rancontrer moins de difficultez. Madame de . . . qui vous fait beaucoup de compliments demande si vous été fâché contre Elle, de quoi je ne peu pénétrer la raison; toujours cette querelle, si tant y a qu'il en existe une, ce devra voter au tribunal des Dieux de la raison et du contentement, sera la cause que votre commerce littéraire avec Elle sera de nouveau vivifier par ce feu tant désiré et à vous seul connu. Nous avons lu les caisés que vous nous avez envoieés avec beaucoup d'empressement, étant toujours pour nous une vraie satisfaction de nous endertenir de vous. Cela vous convaincra de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, L. G. M. de Baden. Mittwoch den 3^{ten} Decembre 1777. »

IV

L'œuvre physiocratique avançait pourtant fort lentement, soit que Butré lui-même, empêché par son ignorance de la langue, par le mauvais vouloir des fonctionnaires, ou l'apathie des agriculteurs, n'ait plus travaillé avec tout le zèle désirable, soit aussi que le margrave, revenu de son premier engouement, n'ait plus ressenti cette confiance absolue dans les résultats du *système*, qu'il avait montrée d'abord. Nous voyons bien, par une lettre de Butré à Mirabeau, que le margrave avait consenti à l'abolition préliminaire de l'impôt le plus onéreux, mais il n'avait pas encore décidé lequel d'entre eux serait envisagé comme tel et attendait le baron d'Edelsheim, absent en ce moment, « pour en faire le choix et effectuer l'opération ».¹ Butré était obligé de se consoler de cette inaction involontaire en rédigeant pour le marquis de Mirabeau un grand mémoire « sur la culture d'une partie de l'Allemagne », dont il donne lui-même le commentaire dans plusieurs de ses lettres, et dont il dit naturellement le plus grand bien, faisant même un peu la leçon à son collègue en physiocratie : « J'ai vu seulement depuis l'envoi de mon mémoire, la lettre que vous écrivait en 1769 M^{sr} le margrave de Bade et votre réponse que j'ai trouvée meilleure que je ne pensais, car je vais vous dire ce que vous ignorez. J'étais en mars 1770 chez le docteur; quelqu'un, arrivant de Paris, dit que vous aviez lu à une assemblée la lettre du margrave et votre réponse. A quoi le docteur répliqua : Je ne sais pas ce qu'on peut répondre à un prince qui nous fait une question aussi importante, et j'aurais voulu envoyer auparavant quelqu'un sur les lieux, qui examinât bien la chose et fut en état

¹ Lettre au marquis de Mirabeau, du 13 janvier 1778.

de la voir. Vous voyez bien à présent que cette tête lumineuse avait grandement raison et qu'il fallait que j'entende la chose avec autant d'attention et que je connusse bien notre ordre agricole pour vous faire ce petit mémoire. Dupont qui a été ici et a fait des mémoires sur leurs opérations, n'y a rien aperçu et ne s'en est pas même douté. Je crois vous avoir présenté les faits dans tout leur jour et avoir montré l'ordre agricole actuel dans sa réalité avec ses chaînes. C'est à vous, législateur de vues grandes et solides, à tracer sur ce canevas la marche d'une institution constante et prospère qui donne des revenus assurés. » Mirabeau, qui tout utopiste qu'il fût, ne manquait pas de sagacité naturelle, lui répondait d'une façon peu encourageante : « A l'égard du digne baron, je ne doute pas de sa bonne volonté, mais j'imagine qu'il a, dans le temps présent, quelque autre besogne que de faire valoir ses champs, quoiqu'il ne se vante pas. Le corps germanique me paraît être, dans les circonstances actuelles, comme le vide où deux grandes comètes menacent de se rencontrer et cela donne à penser, même aux grenouilles de la fable quand les taureaux se battaient. Tous et de toutes parts font mine de se vouloir battre, quoiqu'ils n'en aient guère d'envie, et comme là où les hommes ont le moins de vertu, la fortune a le plus de puissance, peut-être verra-t-on de grandes résolutions. A cela la science économique n'a rien à dire, si ce n'est le refrain de la chanson : Que n'étais-je ici, que n'étais-je là, la, la, la ! » Il semblerait même, d'après un passage de cette même lettre de Mirabeau, qu'on avait songé un instant à faire revenir dans le pays Dupont (de Nemours), pour aider à exécuter tous les projets de l'école, et à cette occasion le vieux solitaire du Bignon faisait de son ancien collaborateur un portrait très peu flatté et qui semble autant inspiré par la mauvaise humeur que peu soutenu par des accusations positives. Il lui dit aussi que son plan est digne de Confucius et que, « s'il passe jamais à l'exécution », il devra réussir ; « ce que vous

ferez dans ce pays demeurera, car les têtes allemandes sont solides ».¹ Tout cela n'empêchait pas les arrêts continuels, et le 25 décembre 1778, Butré n'avait encore relevé que le cadastre économique d'une trentaine de villages. En continuant à marcher de ce pas, il en avait pour plus d'un siècle, et son humeur, si confiante jusqu'ici, se ressentait de ces contre-temps perpétuels. Lui, autrefois si content et si fier de vivre au milieu de cette cour paisible, écrivait à Mirabeau, le 9 février 1779, d'un ton maussade : « Il n'y a point le moindre petit spectacle ici ; il n'est seulement pas permis aux pauvres colons de danser un jour de fête. Seulement une fois par an on leur accorde cette faveur, le jour du patron, mais dans tout autre temps, il n'y a point de capucinière où on mène une vie plus monotone. Je fais le plus terrible noviciat que je puisse éprouver. »

Notre économiste tâchait de charmer ses loisirs en se plongeant dans les études philosophiques, dans ces recherches alors à la mode sur l'origine des peuples, des sciences, du langage, etc., où se dépensait en pure perte beaucoup de talent, puisque les beaux esprits qui s'y livraient ne songeaient même pas à étudier patiemment les faits avant de formuler leurs théories. Il nous est resté dans les papiers de Butré un document curieux de la suffisance de l'auteur en ces matières encore aujourd'hui si délicates et si controversées. C'est une lettre qu'il écrivit à Silvain Bailly, le célèbre astronome, le futur premier maire de Paris, l'un des pères de la Consti-

¹ Lettre du marquis de Mirabeau. Paris, 7 avril 1778.

² Le 22 décembre de la même année, il écrivait encore : « Je ne connais point de plus affreuse solitude que celle qu'on éprouve dans les palais. Croyez-vous que nous soyons faits pour être calfeutrés dans de vastes appartements, où on fait du jour la nuit, où on passe la moitié des jours à des tables chargées d'appâts meurtriers, où on ne dit que des inutilités et dont on ne sort que pour se faire traîner dans des chars ? Cette vie hétérogène m'a toujours paru la plus cruelle situation d'un être pensant. » Voici un courtisan bien dégrisé, ce nous semble.

tuante et l'une des plus illustres victimes de la Terreur. L'illustre savant venait de publier ses *Lettres sur l'origine des sciences et des peuples de l'Asie*. Butré éprouva le besoin de lui communiquer ses impressions au sujet de son livre, et de lui offrir « dé lever le rideau qui cache l'antiquité et dont il serait dommage que vous ne connussiez pas la sublimité et l'élevation ». Il lui parle avec onction de la Chine et des Brahmanes, des religions de l'Amérique et des premiers conciles. « L'objet religieux, aujourd'hui perdu dans tous les corps sacerdotaux, ne me paraît s'être conservé qu'au Thibet, mais je ne puis l'assurer, n'ayant pas assez de connaissance sur ce singulier empire qui mérite aujourd'hui le plus les regards de la philosophie. » La réponse de Bailly, très aimable, très prudente, laisse pourtant percer un certain effroi à la perspective de cet enseignement inattendu, qui menace de se prolonger. Il est très flatté que Butré ait été content de ses *Lettres*, mais il a hâte d'ajouter que ses occupations, déjà assez grandes, ne lui permettent pas du tout de se livrer à ces travaux et ces recherches.¹

A défaut d'autres travaux, Butré était également appelé à mettre quelque ordre dans ses propres affaires, au pays. En mai 1778, un sien ami, M. Delaporte, qui s'était chargé de surveiller un immeuble dont Butré possédait l'usufruit, l'ayant acquis autrefois d'un nommé Benardeau, greffier de la subdélégation de Tours, vint à mourir. M^{me} Delaporte voulait se défaire de l'administration du petit domaine de la Grotte (c'était, à ce qu'il paraît, son nom), les vigneron, non payés, refusaient tout travail, et l'ancien propriétaire adressait à Butré des lettres éplorées pour le prier d'aviser, et de lui rendre plutôt son bien, s'il ne voulait pas en prendre soin davantage. Il lui disait avoir reçu son adresse de M^{me} Delaporte, mais promettait de n'en point abuser. « Je ne la donnerai

¹ Lettre à M. Bailly, du 28 mars 1778. — Lettre à M. de Butré, Paris, 14 avril 1778.

à qui que ce soit; comptez sur ma parole. » On se demande pour quels motifs Butré cachait à ses concitoyens le lieu de sa résidence actuelle.¹ Nous ignorons d'ailleurs ce que Butré décida finalement à l'égard de l'immeuble en question. Une lettre qui dut lui faire plus de plaisir fut celle d'un baron franconien, M. de Wechmar, qu'il avait connu à Carlsruhe et qui, revenu à Anspach, sa patrie, avait fait traduire en allemand la brochure de notre économiste sur la boulangerie. Il s'empresse d'annoncer le fait « à l'honnête et galant homme, que ses talents, lumière et connaissances rendent si utile et si respectable au public ». Il ajoute : « Si je peux parvenir à vaincre les préjugés et réformer les anciennes habitudes, ce travail éternisera votre mémoire dans nos annales.² » De telles flatteries seront toujours douces, même aux philosophes, mais il faut bien croire que l'honnête baron ne s'entendait pas à « vaincre les préjugés » des bonnes gens d'Anspach, car le nom de Butré ne s'est pas plus « éternisé » dans les annales de ce petit pays qu'autre part.

Le marquis de Mirabeau, lui aussi, ne lui envoie que de tristes nouvelles pour clore sa correspondance de l'année 1778³ : « J'apprends avec une véritable satisfaction, mon cher monsieur, que rien ne vous rebute de la continuation de votre travail. Lui seul est le soutien de notre vie, je l'ai éprouvé au milieu de toutes les tribulations d'une vie fort pénible et je l'éprouve plus que jamais cette année, où je croyais que les grandes tribulations me laisseraient quelque calme. . . . Mes fermiers de Mirabeau m'ont tout à coup fait

¹ Lettre de Benardeau, Tours, 22 juin 1778. Encore cette lettre ne porte-t-elle pas l'adresse de Butré à Carlsruhe, mais est adressée à « M. de Butré, chez M. de Rochebrune, à Kell ». Butré aurait-il eu des créanciers à Tours, auxquels il voulait faire perdre sa trace? Vivant dans la familiarité d'un prince, il n'était guère possible, pourtant, de se céler de la sorte.

² Lettre du baron de Wechmar, Anspach, 23 septembre 1778.

³ Lettre du marquis de Mirabeau, du Bignon, 6 décembre 1778.

une très forte banqueroute de 52,000 livres, Après des années ruineuses par des procès et des faux frais et des ruines de tout genre, il y avait bien assez là pour me faire mon contingent annuel de mécomptes. Je l'espérais, quand il a plu tout à coup à la Providence de me retirer mon petit-fils, enfant de cinq ans, de la plus heureuse espérance, que j'allais faire venir de Provence où il était avec sa mère, et que je regardais et devais regarder comme l'unique espoir de mon nom. Mes amis ont craint que je ne soutinsse pas ce dernier malheur, mais la résignation et le travail, tant rustique, que je poursuis toujours, que celui de cabinet, m'ont soutenu. » Il console aussi son correspondant de Carlsruhe en lui promettant une récompense céleste à défaut de celle d'ici-bas. « Laissons dire l'impie ; l'ordre après lequel, vous et moi, nous courons tant et si vainement sur la terre, subsiste quelque part ; il aura son tour pour nous, comme pour le reste de la nature et pour nous, comme créatures intelligentes et sensibles ; et chacun y recevra, selon ses œuvres et sa volonté, toujours d'une main miséricordieuse et paternelle. » A cette occasion, il l'entretient aussi d'une lettre que le roi Gustave III de Suède lui avait récemment écrite et dans laquelle se trouvait cette phrase : « Un roi qui se croit véritablement le père de ses peuples, des sujets qui se regardent tout de bon comme les enfants de leur roi, c'est, ce me semble, ce que la politique peut produire de plus admirable. » Il rattache à cette citation une espèce de profession de foi politique : « Je ne crois pas les derniers mots de cette phrase véritables. Je sais que l'objet essentiel de la politique est *la durée* et qu'une constitution ne peut porter sur le sentiment, guide trompeur et rarement paisible, mais sur des bases solides qu'on trouve seulement dans la propriété. Le souverain est un propriétaire comme un autre, qui a ses droits comme un autre et ses devoirs comme un autre, et quand il se contente de faire son devoir, sans se mêler de la chose d'autrui, bonne ou mauvaise, tout est bien

pour tous. Je crois même dangereux d'accoutumer un grand peuple à attendre tout du gouvernement ; il n'est que trop porté à lui tout attribuer. Je crois enfin que notre première loi, qui nous fait tous frères, fils d'un même père, membres d'un même corps, l'Humanité, temples d'un même esprit, la Concorde, est ce qu'on doit appeler la saine politique et qu'elle est obligatoire devant Dieu pour qui la connaît, dans le *respect absolu de toute propriété*. . . . »

On sent tout le découragement de Butré dans la lettre qu'il lui écrit de Carlsruhe, le 9 février 1779. Il en est à penser que le seul véritable fruit de ses grands travaux, ce sera d'avoir complété son instruction particulière sur tout ce qui a trait à la condition naturelle des agriculteurs ; tout au plus aura-t-il « planté des bases d'ordre qui ne se perdront jamais ». Mais il ajoute, d'un ton qu'on devine amer : « Mais, pour autre chose, vous parlez d'or lorsque vous dites : quand les volontés sont faibles et versatiles, il ne faut pas espérer les grands changements, quelque utiles qu'ils puissent visiblement être. »

Rien d'étonnant à ce que l'ennui, le besoin de se distraire, lui ont fait consacrer en ces temps de longues heures à l'étude des maîtres hermétiques, et qu'Artephius, Nicolas Flamel, Abraham le Juif, et autres écrivains de ce genre, aient captivé son attention. « Je lis sans cesse les maîtres pour m'instruire et il y a peu de jours où je n'y emploie deux heures ; je suis résigné à la volonté du Ciel et s'il veut que je parvienne à l'*Œuvre*, sûrement il m'en procurera les moyens.¹ » Nous épargnons au lecteur le détail de la plupart de ces écrits. A l'exception du très petit nombre d'esprits qui s'occupent par goût ou par devoir érudit de ces bizarres observations et de

¹ Lettre à un inconnu, du 15 février 1779. C'est dans cette lettre qu'il parle pour la première fois de l'Alsace, racontant en passant qu'un « Esculape dans les Vosges », qu'il avait consulté sur les roches fusibles, lui a parlé de l'extraction du mercure, point délicat de l'*Œuvre*.

ces singulières fantasmagories, nul aujourd'hui ne s'intéresse plus à la création de « l'embryon philosophique » dans le creuset rempli de mercure, autour duquel les adeptes d'Hermès Trismégiste passaient alors, pleins d'anxiété, de longues heures de leur existence, sans que leur zèle patient ait jamais abouti à d'autres créations qu'à celle de l'*Homunculus* de Faust. Nous dirons seulement qu'à ce moment reprend aussi la correspondance de Butré avec un employé du Trésor royal à Paris, nommé Clavier du Plessis, autrefois « adjudant-général » d'une loge maçonnique établie dans les environs de la capitale.¹ Cette correspondance roule principalement sur les problèmes hermétiques et maçonniques, mais Clavier, qui semble avoir été un homme d'affaires peu scrupuleux et fort pratique, entremêle sans cesse ses soi-disantes confidences dogmatiques d'appels de fonds, afin de publier à Paris un journal, *Les Archives mytho-hermétiques*, qui serait le moniteur officiel de la *Science*. Il croyait sans doute Butré plus riche et plus naïf qu'il ne l'était. Prévenu par le baron de Gleichen, l'un de ces nombreux gentilhommes allemands qui visitaient alors la France, et qu'il avait connu dans sa loge, que notre économiste jouissait d'une grande influence à la cour de Carlsruhe, il lui adressait des hommages intéressés, tout en le mettant en garde contre d'autres « charlatans », qui le valaient sans doute. Il le priait notamment de lui procurer l'appui d'un autre « amateur », du marquis de Nesle, pour obtenir du garde-des-sceaux le privilège du journal en

¹ On voit par une de ces lettres qu'autrefois déjà Clavier lui avait souvent écrit, et comme le commis au Trésor parle quelque part d'un major de Lavalette qu'il avait « entreconnu » à Tours, il se peut qu'il ait été le compatriote de Butré. La loge s'appelait la *Respectable Loge des Amis-Réunis*; elle réunissait, au dire de Clavier, « tout ce qu'il y a de mieux dans le militaire, la robe et la finance. » Elle était en correspondance avec plusieurs loges d'Allemagne, et « M. Saltzmann, licencié-ès-lois », était son correspondant à Strasbourg.



question ; puis il le chargeait d'en propager le prospectus en Allemagne, « où je me persuade, disait-il, qu'il sera bien accueilli ». Il lui recommandait en même temps de lui écrire toujours en termes voilés, « afin que nous ne puissions être entendus que de nous-mêmes » ; son correspondant devra même brûler ses lettres, comme il jette lui-même au feu celles de Butré. La plupart des lettres de Clavier, conservées malgré cela par le baron, ne sont pas signées ; on y lit au bas : « Vous connaissez l'écriture. » Butré paraît avoir espéré vraiment, au moins durant quelques mois, trouver chez Clavier des lumières nouvelles sur la *science*, « dans le volumineux galimatias où les mattres les ont noyées avec intention ». Mais il perd bientôt patience et le prend vis-à-vis de Clavier sur un ton qui n'est pas celui d'un néophyte parlant à son hiérophante. Clavier à son tour lui reproche de ne pas lire avec attention ses précieux manuscrits ; il lui insinue tour à tour qu'il serait peut-être « plus avantageux à sa tranquillité d'ignorer que de savoir » ou il lui écrit cavalièrement : « Vos parleurs ne peuvent juger de ce qu'ils ne connaissent pas, et il leur sied mal de décider de ma capacité, de ma disposition et des moyens qu'il conviendra d'employer. »²

Ce qui, dans cette correspondance avec Clavier nous intéresse le plus ici, c'est qu'elle nous révèle les attaches naissantes de Butré avec l'Alsace. Nous y voyons que le gentilhomme tourangeau se propose de passer l'hiver de 1779 à 1780 dans cette province, ce qui marque un certain détachement de sa sphère badoise, ou plutôt une curiosité bien vive pour les mystères du magnétisme et autres, qui faisaient alors fureur

¹ Lettres de Clavier, de Paris, 15 avril, 12 juillet, 8 novembre, 14 décembre 1779.

² Lettres de Clavier du 14 décembre 1779, 15 février, 20 octobre 1780. On apprend par une lettre d'affaires des plus officielles et froides, datée du 18 novembre 1782, que Clavier avait cessé ses relations avec Butré dès 1780.

à Strasbourg, et auxquels Butré paraissait vouloir s'initier, si nous en jugeons par ce passage d'une lettre de Clavier : « Puisque vous allez passer l'hiver à Strasbourg, ce qui me paraît encore une nouveauté relativement à votre goût pour la solitude, que vous ne trouverez point en cette ville, je vous prie en grâce d'être sur vos gardes envers et contre tous, car il y a beaucoup de chercheurs en ce lieu-là et des gens qui peuvent être fort dangereux. . . . M. Saltzmann est un jeune homme fort doux, fort aimable et amateur de philosophie¹; s'il tombait dans le nombre de vos connaissances, bien que je le croie très honnête dans le commerce de la vie, je pense qu'il ne nous serait pas avantageux de lui faire connaître votre façon de penser. »

Dès le mois de décembre, Butré semble en effet avoir séjourné à Strasbourg et avoir travaillé à y trouver des fonds pour une œuvre hermétique quelconque. Il annonçait aussi à Clavier « les bonnes dispositions d'un prince, d'accord avec la Loge de Strasbourg », assurances qui se rapportent, à notre avis, très prosaïquement à des souscriptions recueillies et à recueillir pour les *Archives hermétiques*. Car Clavier lui avait écrit : « Plus la partie pécuniaire sera abondante, plus j'irai en avant et peut-être au-delà des espérances qu'on peut avoir conçues de mon ouvrage. J'aime mieux le voir concentré dans un cercle d'hommes sensés et amateurs de la vérité que parmi un grand nombre de mauvaises têtes qui n'y entendront jamais rien.² »

¹ Le Saltzmann, dont il est ici question, et qu'il ne faut pas confondre avec son cousin, l'*Actuarius* Saltzmann, plus connu comme ami de Goethe, était un théosophe strasbourgeois, né en 1749. Il mourut en 1821, après avoir été précepteur du célèbre ministre prussien, le baron de Stein, professeur-adjoint à l'ancienne Université, imprimeur, etc. Voyez sur lui l'article de M. Matter dans la *Realencyclopædie* de Herzog, XIII, 337.

² Outre Saltzmann, Clavier nomme encore un M. Turkem (sans doute un des MM. de Turckheim) parmi ses correspondants maçonniques de

Nous ne saurions dire autre chose sur ce que fit Butré pendant ce premier séjour à Strasbourg¹; nous voyons seulement qu'il le prolongea pendant toute la durée de l'hiver, ce qui lui valut quelques reproches, fort gracieux d'ailleurs, de la souveraine du margraviat. Voici ce billet de la princesse, épouse de Charles-Frédéric, qui nous montre la digne simplicité de son caractère :

« Monsieur, n'entendant pas dire un mot de votre retour, il faut que je vous demande quand et comment vous voulez que l'on taille les meurriers que nous avons gardé sous notre conduite, c'est-à-dire : 1^o ceux auprès du jardin du prince héréditaire, dont une partie a été taillée l'année précédente. 2^o ceux qui bordent le canal le long du bois flotté, qui n'ont pas été taillés depuis dix ans. 3^o ceux du jardin de Voguel, j'entends sa petite partie, qui y est resté et qui y restera vraisemblablement, étant plantée dans la haye du jardin, où ils ne font aucun tort par leur ombre. Louis² a été fort mal d'une fièvre cathérale (*sic*); il n'est pas quitte encore, mais j'espère que le plus grand danger sera passé. Sa toux est cependant encore fort opiniâtre. Et votre santé, monsieur? Je souhaite quelle sera toujours bonne, car rien de si vray

Strasbourg, mais ils ne paraissent avoir accordé qu'une confiance médiocre à l'entrepreneur des *Archives*; celui-ci se plaint de ne plus rien apprendre du tout de leur part.

¹ Il semble y avoir entretenu aussi des relations épistolaires avec un israélite messin, fort enfoncé dans des spéculations analogues, et qui signe ses lettres cabalistiques (auxquelles nous avonons absolument ne rien comprendre) du nom de Rabbi Ischramel. Plus tard, ce personnage demeure chez M. Steinacker, apothicaire, rue Dauphine, à Paris, et la correspondance entre « le fils de la science » et le « juif-errant » (expressions d'une lettre du rabbin) se poursuit encore pendant quelque temps.

² Le futur grand-duc Louis de Bade, né en 1763, avait donc alors 17 ans.

que la considération toute particulière avec laquelle je suis, monsieur, votre très affectionnée servante.

« A Rastatt, le 20 mars 1780.

« LA MARGRAVE DE BADE. »

Nous aimons à croire que M. de Butré, en galant gentilhomme qu'il était, se hâta de revenir à Carlsruhe pour greffer les arbres fruitiers de la margravine ; c'était là d'ailleurs et ce resta de plus en plus le côté pratique de son activité économique et rurale. Exercé d'ancienne date au maniement des instruments de jardinage, il excellait à l'inoculation des greffes d'espèces plus fines et sa serpette resta en réquisition quotidienne, ainsi que nous le verrons plus tard, jusqu'à la fin de ses jours. En tout cas, il était revenu dans ses pénates provisoires au margraviat, quand il reçut la lettre du premier ministre badois, que nous reproduisons ici, parce qu'elle nous semble bien caractériser l'esprit caustique et le caractère enjoué de celui que le marquis de Mirabeau appelle quelque part « un homme aimable, intelligent, au-dessus de sa besogne, mais craignant la peine et aimant le plaisir »¹ :

« Mon cher ami Butré, C'est pour qu'il ne soit pas dit que j'ai couru toute la Hollande sans vous dire un mot, que je vous envoie les marques de mon souvenir d'Amsterdam ; car, comme nous courons vers la fin de la troisième semaine de notre absence, nous commençons à nous si bien presser que je compte être rendu à Carlsruhe presque aussitôt que mes lettres. La poste dans ce pays-ci n'est pas plus pressée que n'est la nation entière. Il faut huit jours pour qu'une lettre nous parvienne de chez nous. Je n'ai pas vu grand chose jusqu'ici, mon cher Butré. J'ai vu une journée entière le Roi de Suède et je l'ai bien et assez vu. Le Ciel se sert de moyens bien faibles pour établir le règne de la justice sur terre.² Je

¹ Lettre de Mirabeau à Butré. Paris, 26 février 1779.

² Comment s'étonner si le respect du pouvoir absolu s'en va, quand

suis si occupé à faire des minuties ou à bailler durant les dix-huit heures de chaque journée que les six heures de sommeil ne peuvent pas réparer mes forces. Je me laisse aller comme on veut et traite ceci de rêve. Ce qu'il y a de bien mauvais, c'est qu'autrefois toutes les contradictions que je trouvais dans la compagnie et cet empressement de ne rien voir, de ne rien considérer à fond, me donnait matière à m'amuser et que, cette fois-ci, cela me donna de l'humeur. Nous avons été tout exprès à Rotterdam pour voir dans le voisinage les fameuses scies et un moulin pour enlever l'eau des canaux, d'une construction toute nouvelle et très-lumineuse. Il ne m'a pas même été permis d'en voir un, mais on a mieux aimé m'employer pour marchander de la terre de pipe et de la menuiserie. D'ailleurs nous avons des jours exécrables pour le temps : des brouillards, et matin et soir un froid fort désagréable. Ma santhée (*sic*) s'en ressent et je vous avoue que pour la première fois je serai enchanté de pouvoir m'étendre dans mon lit à Carlsruhe. . . . J'ai reçu et lu votre lettre avec beaucoup de plaisir, en tant qu'elle est de vous. Mais votre pied me pèse. Franck est un fou.¹ J'espère pouvoir arranger tout cela et vous voir et vous embrasser au plus tard en douze jours. D'Amsterdam, ce 6^e Octobre 1789.

« EDELSHEIM. »

Les lettres datées des années suivantes et qui nous ont été conservées sont relativement très peu nombreuses. Nous pouvons rétablir cependant, dans une certaine mesure, la série chronologique des faits et gestes du baron de Butré, grâce à ses comptes de ménage, soigneusement inscrits, jour par jour, et dont il nous reste de nombreux fragments. Tout

les premiers ministres eux-mêmes se permettent d'aussi violents sarcasmes contre les souverains ? De pareilles paroles sont bien caractéristiques de cette fin du xviii^e siècle, si frondeuse et bientôt si profondément troublée.

¹ Nous ignorons absolument l'événement dont il s'agit.

y étant consciencieusement inscrit, achats d'habits, comestibles, instruments de jardinage, nous pouvons constater, par exemple, que notre physiocrate, précurseur des *végétariens* modernes, se nourrissait exclusivement de lait, d'œufs et de beurre, quand il était seul, sans jamais manger de la viande. Aussi ses dépenses, pour tout un semestre de 1781, ne se montèrent-elles qu'à vingt-sept louis. Mais pour ce qui est de sa vie intellectuelle, de ses occupations officielles et de ses travaux intimes, nous ne trouvons là-dessus, pendant longtemps, que de rares aperçus dans les fragments non détruits de sa correspondance. Nous voyons Butré continuer ses tableaux économiques sur diverses localités du margraviat¹, nous le voyons jouir de la confiance du prince héréditaire, et lui corriger ses premières compositions littéraires², nous constatons que le vieux margrave lui-même le traite toujours avec une bienveillance soutenue³, mais nous ne possédons

¹ Lettre d'un fonctionnaire d'Oos, nommé Keesberg, du 8 août 1781, demandant à Butré les *schemata* du terrain de Balg, Ebersteinbourg et Baden.

* • Je vous prie, monsieur, lui écrivait Charles-Louis de Bade, dans un billet non daté, de m'envoyer l'explication du tableau économique dont nous parlions hier, si vous ne l'avez pas peut-être donné à quelqu'un, car dans ce cas je ne voudrais pas privé qui que ce soit d'une lecture aussi intéressante. Si vous pouviés vous en privé pendant quelque temps, cela me feroit grand plaisir puisque je voudrais foire un petit essai avec ce livre. S'il me reussit vous le scaurais, si non c'est une chose oublié. Je suis avec l'estime la plus parfaite, votre très-humble serviteur Charles-Louis prince héréditaire de Bade. — Vous m'obligeriés infiniment, monsieur, si vous vouliés bien corrigé les fautes d'impression qui pourroit me donner un double sens et qui se trouve dans le livre ci. Je vous demande pardon que je vous cause cette peine, etc. »

³ Billet du margrave Charles-Frédéric à Butré, au sujet d'une grande inondation du Rhin. Il lui annonce à la hâte que les dignes de Dachsland et Knielingen ont été maintenues à force de travail. « Je suis avec bien de l'estime, votre très-affectionné serviteur. »

plus malheureusement les lettres du marquis de Mirabeau, ni les réponses de Butré¹, de sorte que nous sommes obligé d'être fort court sur toute cette période de la vie du gentilhomme tourangeau. L'année 1781 fut marquée par la publication du plus étendu de ceux des travaux économiques de notre auteur, qui ont vu le jour, *Les lois naturelles de l'agriculture et de l'ordre social*.² Ce volume, imprimé à Neuchâtel, à l'imprimerie de la Société typographique, dont les presses ont reproduit tant d'ouvrages de l'école encyclopédiste, est comme un catéchisme de la physiocratie. Il est divisé en deux parties, dont l'une renferme l'exposition des lois naturelles de l'agriculture, la théorie des avances nécessaires à la culture du sol et toute une série de données pratiques sur les procédés d'exploitation rurale au XVIII^e siècle, tant en France qu'en Allemagne. Quelle que puisse être la valeur ou le peu de valeur des théories de la physiocratie, on peut voir au moins par ce volume que Butré n'était pas un rhéteur, se contentant de périodes sonores et creuses, mais qu'il « piochait » consciencieusement la matière, ne reculant pas devant les enquêtes les plus ardues et les statistiques les plus arides. Autant qu'il est permis à un témoin, peu initié aux mystères de la grande et de la petite culture, d'avoir une opinion sur ce sujet, il nous semble que l'historien de l'agriculture européenne, l'économiste s'occupant du passé des classes agricoles, trouveraient dans l'ouvrage de Butré bien des données utiles et curieuses. La seconde partie, qui traite des « lois naturelles de l'ordre social » est plus entièrement théorique ;

¹ Les prochaines lettres du marquis sont de 1784 ; la correspondance n'avait pas cessé, mais les pièces intermédiaires ont sans doute péri dans le grenier du vieux Fritz.

² *Lois naturelles de l'agriculture et de l'ordre social*, par M. DE BUTRÉ, des Sociétés royales d'agriculture de Paris, d'Orléans et de Tours, A Neuchâtel, de l'Imprimerie de la Société Typographique, 1781. 172 p. 8°.

on y retrouve exposé tout au long cette distinction si fautive, dont nous parlions plus haut, de la classe productive et des classes stériles, et le point de départ étant erroné, les conclusions de l'auteur sur « l'ordre social complet » ne sauraient être admises aujourd'hui. Toutefois il n'est pas sans intérêt d'y constater une fois de plus, combien peu, neuf années avant la Révolution, certains groupes de novateurs au moins, étaient loin de réclamer pour eux et leurs semblables les bienfaits de ce que nous appelons aujourd'hui les principes de 1789. Comme tant d'autres économistes et *philosophes* de ce temps, comme le marquis de Pezay, par exemple, dans ses *Soirées alsaciennes, helvétiques et franc-comtoises*, qui venaient de paraître, Butré trouve son idéal de gouvernement en Chine. Il ne peut assez vanter « cette grande, cette inaltérable société » et c'est sans la moindre intention satirique qu'il nous dira, pour vanter les mesures libérales du grand-duc de Toscane, que « Son Altesse Sérénissime marche à grands pas vers la liberté chinoise ».

Le travail de Butré se termine par un appendice sur le « revenu public de France », inspiré par le fameux *Comptendu au Roi*, de Necker, qui lui parvint « dans les Alpes, où il était alors », occupé à surveiller l'impression de son livre. C'est une critique assez sévère de certains chapitres du mémoire « du second Sully qui administre aujourd'hui les finances de la France »; il en admire « l'âme pure et sans tache, qui marche hardiment au bien, sans nulle crainte des coassements de la cupidité », mais il lui reproche de mal combiner ses mesures pour soulager le pays et en propose de plus fécondes en résultats heureux. Plus les peuples sont malades et moins les médecins leur manquent; ce n'est pas faire tort à Butré que d'affirmer que, pas plus qu'un autre, il n'aurait arrêté la menaçante banqueroute et rétabli « la plénitude des lois essentielles de l'ordre social » qu'il vantait comme une panacée universelle. Nous ne savons pas d'ailleurs

si son volume, qui ne porte point de nom d'éditeur, a jamais été répandu dans un milieu plus étendu ou si l'auteur ne le destinait qu'à ses adeptes et à ses amis.

En dehors de la publication de son volume, nous ne pouvons marquer aucun fait précis à l'actif de Butré pendant toute l'année 1781. Grâce aux quelques notations sommaires de son livre de comptes, nous voyons qu'en avril 1782 il va de Carlsruhe à Berne et en revient après un séjour fort court, occasionné sans doute par des achats d'arbres fruitiers. En novembre il quitte de rechef Carlsruhe pour se rendre à Strasbourg, et y demeure près de cinq mois. Il y mène une vie extrêmement retirée, si nous en jugeons par ses dépenses, s'occupe principalement de jardinage et y prend même des leçons d'écriture, ce qui n'était point inutile. Mais il faut bien dire que ce fut de l'argent perdu, car sa plume n'en devint pas plus habile à tracer des caractères élégants ou seulement lisibles. En avril 1783, on revoit Butré dans la capitale du margrave, où il séjourne sept semaines; puis il s'en va dans différents domaines du prince, fait deux courts voyages en Suisse au mois d'août et retient en septembre un fort modeste appartement à Strasbourg, qui semble l'attirer de plus en plus. Il profite des derniers beaux jours de l'automne pour parcourir les Vosges, et pour visiter successivement Mutzig, Haslach et Saverne, vivant chaque jour, vrai modèle d'un touriste, de quelques prunes, d'œufs et d'un pain de quatre sous. En été 1784, nouveau voyage en Suisse, apparition rapide en Alsace, et le 15 octobre 1784, retour à Carlsruhe. Ces sèches indications sont tout ce que nous avons pu trouver, en l'absence de toute correspondance, dans les comptes de ménage, sur quatre années de la vie de Butré. Nos sources ne recommencent à couler avec plus d'abondance qu'à la fin de cette même année 1784, au moment où notre économiste entreprend ses grands voyages à Paris et dans le midi de la France.

M. de Butré ne séjourna pas longtemps à Carlsruhe, après y être revenu en automne 1784. Dès le 8 novembre nous le voyons reprendre le chemin de Strasbourg,¹ et s'y installer pour quelques semaines. Il s'y occupe principalement des préparatifs du grand voyage qu'il médite de faire à la capitale et à ses propriétés de Touraine, après avoir demeuré près de sept ans à l'étranger. Enfin tout est prêt, sa malle achetée et remplie de beaux habits neufs,² son cabriolet réparé, son domestique arrivé, et le 30 décembre il quitte l'Alsace pour arriver à Paris le 4 janvier 1785. Nous ne sommes que fort imparfaitement renseigné sur le séjour qu'il fit, soit à Paris même, soit dans ses environs immédiats, soit encore dans ses propriétés riveraines de la Loire, et qui, dans son ensemble, dura près de six mois. Nous voyons, par quelques feuillets des comptes de cette époque, venus jusqu'à nous, que Butré vivait fort simplement et passait une bonne partie de son temps en visites à Montreuil, sans doute pour s'y perfectionner en arboriculture. Il partit pour Tours en mars, afin de vérifier en personne l'état de ses domaines.³ A son retour il demeura

¹ Narrant la biographie d'un économiste, nous ne craignons pas de joindre çà et là en note certains chiffres, tirés des comptes de Butré, qui peuvent renseigner sur la vie matérielle d'alors. Le voyage de Carlsruhe à Strasbourg lui coûtait d'ordinaire 27 à 30 livres, et se faisait en deux jours.

² Sa malle coûtait 50 livres; sa garde-robe comptait entre autres, un habit de castorine (84 l.), un habit bleu uni (76 l. 10 sols), un habit bleu brodé (97 l. 4 s.), une veste-culotte de drap bourbon (57 l. 18 s.), une veste de coton bleu et or (39 l. 8 s.) et une culotte de satin noir (36 l.)

³ Etat de mes meubles et effets dans ma maison de La Grotte, mars 1785.

chez le marquis de Nesle, près du Pont-Royal, et en mai nous le voyons séjourner six semaines à Marly-le-Roi, « dans la maison de Madame », ¹ sans que nous puissions dire à quel titre il jouissait de cette faveur. Il restait cependant en correspondance avec ses amis de Carlsruhe, comme le prouve la lettre si amicale que lui adressait à la date du 15 mars 1785, le baron d'Edelsheim, premier ministre et favori du margrave :

« Vous savez peut-être, mon chérissime, que notre petit prince, cet enfant chéri et désiré, qui nous avait tous exaltés d'une joie et d'un bien-être remarquable, est mort. ² Je n'ai pas eu la force de vous annoncer cette triste nouvelle et nos douleurs. Vous savez d'ailleurs que dans ces mouvements extraordinaires je suis si étrangement obsédé que les forces d'Hercule ne suffiraient pas pour vaquer à mes plus chers intérêts. Je puis bien dire que cette perte affligeante et les suites qu'elle a entraînées, m'ont percé le cœur. J'ai désiré en vain de me jeter entre vos bras. Il m'aurait été bien doux d'y trouver la consolation et le repos que j'y ai su prendre tant de fois. Les seules personnes véritablement touchées sont le margrave et le pays. Les autres se consolent, chacun à sa manière. . . » Passant, sans transition aucune, à des sujets d'un intérêt plus pratique, le premier ministre prie son correspondant de lui « expédier bien vite une douzaine de sujets d'abricot-pêche et autant de pieds de prunes de Tours. La différence dans l'emballage et le transport de cette espèce de marchandise est si peu de choses, entre six et vingt-quatre

¹ Alors Louise de Savoie, femme du comte de Provence, plus tard Louis XVIII.

² Il s'agit ici d'un petit-fils du margrave, du prince Charles-Frédéric, fils du prince héréditaire et d'Amélie-Frédérique de Hesse, mort peu de mois après sa naissance; c'était l'héritier longtemps attendu, car ses parents n'avaient eu jusqu'ici que cinq filles. En 1786 il leur vint un second fils, le futur grand-duc Charles-Louis-Frédéric de Bade (1811-1818).

pieds, qu'il vaut mieux s'assurer de la propagation par la quantité. Nous diviserions alors la colonie entre Carlsruhe, Ettlingen et Rastatt... » La lettre se termine par un jugement assez sévère sur le grand ouvrage de Necker, sur les finances, qui venait de paraître.¹ « J'ai enfin lu très en entier et non sans peine, les trois tomes de messire Necker et je n'ai appris que très-peu de choses. Le livre en renferme beaucoup que je ne comprends point, mais ce sera excellent pour être discuté dans une de nos heureuses campagnes. Je vais m'endormir présentement avec le *Cultivateur américain*.² Toute ma maison vous salue et vous attend les bras ouverts... »

Butré avait sans doute aussi visité plus d'une fois son ami, le marquis de Mirabeau, qui passait l'hiver à Paris. Nous

¹ *De l'administration des finances*, par M. Necker, sans nom de lieu, 1784, 3 vol. 8°. Défendu en France, le livre n'y fut pas moins vendu, dit-on, à 80,000 exemplaires. La raison pour laquelle Edelsheim et Butré parlent avec tant de dédain de ce grand travail de l'ancien ministre, c'est que Necker y combattait avec de bons arguments l'impôt unique sur le sol que réclamaient les physiocrates.

² Les *Lettres d'un cultivateur américain, écrites à A. W. S., écuyer, depuis 1770 jusqu'en 1781*, venaient de paraître à Paris, chez Cuchet, en 1784, en 2 vol. 8°. C'est un recueil de renseignements géographiques, économiques, politiques, sous forme épistolaire, entremêlés de récits et d'anecdotes sentimentales, dans le goût du jour. Il est dédié au marquis de Lafayette. Ce même ouvrage qui faisait bailler M. d'Edelsheim, inspirait par contre une admiration tout à fait exubérante à Butré. Après l'avoir lu, il éprouva le besoin d'en exprimer ses sentiments au représentant de la république nouvelle, à Paris. C'était alors Thomas Jefferson, le futur président des Etats-Unis. Ce dernier dut sourire, je pense, en lisant dans la lettre du baron que ses compatriotes étaient « un grand peuple qui a pris ses lois naturelles dans le sillon de ses charrues, comme Yao Chum et Yu les y avaient prises à la Chine, il y a plus de quarante siècles, où elles subsistent encore et durent autant que les siècles. » Dans cette lettre il se caractérisait lui-même comme « un chevalier français qui a consacré sa vie à défendre les droits des peuples envahis par tous les gouvernements. »

n'avons retrouvé dans ses papiers qu'un court billet de l'*Ami des hommes*, se rapportant à cette époque :

« De Paris, le 26 mai 1785.

« J'ai dans son temps reçu, mon cher monsieur, votre lettre datée de Marly, et j'ai été fort aise de vous savoir échappé à l'air poudreux et bronzé de la capitale. Dans ce temps-là, j'étais occupé et absorbé de la maladie extrême et du traitement impitoyable d'une vénérable dame qui m'honorait d'une amitié plus que maternelle et que je respectais comme une seconde mère.¹ En ce moment les cloches de Saint-Sulpice qui sonnent pour elle, me crèvent le cœur et m'obligent de vous quitter. Je n'ai trouvé que ce matin, en ce moment, dans mon cabinet, l'indication de son convoi, et ne suis pas en état de lui rendre ce dernier devoir. Pardon de vous entretenir de la sorte, j'avais été absorbé. J'ai retrouvé votre lettre et je vais envoyer celle-ci. Vous êtes heureux de voir la campagne d'assez loin pour qu'elle ne vous ait pas séché l'âme et d'être en un lieu où l'arrosoir supplée au ciel irrité. Venez nous embrasser avant de partir pour l'Allemagne et croyez que je vous serai toujours tel que je fus

« MIRABEAU. »

Le 27 juin 1785 Butré revenait à Strasbourg et le 4 juillet suivant on le voyait reparaitre à Carlsruhe. Tout le reste de l'été 1785 il fait la navette entre ces deux villes, et nous ne nous tromperons guère en admettant que ce qui l'amenait si fréquemment en Alsace en ce moment, c'étaient les expériences magnétiques qui faisaient alors de Strasbourg une des villes les plus réputées dans le monde des médecins, des adeptes et des charlatans.

¹ Nous n'avons pu trouver, malgré de nombreuses recherches, le nom de la dame dont le marquis parle avec une émotion si visible dans ce billet.

Il s'y était formé une association nombreuse dont les membres, présidés par le comte de Lützelbourg, cultivaient le magnétisme, mis à la mode par Mesmer, avec une véritable passion. Elle s'appelait la *Société harmonique des Amis réunis de Strasbourg*, et plusieurs publications du temps rendent compte des travaux et des théories, plus ou moins bizarres, de ses membres.¹ Une partie des archives de la société sont même parvenues jusqu'à nous, et ces pièces curieuses inédites nous permettent de nous faire une idée de l'engouement ridicule qui avait saisi, vers la fin de 1785, tout le beau monde de Strasbourg et le passionnait pour les passes magnétiques, le haquet mesmérin, les crises nerveuses, etc.² Il serait

¹ CAULLET DE VEUMOREL, *Lehrsätze des Mesmer*, Strassburg, 1785, 8°. — ULRICH, *Zwei Briefe über den Magnetismus*, Strassb., 1786. — *Extrait des journaux d'un magnétiseur attaché à la Société des Amis réunis, etc.*, Strassb., 1786, 8°. — *Neue Beiträge zur praktischen Anwendung des thierischen Magnetismus, etc.*, Strassb., 1786, 12°. — *Journal du traitement magnétique de la demoiselle N.*, par M. T. D. M. (M. Tardy de Montravel), Londres (Strasbourg), 1786, 8°. — *Suite du traitement magnétique de la demoiselle N.*, par M. T. D. M., Londres (Strasbourg), 1786, 8°. — *Exposé de différentes cures opérées depuis le 25 août 1785, par des membres de la Société harmonique des Amis réunis*, Strasbourg, 1786, 8°. — *Journal du traitement magnétique de Madame B (raun)*, par M. T. D. M., Strasbourg, 1787, 8°. — La plupart de ces volumes, provenant de la bibliothèque de Butré, se trouvent actuellement avec ses papiers à la Bibliothèque municipale de Strasbourg, où nous nous sommes imposé la tâche, nullement récréative, de les parcourir.

² Nous avons autrefois entrevu ces pièces en faisant l'inventaire de la collection Heitz, aujourd'hui réunie à la bibliothèque de l'Université de Strasbourg. Espérant y trouver quelque chose sur Butré, nous les avons parcourues en détail et nous tenons à remercier ici M. le professeur Barack, le savant directeur des collections universitaires, de la parfaite obligeance avec laquelle il a mis ce curieux dossier à notre disposition. Si la personnalité même de Butré ne s'est enrichie d'aucun détail nouveau par la lecture des papiers de la *Société des Amis réunis*, nous leur devons au moins une idée beaucoup plus nette

amusant d'exhiber du dossier de la Bibliothèque de l'Université, les lettres suppliantes de certaines grandes dames alsaciennes, demandant en grâce à être reçues dans le sanctuaire du nouvel Esculape. On verrait M^{me} de Bœcklin, née de Røder; M^{me} de Reich, née de Bœcklin; M^{me} la baronne Charlotte de Bœcklin, de Rust; M^{me} de Sœttern, née de Dürckheim; M^{me} de Gérard, pétitionner, l'une après l'autre, pour obtenir leur admission, en s'engageant « sur leur parole d'honneur, à la discrétion la plus absolue ». Les officiers en garnison à Strasbourg, surtout les plus jeunes, se font également inscrire en masse ou réclament au moins leur admission, pris d'un beau zèle pour « l'humanité souffrante ». ¹ En réalité, sans doute, ils tenaient avant tout à entrer en rapports plus intimes avec cette partie de la population féminine de la cité, qui demandait le soulagement de ses maux, réels ou imaginaires, à des crises fréquentes, et que les adeptes les plus riches en fluide magnétique étaient désignés pour traiter, soit en séance publique, soit dans des séances particulières. ² On ne peut s'empêcher de sourire (tant la nature humaine est encline à croire au mal) en voyant, par exemple, M. le notaire-juré Mayer solliciter sa réception, « par rapport à sa femme », et annoncer bientôt après que M. le chevalier de Marcuilly a bien voulu se charger du traitement de son épouse. Non-seulement tous ces dignes gentilshommes alsaciens, M. de Lützelbourg, M. de Berstett, M. de Berckheim, de Schoppen

de cet état de curiosité inquiète et de surexcitation nerveuse dans laquelle vivait la société d'alors à la veille de la Révolution.

¹ Ils appartenaient surtout aux régiments de Perche et de Berry.

² Les demandes d'admission de tous ces officiers sont généralement rédigées d'après un même formulaire; l'idée « de venir en aide à l'humanité souffrante » s'y répète de la façon la plus monotone. On peut se faire une idée de leur activité en lisant le volume : *Extraits des journaux d'un magnétiseur*, cité tout à l'heure. Quelques-uns des noms les plus connus de la noblesse française se rencontrent au bas de ces pétitions, mêlés à une foule de noms obscurs.

wihr, magnétisent à outrance leurs familles, leurs serviteurs et leurs paysans, mais ils dressent encore leurs valets à ce fatigant labeur. Il existe encore, dans le dossier que nous signalions tout à l'heure, une série de certificats, contresignés du secrétaire de la société, de M. Schwendt, syndic de la noblesse, et futur député de la ville à la Constituante. On y confère à différents sujets de cette catégorie, reconnus aptes, à la suite d'un examen, à travailler à la diffusion des lumières magnétiques, l'autorisation d'opérer pour leur propre compte. Ils allaient porter sans doute leur savoir, fraîchement acquis, aux petits bourgeois de Strasbourg et au menu fretin des deux sexes. Des médecins en assez grand nombre, le docteur Lauth, le docteur Willemet, le chirurgien Ziegenhagen, se rencontrent sur les listes des néophytes avec des ecclésiastiques des deux cultes, l'abbé Diesberger et l'abbé Tellier, d'Oberbergheim; le curé Dupont, de Bennwihr; le pasteur Schrupf, d'Asswiller. La société entretenait des rapports avec les chefs du « mouvement magnétique » à Paris, surtout avec le marquis de Puysegur, et avec de nombreux étrangers, principalement à Stuttgart¹ et à Carlsruhe. Nous n'avons point, il est vrai, trouvé le nom de Butré dans les pièces en question, mais il nous semble infiniment probable, si nous en jugeons par sa correspondance postérieure, qu'il servit d'intermédiaire à l'association strasbourgeoise, pour la faire connaître à la cour de Bade et dans le margraviat, où les doctrines magnétiques recrutèrent d'assez nombreux adhérents, comme nous le verrons tantôt.

¹ C'était un M. de Dürckheim qui fabriquait à Stuttgart des adeptes nombreux et délivrait des certificats, qui se distinguaient des brevets analogues, signés par les chefs de l'association, en ce qu'ils accentuaient fortement le côté religieux de ces opérations magnétiques; on voulait évidemment rassurer le piétisme wurtembergeois contre les embûches latentes du démon. Il existe une série de ces pièces au dossier mentionné plus haut.

Mais en même temps qu'il s'occupait de magnétisme, Butré n'avait pas abandonné ses anciennes études sur l'art hermétique et s'efforçait même de lui gagner des protecteurs fortunés et haut-placés, soit pour travailler lui-même plus facilement à la réalisation du Grand-Œuvre, soit pour se procurer une influence plus considérable dans certains milieux aristocratiques. Car nous ne pensons pas qu'on puisse accuser Butré d'avoir jamais poursuivi, dans ces recherches fantasmagoriques, un but directement intéressé, ou d'avoir songé surtout à escroquer de l'argent à quelque prince ou grand seigneur trop crédule, en lui débitant des balivernes auxquelles il n'aurait pas cru lui-même. Il nous reste une pièce curieuse, datant de cette époque, et qui le montre, méditant quelque opération d'alchimie nouvelle, qui nécessitait sans doute une mise de fonds considérable. Nous devons supposer qu'il avait connu, soit à Carlsruhe, soit ailleurs, le prince de Fürstenberg dont l'épître suivante répond évidemment à un appel de fonds préalable. La prudence un peu craintive et le bon sens de son correspondant princier ne durent pas être du goût du pauvre baron.

« Monsieur, je vous réitère bien cordialement les remerciements que je vous ay fais faire, il y a quelque temps, par M. de Longschamp. Plus je pense à la proposition que vous avés eu la bonté de me faire et moins je me vois en état de seconder vos vues, car il n'y a peut-être pas de pays dans l'Europe, où il est moins possible qu'icy de ne pas inspirer de la défiance dans tout ce qui a l'air d'un mystère et je ne voudrais pas, pour tout au monde, être mêlé dans une pareille affaire, telle innocente qu'elle pourroit être, d'autant plus qu'il y a des gens en place qui seroit charmés de pouvoir trouver quelque motif pour me faire de la peine... Au reste je suis tellement persuadé que toutes ces sciences occultes ne mènent à rien que je ne voudrais jamais m'exposer à me donner par là du ridicule. Il y a à Vienne un prince de

Dietrichstein, chevalier de la Toison d'Or, et Grand Ecuyer de S. M. l'Empereur, qui donne dans ces études, ainsi que madame son épouse. Il pourroit se faire qu'il accepte avec plaisir les ouvertures que vous pourriez lui faire au sujet de vos travaux. Il se trouve actuellement à la campagne, avec sa femme, sans vouloir recevoir qui que ce soit, pour s'adonner entièrement à l'alchimie. Je vous prie de me croire, avec les sentiments de considération la plus parfaite, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« C. E. DE FÜRSTENBERG.

« Dobrowitz, ce 13 septembre 1785. »

On sait que le goût des voyages lointains, une fois contracté, ne se perd plus aisément et que les souffrances même de la vieillesse peuvent l'exciter encore, en faisant espérer quelque soulagement d'un changement de résidence. Butré en devait faire, lui aussi, l'expérience. Bien qu'il ne fût plus jeune à ce moment (il avait dépassé la soixantaine), il est pris d'un besoin de locomotion, de changement perpétuel, qu'accélérent encore certaines douleurs de poitrine, dont il nous parlera souvent dans la suite, et qu'il doit probablement au rude et changeant climat de la plaine rhénane, alternativement balayée par les vents du nord et ceux du midi. Peut-être aussi la société dans laquelle il se mouvait à Carlsruhe ne présentait-elle plus à ses yeux le même intérêt qu'autrefois. Un grand changement s'était fait à la cour; sa protectrice, la margravine Caroline-Louise était morte en 1783, et Charles-Frédéric vécut dès lors dans une retraite relative jusqu'au moment où il se décida à contracter une nouvelle unionmorganatique; la résidence princière devait donc être encore plus maussade que d'ordinaire.

Quoi qu'il en soit des motifs de son départ, nous voyons Butré se mettre en route pour Strasbourg, puis de là pour Lyon, dans les derniers mois de 1785, sans avoir grandement

travaillé cette année à ses plantations ou à ses tableaux économiques. Il semble avoir assez rapidement gagné le midi, et s'être installé, pour le fort de l'hiver, à la station climatérique des îles d'Hyères, alors déjà recherchées par les malades venus du nord de l'Europe. Il y passa quelques semaines fort agréablement à l'hôtel Saint-Pierre, bien accueilli dans un cénacle de messieurs, assez dociles à ses leçons d'économie rurale, et de belles dames, enthousiastes de son enseignement magnétique. Beau parleur en société, bien qu'on ait de la peine à le croire en lisant ses lettres et ses écrits, il ravit surtout d'aise le cœur impressionnable d'une comtesse du Languedoc, M^{me} de Beauregard. Dans leurs promenades solitaires sur les bords de la mer, il l'endoctrina si bien, lui fit de si belles théories sur l'âme de l'univers, le bonheur suprême et autres thèmes à lyrisme exubérant, qu'elle lui voua une admiration profonde dont les aimables témoignages se retrouvent dans notre correspondance. On jugera de la ferveur de l'intéressante néophyte par ces extraits d'une lettre, adressée à Butré, pendant qu'ils séjournèrent encore tous deux à l'île d'Hyères :

« Le 24 (janvier 1786).

« . . . Soyez mon guide, je vous en supplie, monsieur, j'ai le désir le plus ardent d'être éclairée. Tracez-moi la véritable route de la paix et des connaissances utiles. Je veux composer ma bibliothèque d'après vos conseils. Je voudrais bien connaître « cette culture par excellence que devait opérer Saturne, cette terre et ce ciel qu'il faut marier ensemble et dont la terre et le ciel que nous voyons ne sont que le divin emblème, cette lance de fer qui doit ouvrir la terre vierge des philosophes pour en tirer le fruit de vie. » Faut-il entendre à la lettre le texte du verset 54 du sixième chapitre de l'Évangile selon Saint-Jean, de la version de Saci ? Alors, un catholique surtout, entendrait bientôt ce que c'est le fruit de vie, mais si tout est allégorique, comment entendre cela ? . . . Que

je voudrais connaître la grande opération de la purification de la nature, mais comment m'en flatter jamais puisque cette faveur n'est et n'était accordée qu'à un très-petit nombre de sages, savants, initiés !... Je suis toujours prête à recueillir les miettes qui tombent de la table du riche. Je pense à la parole des ouvriers de l'Évangile, qui arrivèrent tous à des heures différentes, et auxquels le maître donna le même salaire, même à ceux de la dernière heure. Cette idée ranime mes espérances ; je me flatte d'être encore au milieu du jour et d'être assez libre jusqu'à la nuit pour réparer l'inaction de la matinée. . . . Peut-être aurez-vous à vous féliciter un jour d'avoir rendu à une nouvelle vie quelqu'un qui a des droits à votre estime. La mienne vous est acquise à jamais et votre connaissance fera une époque précieuse dans mon existence. . .

« P.-S. — Cette lettre n'est qu'entre vous et moi. Je vous prie de vous rappeler de la glande de ma femme de chambre et de mon mal aux dents. »

La chute du post-scriptum est un peu prosaïque et nous ramène sur terre, mais le reste de la lettre, dont le ton est sincère, donne une haute idée de la façon dont M. de Butré s'acquittait de ses devoirs de mystagogue et d'interprète du grand Hermès.

Butré avait également profité de la proximité de Toulon pour entrer en rapports avec l'abbé Raynal, si célèbre alors, et qui résidait dans cette ville. Nous avons encore la lettre par laquelle l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique des Européens dans les deux Indes* le remercie de l'envoi de son dernier opuscule :

« J'ay reçu, monsieur, les *Lois naturelles de l'agriculture et de l'ordre social*. C'est une production qui donne à son auteur de grands droits à la reconnaissance publique. Vous n'enveloppez pas votre doctrine de raisonnements abstraits et métaphysiques. Le lecteur est toujours conduit de calcul en

calcul jusqu'à l'évidence. Un pareil ouvrage a dû produire un bien sensible et ce bien sera durable.

Je ne doute pas que Monsieur le baron de Hardenberg n'ait recherché votre société. C'est un homme très-estimable, qui occupe une place distinguée dans une cour polie, instruite et vertueuse.¹

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« RAYNAL.

« Toulon, 12 janvier 1786. »

Nous savons exactement le jour et l'heure à laquelle notre touriste quitta les flots pittoresques où il avait coulé de si doux moments. C'est M^{me} de Beauregard qui nous l'apprend dans une lettre du samedi 4 février, qu'elle lui envoie poste restante à Lunel, et qui débute par une description de leur dernière entrevue. Se promenant sur la plage, elle voit le baron passer en voiture et l'arrête pour lui demander quand il part. Butré n'aimait pas, à ce qu'il paraît, les scènes d'adieux. Il se contente de lui répondre qu'on lui remettrait tantôt une lettre, et s'incline, sans avouer que cette entrevue serait la dernière. Mais sa perspicace correspondante n'en a pas moins deviné la fuite, elle en a été peinée et cela lui « a donné des distractions à la messe. » Après ce début, légèrement boudeur, la reconnaissance l'emporte dans l'âme de cette Ariane vertueuse si brusquement délaissée par notre philosophe. Qu'on l'écoute plutôt :

« ... Nous voudrions tous mériter vos remerciements ; il ne nous reste que le regret de n'avoir pas pu vous prouver les

¹ Il est bien difficile de fixer, d'après une indication si vague, la personnalité du baron de Hardenberg que Raynal cite ici. Il se pourrait qu'il fût question du futur chancelier prussien, qui avait alors 35 ans et se trouvait au service du duc de Brunswick. Mais rien ne nous permet de l'affirmer, d'autant que la « cour vertueuse » ne nous pousserait pas de ce côté.

sentiments de considération et d'attachement que vous nous avez inspirés : voilà nos sentiments en corps, et en mon particulier, c'est de la vénération, c'est la confiance la plus vraie en vos conseils, en vos lumières, c'est le désir d'en recueillir quelques étincelles, c'est celui que vous veuillez bien en laisser arriver quelquefois jusqu'à moi, soit par vos lettres, soit par vos ouvrages. . . Croyez, monsieur, que je désire bien vivement vous y revoir (à Hyères) et répéter avec vous des promenades agréables, où votre esprit fécond et lumineux savait présenter à mon intelligence les tableaux les plus sublimes, et où votre belle âme animait et élevait la mienne jusqu'à son créateur, sans crainte et sans entraves . . . Que l'univers est agrandi à mes yeux ! Quel nouvel ordre vous m'avez fait entrevoir ! Mais j'avais bien besoin de vous encore, vous m'avez échappé trop tôt et ma seule consolation est que vous reviendrez . . .

« Avez-vous été content du traitement à Toulon ?¹ Y fait-on des somnambules ? Alors j'irai sûrement les voir. Plût à Dieu que pendant votre séjour à Hyères on en eût eu quelqu'une. Alors vous auriez travaillé à ma santé en connaissance de cause . . . »

« . . . N'oubliez pas que vous m'avez promis de me donner de votre élixir pour les dents ; je voudrais bien avoir de celui qui est bon pour l'estomac ; faites-moi part de tous les trésors que vous pouvez me communiquer. Je les recevrai avec une extrême reconnaissance.

¹ Nous savons par les papiers de la *Société des Amis réunis* qu'il y avait dans cette ville un groupe d'adeptes de MM. Bergasse, de Puy-ségur, etc., qui opéraient des cures magnétiques, sous la direction d'un M. de Matral (?). — Lettre du 20 mars 1787.

² On avait besoin du concours des somnambules pour s'éclairer sur l'état intérieur des sujets mis en crise magnétique ; elles décrivaient l'état pathologique des différents organes et guidaient ainsi les applications du fluide magnétique. On en trouvera de curieux exemples dans le *Journal d'un magnétiseur strasbourgeois*, déjà cité.

« ... Que ne me demandiez-vous des oranges pour votre route ? »

Butré ne s'était pas arrêté longtemps à Toulon, où il avait trouvé « l'instruction magnétique bien faible » ; après avoir rendu visite à Malouet, alors intendant du port, et depuis l'un des plus éloquents défenseurs de la royauté constitutionnelle à l'Assemblée nationale, il s'était dirigé sur Montpellier. En route il recevait encore une lettre de M^{me} de Beauregard, qui lui donnait des nouvelles de la société d'Hyères¹ et l'engageait vivement à se réclamer d'elle et de son mari, auprès de M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc et du commandant militaire de la province, le vicomte de Cambis. Mais Butré n'était pas à toute heure un être sociable et il ne paraît guère, à en juger par les fragments de ses comptes de voyage, qu'il se soit longuement arrêté dans ce séjour hospitalier. Il préféra étudier les vignobles du Bas-Languedoc, puis remonter vers Nîmes, d'où il gagne Avignon, et se dirige vers Lyon, qu'il avait traversé déjà, au début de son voyage. L'aimable comtesse qui tenait à procurer partout un bon accueil à son vénéré maître, l'avait vivement pressé de visiter en chemin des parents à elle (un frère sans doute ainsi qu'une belle-sœur), qui demeuraient au château de Vallières, sur la paroisse de Saint-Georges, à une lieue de Villefranche-en-Beaujolais. Butré obtempéra à ses sollicitations réitérées, mais il rencontra là-bas un milieu réfractaire à ses enseignements mythicomystiques. Il y a dans sa correspondance une lettre d'une comtesse de Vallières, datée de ce château, le 2 avril 1786, et répondant à une communication du baron, peut-être à l'envoi de son *Objet de la mythologie*, qui est écrite sur un ton bien

¹ « Rien de neuf à Hyères. M. de Manneville est encore bien enfoncé dans l'ordre secondaire. L'écuyer de Saxe-Gotha et son ami se sont embarqués pour Nice. Les autres étrangers sont toujours malades et hypocondres ; ils sont vraiment plaisants avec leurs maux et leurs remèdes de chevaux. »

différent de celui des épîtres de M^{me} de Beauregard. Elle lui déclare que ses instructions et ses écrits sont trop savants pour ses connaissances bornées et que « le Grand-Œuvre, c'est pour elle la connaissance de Jésus-Christ, puisée dans une traduction de la Bible, qui règle ses études depuis son enfance. Une intention pure, en lisant ce dépôt des premières connaissances, y découvre une vraie mine d'or. » Il faut ajouter que cette dame, si peu accueillante, était une dame chanoinesse de Remiremont, ce qui nous explique son zèle religieux, si rare à cette époque, même dans le monde des chanoinesses et des religieuses.

Après avoir encore visité Besançon, notre voyageur rentrait enfin à Strasbourg, le 3 avril 1786, et passait ses premiers jours de repos à y communiquer à ses amis ses impressions sur les cures magnétiques qu'il avait étudiées dans son voyage. Nous voyons combien ces questions l'intéressaient alors par une lettre qu'il écrit, presque au débotté, à l'avocat Bergasse, un des principaux champions des doctrines du magnétisme animal, avant de jouer un certain rôle à l'Assemblée constituante, en 1789. Elle est datée du 10 avril, et renferme quelques traits autobiographiques intéressants.

« Occupé toute ma vie des différentes connaissances que l'homme pouvait acquérir, l'art de la santé n'a pas été l'un de mes moindres travaux. La médecine vulgaire ne m'a présenté que de vagues et incertaines conjectures. Le régime a toujours été ma sauvegarde, à l'aide de quoi la nature a toujours triomphé aisément de quelques dérangemens qui me sont survenus dans le cours de soixante années. Je vis en 1777 M. Mesmer, à la cour de Bade, lorsqu'il y passa pour se rendre à Paris. Il me donna ses 27 propositions sur le magnétisme animal, sur lesquelles je fis alors quelques observations pour en prouver la futilité. Ensuite le magnétisme animal commençant à faire quelque bruit, et étant venu à Paris en

janvier 1784,¹ je fus voir M. Gëbelin,² mon ami, qui me donna sa belle lettre³ et me raconta sa guërison. De là je fus chez M. Mesmer, à qui je rappelai notre entrevue en Allemagne. Il me donna quelques ouvrages sur sa doctrine et je le vis plusieurs fois pendant les deux mois que je restais à Paris. Etant allé en Touraine, j'en revins à la fin d'avril et trouvai alors tout Paris se jetant chez M. Mesmer et notre pauvre ami Gëbelin, qui y était mourant et à qui je crus bien faire mes derniers adieux, ce qui arriva quelques jours après mon départ.

« Revenu à Paris, en janvier 1785, j'appris les belles cures de Buzancy, la découverte du somnambulisme; on me donna le livre du marquis de Puységur et ce fut alors pour la première fois que je pris un vif intérêt au magnétisme, dont l'abus qu'on en avait fait, m'avait fort éloigné. Je fus voir Mesmer qui me fit voir une somnambule, et je fus introduit aux traitements qui se faisaient chez lui. Surtout je fis connaissance avec M. le comte Maxime de Puységur, qui me permit de suivre le traitement qu'il avait chez Mesmer. Je lus toutes les brochures agréables et intéressantes qui couraient alors sur le magnétisme, mais je ne trouvai nulle part une théorie satisfaisante. Surtout dans les cahiers de Mesmer qu'on me communiqua, je mis des notes qui prouvaient une contradiction manifeste avec les principes les plus clairs de la physique et de la chimie. Je trouvai votre théorie mieux

¹ Nous n'avons point parlé de ce voyage de Butré à Paris, n'en ayant point trouvé d'autre trace dans ses papiers, en dehors de cette phrase unique. Il fut en tout cas de courte durée.

² Il s'agit de Court de Gëbelin, fils du célèbre ministre protestant du Désert, Antoine Court, et connu lui-même par son volumineux ouvrage sur le *Monde primitif*. Court de Gëbelin mourut en effet à Paris, le 10 mai 1784.

³ Il avait composé un écrit sur le magnétisme qui fit beaucoup de bruit.

liée et plus étendue, mais il y avait deux assertions fondamentales qui n'étant pas justes, j'y fis des notes et des remarques, me proposant d'en conférer avec vous. Mais ayant pris un rhume sur le pavé de Paris, et fatigué de ce chaos, je fus à Marly, me reposer dans une superbe maison de Madame et, où me trouvant si agréablement, j'y restai six semaines.

« Ce fut là d'où j'écrivis à M. Mesmer et d'où je lui fis passer une lettre que j'avais écrite sur les observations que j'avais faites à votre théorie, en le priant de vous la faire passer. Je reviens à Paris et cours pour vous voir; on me dit que vous étiez à la campagne et je fus obligé de repartir pour l'Allemagne. Je vis le marquis de Puységur en passant à Strasbourg et j'y revins passer le mois d'août voir le traitement qu'il y avait établi et les belles cures qu'il y faisait.

« En novembre dernier je suis allé passer l'hiver à Hyères, en Provence, où j'appris le traitement et l'instruction établie à Marseille par M. votre frère.¹ Je voulais y venir pour le voir, mais pressé pour me rendre dans le Bas-Languedoc, je ne l'ai pu, et en passant par Aix on m'en a fait beaucoup de détails... »

Butré termine sa lettre en racontant à Bergasse, qu'en arrivant à Strasbourg, il y a trouvé son ouvrage sur ou plutôt contre Mesmer, qui séparait alors les adeptes du magnétisme animal en deux camps rivaux. Il félicite l'auteur de son travail, mais lui conseille de cesser ces luttes qui agitent et empoisonnent l'existence et « de mettre du calme et de la sérénité dans votre âme; ensuite la vie de la nature perfectionnera certainement le reste, parce qu'il n'est pas en elle d'être malade. »

¹ Cette société de Marseille, dirigée par Bergasse jeune et Martin, était également en correspondance avec les *Amis réunis* de Strasbourg. (Dossier de la Bibliothèque de l'Université.)

VI

Quelques jours plus tard, le 19 avril 1786, Butré arrivait enfin à Carlsruhe, et reprenait pour quelques mois le collier de courtisan et sa tâche d'inspecteur-général des parcs et vergers princiers. Ses obligations officielles le firent circuler tout l'été entre Ettlingen¹ et la résidence du margrave; il entreprit même des excursions plus longues, qui le conduisirent jusqu'à Francfort et Mayence. Mais il revenait entre temps à Strasbourg, où les expériences magnétiques faisaient plus que jamais fureur. Elles l'arrachaient fréquemment à ses plantations de pêcheurs-nains et de poiriers, qu'il faisait venir en masse des environs de Paris, pour en orner les domaines du margraviat.² Il ne faut pas croire pourtant qu'il négligeât tout-à-fait son grand travail d'un cadastre économique; il avait rédigé et fait traduire en allemand une espèce d'instruction sur la manière d'opérer ses calculs préliminaires à la réforme de l'impôt, et la distribuait aux fonctionnaires

¹ Ettlingen, dont le nom va revenir fréquemment sous notre plume, est une petite ville de 4 à 5000 âmes, située à l'entrée de la pittoresque vallée de l'Alb, à deux lieues environ au sud de Carlsruhe. Elle possédait une résidence margraviale, vaste quadrilatère, orné d'une tour, construit par la margravine Françoise-Sybille-Auguste, au xvii^e siècle, entouré d'un parc splendide; en 1805 on en fit un hôpital militaire.

² On pourrait s'étonner de ces fugues répétées, mais Butré ne touchait pour ses travaux, très assidus, pendant certains mois de l'année, que d'assez minces honoraires et on le laissait dépenser son propre argent à Ettlingen, sans grand scrupule, au profit du souverain. C'est ainsi qu'il achète de ses deniers, en août, quinze cents clous pour espaliers, et en novembre soixante pêcheurs-nains. Il pouvait donc se croire le droit d'opérer un peu en amateur et de s'absenter à sa guise.

de Charles-Frédéric.¹ Tous ne lui répondaient pas sans doute d'une manière aussi démonstrative à son envoi que M. de Landsee, le grand-bailli du bailliage de Mahlberg, dont nous avons retrouvé la lettre :

« Mahlberg, le 3 juin 1786.

« J'ai eu l'honneur de trouver la chère vôtre du 29 du mois passé, avec les cinquante exemplaires de votre *Instruction* imprimée, dont j'ai envoyé hier deux exemplaires à chaque village de mon grand-bailliage avec l'ordre que les préposés s'en instruisent bien et qu'ils en donnent une juste idée à leurs gens, pour les mettre en état qu'ils puissent répondre avec connaissance de ce qu'il y a question dans les conférences que vous allez avoir avec eux. J'ai donné de ces exemplaires à toutes les autres officiants ici, aussi ecclésiastiques. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ici, ma femme de même, qu'elle vous joigne bien ses compliments. »

Nous voyons les traces de cet antagonisme latent, fort naturel d'ailleurs, et justifié plus tard par les progrès de la saine économie politique, qui rendait les fonctionnaires du margrave plus ou moins hostiles au physiocrate français, dans une lettre que lui écrivait peu après le grand-bailli d'Emmendingen, Schlosser, le beau-frère de Gœthe, dont il avait épousé la sœur Cornélie. En voici quelques passages :

« Monsieur,

« Je passe pour un antagoniste obstiné du système physiocratique ; je suis pourtant bien loin de l'être. Je n'ai jusqu'ici questionné² que la possibilité de l'application des principes

¹ Parmi le monceau de papiers accumulé dans le grenier du vieux Fritz, se trouvait bon nombre d'exemplaires de cette *Instruction* allemande, mais dans un état tel qu'il ne semblait pas possible de les conserver. J'ignorais d'ailleurs à ce moment la signification de cette liasse de paperasses à moitié pourries et je n'ai pu en retrouver depuis un exemplaire. *Etiam periere ruinae.*

² Schlosser veut dire : *mis en doute.*

de ce système et depuis longtemps j'étais curieux de voir une de vos levées de culture. Vous venez d'en publier une, qui, à ce que vous dites, doit servir de modèle et de fondement pour instruire les sujets. Je l'ai mûrement pesé et quoiqu'il m'en reste encore bien des doutes à résoudre, néanmoins j'ai pris la résolution de faire une levée pareille sur les bases les plus importantes de mon grand-bailliage. Pour cet effet je vous demande encore quelques petits éclaircissements que l'importance de l'objet me semble rendre nécessaires. »

Après avoir formulé quelques questions très nettes et précises, relatives à la manière dont Butré avait obtenu les chiffres de sa statistique (nombre des arpents d'un village, total des charrues, chiffre moyen des familles, etc.), Schlosser termine sa lettre par ces mots : « Peut-être qu'après avoir bien saisi vos idées, je serai à portée de faciliter votre travail et de préparer vos opérations, dont le résultat me sera bien respectable, s'il peut contribuer au maintien de la justice, du bon ordre, et du bien-être des sujets de mon maître. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

« SCHLOSSER.

« Emmendingen, le 30 d'Août 1786. »

Le voyage de Butré sur les bords du Main avait eu également pour but de se rendre compte de l'état de l'agriculture dans l'Allemagne centrale; on voit qu'il ne chôma pas trop en définitive. Il envoya sans doute à Mirabeau la description de cette course d'exploration, car le vieux marquis lui répondait à la date du 16 octobre 1786, par une page fort intéressante de ses propres souvenirs, relativement aux contrées parcourues.

« J'ay reçu, mon cher monsieur, votre lettre écrite à votre retour de la tournée en Vétéravie. Notre ancien préjugé ne nous donnait pas ces cantons comme les plus plantureux de

l'Allemagne. Ils nous furent fort familiers lors de nos guerres sous Louis XIV, depuis les Suédois, et l'opinion militaire était qu'il fallait passer la montagne pour trouver les pays gras et que le Virtemberg était le meilleur de tous. Quand ensuite j'ai été en Bohême, je ne me vante pas d'avoir eu les yeux vraiment ouverts. Nous avons traversé toute la Souabe et ces beaux cantons de Dilinguen¹ et d'Ochstett², etc., et quoiqu'à la fin d'avril il soit encore de bonne heure pour ce pays-là, je ne vis vraiment rien de plus beau que ces champs du Virtemberg et je les comparerais aux admirables bords de la Garonne. Ce fut vers l'automne que nous pénétrâmes en Bohême, et non pas par le beau côté, venant par la Franconie, mais les admirables prairies que j'apercevais des hauteurs et la quantité de bestiaux cachés dans les bois, que nous rencontrions, l'abondance dans les granges... me donnèrent une forte idée de l'abondance de ces riches contrées. Hélas, mon cher monsieur, ce fut une des choses qui m'aida le plus à rompre l'habitude qu'on m'avait faite depuis l'âge de trois ans de ne rêver, de ne voir, de ne désirer que militaire. J'avais fait la guerre de 1733, au milieu d'une armée de 100,000 hommes. On est là comme dans une ville où la grêle n'offense que les vitres. Mais à la suivante les armées bien moins nombreuses, mon âge, mon acquit accru avec le temps, me permirent de voir les pleurs et les cris et les dommages. Mon pauvre cœur n'était pas fait pour soutenir de tels objets, ni mon âme assez forte pour qu'ils fussent devant moi compensés par l'idée qu'on se dévoue au serrement de cœur et aux travaux personnels pour servir un jour d'efficace et puissante barrière à de plus grands maux. Et je me suis quelquefois caché pour pleurer (jugez quelle attitude à l'armée!) après m'être détourné et arraché à la vue de femmes hurlantes et gémissantes qui

¹ Dillingen.

² Hochstädt.

embrassaient les jarrets de nos chevaux. Je me rappelle qu'un matin nous n'avions campé qu'une seule nuit près de hameaux où l'on avait trouvé beaucoup de paille. Les soldats en avaient dans leurs tentes jusqu'au col. On dut se mettre en marche de bonne heure et on avait battu la générale de grand matin. A la pointe du jour tout était détendu ; on fut longtemps dans l'attente, le froid piquait. Quelque soldat s'avisa de mettre le feu à la paille et ce ne fut que le pétitement excessif du grain qui nous fit appréhender que toute la ligne à la fois brûlait une récolte. L'indignation et la douleur saisit les officiers, on criait, on tâchait d'arrêter vainement. Oh, le vilain métier dans les détails et que ce serait un doux château en Espagne de pouvoir se persuader que l'univers instruit, un jour, n'aurait plus besoin de braves gens enrégimentés que pour (prêter) main-forte à la justice ! »

Cette lettre était adressée à M. de Butré, à l'*Ours noir*, à Strasbourg ; il y était de nouveau depuis la fin de septembre et s'y installait d'une façon plus définitive, si possible, en achetant un lit et une foule d'articles de mobilier ainsi qu'il appert de ses comptes de ménage. Il demeurait alors déjà rue des Bestiaux, chez le maître charpentier Daniel Fritz, sous le toit duquel il devait plus tard fermer les yeux.

Les séances magnétiques des *Amis réunis* obtenaient à Strasbourg un succès toujours croissant et une demoiselle Vœglin y figurait comme somnambule d'une clairvoyance extraordinaire. Les adeptes badois se trouvaient en grand nombre parmi les étrangers, accourus pour être témoins de ces cures merveilleuses. Nous rencontrons parmi eux un chambellan et *Oberforstmeister* du margrave, M. de Kaltenborn (?), un docteur Mahler, de Carlsruhe, un capitaine de Rosenfeld, etc. Mais le plus enthousiaste de ces visiteurs était le baron de Knebel, qui écrivait à M. de Berstett, en promettant de retourner bientôt :

« Je ne suis pas encore revenu des merveilles que vous m'avez fait voir et entendre, monsieur. La découverte est trop intéressante pour toute l'humanité souffrante pour qu'on ne doive pas admirer et combler de louanges la sagesse, les lumières et surtout les sentiments de bienfaisance qui dirigent les respectables membres de la Société philharmonique. Si les circonstances le permettent, je compte de revenir encore une fois à Strasbourg et de me procurer une jouissance sublime au-delà de mon expression. »

Un libraire de Carlsruhe, nommé Bœckmann, commençait à la même date la publication d'*Archives magnétiques*, dont les premiers numéros furent envoyés au président de la société de Strasbourg. Le capitaine de Rosenfeld recrutait à Carlsruhe même de nombreux adhérents dont il envoyait la liste et sur laquelle figure, parmi de nombreux pasteurs, le prédicateur de la cour lui-même, M. Waltz. Un peu plus tard, le margrave en personne se laissait entraîner à honorer officiellement l'association des magnétiseurs alsaciens et adressait à son président la lettre suivante :

« Carlsruhe, ce 28 juillet 1787.

« Monsieur,

« Je vous suis très-obligé, monsieur, ainsi qu'à tout ce qui compose la Société harmonique de Strasbourg, de l'attention que vous avez bien voulu me marquer en m'envoyant le second volume de vos *Traitements magnétiques*.¹ La pureté de vos vues mérite certainement des succès et vous pouvez être persuadé que par les sentiments que je vous porte, monsieur, et pour le bien de l'humanité, je vous souhaite les plus complets et les plus soutenus. Je suis, monsieur, avec une parfaite considération, monsieur, votre très-affectionné

« CHARLES-FRÉDÉRIC, margrave de Baden. »

¹ C'était sans doute l'une des publications énumérées plus haut, à la page 173, note 1.

Ajoutons tout de suite, pour n'avoir pas à y revenir, quelques indications sur les derniers moments de cette société, si florissante pendant plusieurs années. La vogue continue encore pendant toute l'année 1788; parmi les initiés d'alors nous relevons le nom du comte de Parr, chambellan de l'Empereur, celui du comte de Brühl, de Dresde, celui de la duchesse de Wurtemberg, de la douairière de Flachslanden, etc. Mais déjà des symptômes fâcheux montrent la crédulité publique en baisse. Le conseiller aulique Bœckmann écrit de Carlsruhe pour signaler avec indignation un entrefilet des *Staatsanzeigen* du professeur Schlæzer, de Gœttingue, qui raconte qu'un des *médiums* les plus accrédités de Strasbourg, M^{lle} Stamm, vient d'accoucher de deux gros garçons; un autre correspondant de journal a parlé « des scènes indécentes qui se passent au salon magnétique ». Ne faudrait-il pas réfuter de pareilles accusations? Un peu plus tard le comte de Lützelbourg écrit : « Cet imbécile d'Oberkirch a forcé sa femme à faire rayer son nom du tableau. » D'ailleurs le charme de la nouveauté est passé, les Etats-Généraux vont se réunir; d'autres préoccupations assiègeront désormais les esprits de cette noblesse désœuvrée, humanitaire et généreuse parfois, mais toujours avide d'émotions nouvelles; la Révolution va leur en fournir de si violentes que la *Société des Amis réunis* pourra sombrer sans qu'on songe seulement à en signaler la fin.¹

¹ Nous n'avons pas besoin de répéter ici que tous ces détails sont empruntés au volumineux dossier de la Bibliothèque de l'Université. Avant de quitter ce sujet, nous copierons encore, comme spécimen de la prose de ces disciples de Mesmer, un fragment de la lettre d'un inconnu, adressée au comte de Lützelbourg, datée de Paris, 15 avril 1787 : « Ceux dont l'imagination lourde pèse en relation de leurs sens indolents, ceux-là ne jouissent pas; ils approchent trop de la matière, ils y tiennent par tous les côtés. S'ils sont moins malheureux, quelquefois, souvent, très-souvent, ils n'ont pas nos voluptueuses et saintes jouissances. Le bonheur dont ils sont susceptibles de jouir — quel triste bonheur! — ne vaut pas les larmes que nous versons sur nos

Entrainé par le sujet, nous avons légèrement enfreint l'ordre chronologique de notre récit; il nous faut revenir en arrière, jusqu'aux derniers jours de 1786, pour retracer le tableau de l'activité de Butré. A cette date nous le voyons reprendre le chemin du midi, tant pour soigner une santé qui devient capricieuse, que pour continuer dans ces parages des études économiques, commencées l'année précédente. Nous le suivrons rapidement de Strasbourg à Lyon, à Arles, à Béziers. En mars 1787 nous le trouvons à Perpignan, qu'il quitte pour Barcelone. Il séjourne pendant deux mois dans la capitale de la Catalogne, sans que nous puissions dire au juste ce qu'il allait y faire; car si nous avons retrouvé dans ses papiers ses factures d'auberge en catalan et le petit vocabulaire français-espagnol dressé par le voyageur pour son usage quotidien, aucune lettre de cette époque n'a survécu. Nous savons seulement, grâce à sa comptabilité méticuleusement tenue à jour,¹ qu'il revint par Toulouse et Bordeaux, s'arrêta quelques jours à Tours et ne fit que passer à Paris. Le 13 mai, il rentra à Strasbourg, et le 12 juin suivant réintérait son domicile à Carlsruhe.² L'été se passait en courses alternatives à Ettlingen et à la capitale alsacienne, à s'occuper de ses

pauvres malades, et ces larmes précieuses que fait couler la reconnaissance et que nous recueillons dans notre sein... mon âme semble s'ouvrir, mais s'ouvrir pour absorber tout le bonheur dont cette idée trace le délicieux tableau... Laissez-moi jouir... bonsoir... je jouis... » Tout, jusqu'au nombre des points suspensifs, est un fac-simile fidèle de cette effusion bizarre.

¹ Il voyageait d'une façon bien économique puisque la somme totale de ses dépenses pendant ce long voyage ne dépassa pas 822 livres, 9 sols.

² Une des premières dépenses qu'il fit en revenant à Carlsruhe, fut de rembourser à M. d'Edelsheim la somme de 66 livres, avancée par le ministre pour les gages du valet, laissé à son domicile. L'empressement à s'acquitter d'une dette aussi minime montre bien, ce me semble, que Butré n'était pas un *pique-assiette* à la cour de Bade.

tance. Il faut, dit-on, frapper de la parole les Bas-Bretons, je le veux croire, car ils ont la tête dure volontairement, mais les Allemands sont si bonnes gens, je vous les recommande.

« Je suis fort aise que le digne baron soit en état de partager vos courses pénibles en cette saison. Un compagnon qui a l'habitude de la langue et la confiance du pays, ne peut que vous être fort utile, indépendamment de l'agrément des soirées et du concours; mais souvenez-vous, monsieur, que voilà onze ans de travail dont la providence vous tiendra compte s'il aboutit et qui ne seront au contraire que l'acquet de vos émoluments, tant que les résultats lumineux demeureront ensevelis dans leurs cahiers. Je ne suis pas au premier sentiment d'inquiétude en voyant que vous n'êtes encore que vous deux, dont l'un se détruit, l'autre se lasse, sans que j'entende parler d'aucun élève qui vous seconde. Vous pouvez vous rappeler que, dès les premiers temps, je vous demandais les besognes faites; vous m'envoyâtes même le recensement de quelques villages, et je vis bientôt que cela ne pouvait se suivre de loin. Mais quant au précis, du moins, je n'ay plus rien vu ni reçu depuis et cependant depuis onze ans l'homme le plus capable de l'Europe travaille. Qu'y-a-t-il donc à attendre de nos assemblées provinciales, toutes composées d'aveugles, si c'est là l'ouvrage de Pénélope, le travail sans fin?

« Je suis bien sensible aux promesses et aux soins que vous m'exprimez relativement à la *Direction civile d'un prince*.¹ Je ne suis pas surpris que le griffonnage du manuscrit vous ait empêché de le lire pendant votre séjour à Strasbourg... Croyez, mon cher monsieur, que personne ne s'intéresse plus que moi à vos succès et à votre gloire.

« MIRABEAU. »

¹ Il sera encore plus d'une fois question de ce manuscrit du marquis qu'il avait confié à Butré pour le faire imprimer en Allemagne, afin d'échapper à la censure.

Ce n'était pas, d'ailleurs, l'économie politique seule qui lassait à ce moment Butré, fatigué qu'il était, souffrant et morose. Nous retrouvons la trace d'une disposition misanthropique plus générale dans quelques autres lettres écrites dans le cours de l'été 1787, et se rapportant à la franc-maçonnerie. Il paraîtrait que dans l'un de ses récents séjours à Paris, notre physiocrate avait revu son ancien collaborateur en science hermétique Clavier-Duplessis¹ et repris avec lui une correspondance, en vue d'amener une fusion de certaines loges de France et d'Allemagne. Il s'était même fait affilier à celle des *Amis réunis* de Paris, mais il reconnut bientôt tout le vide des mystères maçonniques ; on le voit par une lettre adressée à M. Savalette de Lange, et traitant de questions maçonniques diverses. Après lui avoir exposé sa manière de voir, il ajoute : « Je désire fort qu'elle (ma lettre) ne soit pas communiquée au Convent, ne voulant avoir de relation qu'avec vous sur cet objet important, la vraie lumière ne pouvant jamais se trouver et n'étant sûrement pas dans une société quelconque, et se trouvant aujourd'hui possédée par un très-petit nombre de particuliers isolés, qui ne viendront pas la manifester à aucune assemblée, bien certains de n'en recueillir aucun fruit et que ce serait en pure perte. Ils ne peuvent se manifester qu'à de vrais clairvoyants, qui, comme eux, se sont bien pénétrés de la haute importance des grands mystères de la vraie science. » Et il terminait par cette parole mélancolique : « Parcourant sans cesse l'Europe, et y scrutant partout les cœurs, je vois avec peine combien peu l'on doit compter sur les hommes. »²

L'hiver de 1787 à 1788 vit Butré tantôt à Strasbourg, tantôt

¹ Clavier était alors liquidateur des pensions au Trésor royal, rue Saint-Honoré ; la correspondance n'a d'ailleurs rien de bien cordial et conserve un ton froid et officiel. Il n'en subsiste que peu de lettres, dont il est parfois difficile de deviner le sens. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de ce que j'ai indiqué dans mon récit.

² Lettre du 9 mai 1787.

à Carlsruhe, usant des deux logements qu'il y conservait en dehors de son appartement d'Ettlingen, s'occupant d'achats de plants nouveaux, soit en Alsace, soit à Paris, reprenant en février et en mars ses courses d'exploration du côté de Francfort, poussant jusqu'à Coblençe et Weilbourg, puis revenant à Carlsruhe, où un changement des plus considérables venait de s'opérer à la cour. La lettre du marquis de Mirabeau qui suit, nous le fera connaître, en même temps qu'elle permet de jeter un coup d'œil sur l'activité de Butré.

« De Paris, 25 janvier 1788.

« Votre lettre du 15 janvier, mon cher monsieur, m'a fait grand plaisir. Elle m'est arrivée dans le temps d'une maladie qui m'a tenu depuis le 18 décembre et dont la convalescence m'oblige encore à vous écrire de la main d'autrui. Mais comme j'étais en peine de vous et du pays que vous habitez, votre écriture ne m'en a pas moins paru favorable.

« En effet j'entendais parler que le margrave avait fait un voyage en Suisse, ensuite qu'il s'était marié, puis que le baron s'était retiré, chose qui me surprenait et fâchait beaucoup, et mille nouvelles, et de lui, à qui j'avais écrit, et de vous, qui me deviez une réponse. Je questionnai Dupont qui ne savait rien autre ; enfin, j'étais en peine sur un canton très-précieux à mon cœur et à mon âme, et votre lettre m'en a tiré.

« Je suis fort aise : 1° de savoir la continuation de vos travaux. 2° de savoir que vous avez travaillé deux mois de suite dans un château, quoique vous ne me disiez pas à quelle besogne. 3° que le margrave se soit choisi une compagne sur la discrétion de laquelle il est sans doute assuré, car avec son âge et avec la sagesse de tempérament et de caractère qu'il a toujours eu, on ne se fait point illusion sur les qualités d'une femme.¹

¹ Le margrave Charles-Frédéric, touchant à la soixantaine et père de trois fils dont l'aîné avait déjà 32 ans et était père lui-même de plusieurs enfants, se remaria néanmoins en 1787. Son choix tomba, ou

« Mais surtout ce qui m'a fait le plus grand plaisir, c'est d'avoir tiré au clair la sage part qu'a pris le digne baron.¹ Il y a longtemps que je lui aurais dit que les affaires et l'assiduité de la cour tueraient un homme de bronze. « Vrai Dieu, disait Sully, le Roi veut donc me tuer, » quand son maître l'envoyait chercher trop souvent et cet homme robuste et sans exemple pour la force n'était mandé que pour les plus importantes occasions d'un règne et d'une cour où résidaient toutes les affaires fermentant en Europe, toutes les passions comprimées, toutes les irritations sans cesse renaissantes, les conjurations pleuvant de tous côtés . . .

« Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de mon pauvre manuscrit. Je suis très sensible à la bonté de notre cher baron . . .² Je suis fort aise que vous passiez l'hiver en Allemagne; jusqu'à présent il est plus doux que ne l'avait été l'automne; pourvu que nous ne le payions pas après par la perte de la belle saison. Recevez tous mes souhaits de bonne année, santé, travail et satisfaction; c'est ce que je vous souhaite et bien de tout mon cœur.

« MIRABEAU. »

Quelques mois plus tard le marquis lui écrivait une seconde fois, pour s'enquérir du sort de son précieux manuscrit, dont

bien on le fit tomber, sur une jeune fille de 19 ans, Louise Geyer de Geyersberg, créée comtesse de Hochberg bientôt après cette unionmorganatique. On sait que, grâce à une série d'événements inattendus et restés en partie mystérieux, grâce au décès successif de tous les descendants mâles du vieux margrave, issus du premier lit, ce fut l'aîné des fils, issus de ce second mariage, qui finit par monter sur le trône grand-ducal de Bade, en 1830.

¹ Il s'agissait sans doute d'une velléité passagère de démission chez Edelsheim, mais qui n'eut pas de suite, peut-être par suite de l'accident mentionné dans la lettre suivante.

² Il s'agit sans doute de l'autorisation donnée par M. d'Edelsheim pour l'impression du manuscrit de Mirabeau dans une des imprimeries du margraviat.

personne ne lui donnait des nouvelles. Cette lettre est curieuse surtout par l'énergie de caractère qu'elle montre chez le hautain vieillard, luttant contre la maladie, comme aussi par l'appréciation rageuse qu'il y fait des procédés littéraires et autres de son fils aîné à son égard. On ne se douterait pas en l'entendant parler avec ce mépris d'un « certain homme, sorti de ses reins », qu'il s'agit du grand orateur dont l'Europe entière allait admirer l'éloquence.

« D'Argenteuil, le 19 mai 1788.

« Je réponds d'autant plus promptement, mon cher monsieur, à votre lettre du 10 du courant que je ne laissais pas d'être en peine de n'avoir nouvelle aucune, ni de vous, ni du baron auquel je suis fort attaché, malgré des distractions, additions et soustractions et d'un pays et d'une cour, et d'un travail auquel je prends le plus constant intérêt.

« Vous voulez d'abord des nouvelles de ma santé; je me suis retiré à la campagne, auprès de Paris, ne pouvant m'éloigner de mes affaires; le bon air, la paix et le régime m'y ont entièrement rétabli des suites de langueur de ma maladie, mais il m'est resté une incommodité que j'avais précédemment et qui s'est tournée en ardeurs d'urine fort incommodes, et qui me prohibent la voiture et même la promenade, si ce n'est dans un jardin. Le *postea labor et dolor* est la légitime de ceux qui excèdent la septuagénaire. C'est mon cas à moi, il faut se résigner, mais je ne renonce pas à mes occupations et au travail qu'autant que j'y suis forcé, car je pense qu'obéir est un devoir, mais que abdiquer est autre chose.

« L'hiver passé qui a été rare et presque unique pour la douceur vous a facilité un voyage instructif plus qu'agréable; vous avez trouvé sous vos pas toutes les barrières qui ont succédé aux déserts factices dont les anciennes nations germaniques faisaient leurs frontières. Tout cela refondra avec le temps sous le poids des notions évaporées de l'économie

politique qu'aujourd'hui l'on méconnaît et repousse, tout en invoquant l'humanité et la civilisation, qui ne sauraient avoir d'autre base solide. *Reprehendit qui intelligit, ingratus quia intellexit* dit saint Augustin.

« J'en prédis, on pense, autant de ce qui se fait ici, quoiqu'on croie n'y tendre guères; quand on est au fond du cul-de-sac, il faut bien revenir sur ses pas et c'est dans un autre rêve (?) le cas du retour de tout le reste de l'Europe civilisée par l'usage et l'abus des fonds publics, vers les lois de l'ordre ou de l'approximation d'icelles.

« Je suis bien fâché de l'embarras où s'est tout à coup trouvé le margrave et par contre-coup notre cher baron, par la chute d'un septuagénaire;¹ c'est là l'inconvénient des hommes laborieux et pleins de volonté et de talent, de ne pas se former des successeurs, car notre plus commune et tenace, et peut-être nécessaire illusion, quoique chaque jour démentie, est la persuasion pratique de toujours être. Mais un sage gouvernement devrait prévoir ces sortes de lacunes, et en préparer le remplacement en silence. Quoiqu'il en soit, voilà notre pauvre baron remis sous le harnais. Que deviendra votre travail pendant cette présidence ?

« Je me félicite de sa santé comme de celle d'un bon et digne ami et vous prie de le lui dire, comme aussi de le remercier pour son soin pour mon édition et de la lui recommander, comme aussi je la vous recommande, mon cher monsieur, et je vais vous en dire une raison assez particulière, qui rend cet article plus intéressant pour moi. Un certain homme, sorti de mes reins pour me déchirer dans tous les sens et pendant tout son cours, le cœur et les entrailles, s'étant procuré une copie de mes brouillons dans le temps, en a fait à sa guise un

¹ Il s'agit évidemment d'un accident arrivé à quelque haut fonctionnaire badois, et qui arrêta l'un des rouages de l'administration centrale; mais nous n'avons pu trouver à quel événement spécial Mirabeau fait allusion.

larcin, comme il a fait de tous autres ouvrages, pris de droite et de gauche, et sans déguiser et changer en rien tout ce qu'il en a pris, il l'a collé, sous le titre d'*Avis à un prince qui veut refaire son éducation*,¹ à une seconde édition de certaine lettre du roi de Prusse.² Cette circonstance, comme vous le pensez bien, m'intéresse à ce que l'ouvrage paraisse en son entier, et je vous le recommande, mon cher monsieur, au nom de l'amitié que j'ai toujours tâché de vous témoigner, et par vous, à mes semblables. Je vous en conjure, ne négligez pas ce point.

« L'abbé³ vous a adressé ses premiers cahiers d'*Éphémérides* et s'il a cessé, c'est sans doute qu'il n'a reçu ni réponse, ni remerciement de vous ni de personne. Il me semble que je l'ai ouï s'en plaindre. On est un peu trop dans votre cour comme le rat dans le fromage de Hollande. Il est bon et sage de faire le vieux rat, et quelque déguisement que prenne le démon de la tracasserie politique, de se tenir de fait à l'écart, mais il ne faut pas fermer et portes et fenêtres et se renfermer dans son ressort particulier. Un homme de poids, homme privé, et qui finit sagement par la retraite, conserve néanmoins ses correspondances. Mais un prince éclairé, une cour édifiante ont à cet égard un devoir bien plus positif. Je laisse ce chapitre et omet de dire ce que j'ai pensé à cet égard il y a longtemps. Mais quant aux *Éphémérides*, au moins faudrait-il un souvenir et quelque souscription du pays de Bade; ce n'est pas trop exiger.

« Adieu, mon cher monsieur, je vous recommande mon édition, et vous chéris et honore bien sincèrement.

« MIRABEAU. »

¹ Le vrai titre de la brochure du comte de Mirabeau était : *Conseils à un jeune prince qui veut refaire son éducation*, 1788, 8°.

² Il s'agit d'une lettre qui fit alors beaucoup de bruit et que l'auteur de la *Monarchie prussienne* avait adressée au roi Frédéric-Guillaume II au moment de son avènement.

³ Il s'agit de l'abbé Baudouin, l'infatigable champion de la physiocratie.

VII

Butré cependant n'avait pas retrouvé dans ses plantations d'Ettlingen le calme et la santé dont il avait espéré y jouir. Soit que la solitude dans laquelle il vivait lui pesât, soit qu'un hiver, passé au pied de la Forêt-Noire au lieu de l'être sur les bords de la Méditerranée, eût réellement détraqué ses nerfs et assombri son humeur, il quitta vers la fin de l'automne 1788 le pays de Bade, avec l'intention secrète de n'y pas rentrer de si tôt, comme nous le verrons tout à l'heure. Depuis le mois de novembre il se tenait enfermé, souffreteux et morose, dans son appartement de la rue des Bestiaux, à Strasbourg, quand le marquis lui adressa la lettre suivante :¹

« De Paris, le 4^{me} décembre 1788.

« J'étais véritablement en peine de vous, mon cher monsieur, et de n'avoir aucune nouvelle, de vous d'abord et ensuite du pays que vous habitez, auquel je dois un intérêt particulier qui ne sort pas de ma mémoire... Je vois que votre cher baron ressemble au paysan d'Horace qui attend au bord de la rivière que l'eau ait coulé. Au bout du compte, quelque ait été le métier qu'on a fait toute sa vie, il serait peut-être dangereux de le quitter à plat quand on y a vieilli. Sully disait que si un homme était accoutumé à recevoir cent coups tous les matins, ils lui manqueraient fort au jour où cesserait la pénitence. Les distractions forcées loin de nuire à la santé, font diversion à son déchet. Quant à ce qui est des minuties, il n'est point de ligne de démarcation entre

¹ La correspondance de Butré ne lui était point adressée à son domicile chez Fritz, mais chez M. Hammerer, négociant, dans la rue Dauphine. C'était probablement le banquier du baron.

elles et l'essentiel. En bien étudiant les *Economies royales*, comme je l'ai fait, on est sans cesse étonné de tous les tracas misérables dont un héros, supérieur à tout, entretient le premier des ministres, toujours le forçant à s'en mêler, toujours à travers des femmes, des espions et des valets...

« Quand on ne peut pas planter des hommes, il faut planter des arbres, selon Brama et moi. Un pays déboisé est bientôt aride. Je suis donc fort aise que vous ayez ainsi mis à profit votre convalescence. En 1734 les sottes lignes d'Ettlingen me firent mourir de faim trois jours, parce que nous les tournâmes à pied par la montagne.¹ En 1742 je vis le château d'Ettlingen qui me parut fort beau... »

Le vieux marquis parle ensuite à son correspondant des Etats-Généraux qui se préparent. On remarquera le ton peu enthousiaste du physiocrate, au milieu de l'agitation universelle d'alors. « Le temps seul, comme je le disais, il y a vingt ans, à notre école, amènera le redressement que nous désirons. Aujourd'hui ce sont les coliques qui précèdent, et de longtemps encore, l'accouchement. Ce serait celui de la montagne, et plus ridicule encore, si, dès les premières tranchées, on regardait et cherchait ce qui en est provenu. C'est ce que nos dissertateurs, nos philosophes et tous les fols exaltés par l'invitation à devenir des hommes d'état, naissant tout armés, comme Minerve, attendent de la première assemblée indiquée et qui, peut-être, au bout n'aura pas lieu. En attendant ils se chamaillent sur le plus ou moins de députés et autres détails et personne ne songe au fonds, à distinguer le maître d'avec le serviteur, le régnicole d'avec l'habitant, etc. A leur commodité! A tout âge je me promis de n'être jamais acteur dans la

¹ Il s'agit de la dernière campagne du duc de Berwick, qui préalablement au siège de Philipsbourg, où il devait périr, décapité par un boulet de canon, essaya de tourner l'armée du prince Eugène, qui l'attendait derrière les lignes d'Ettlingen, en avril 1734. Eugène se retira sur Heilbronn pour n'être pas enveloppé par les Français.

chose publique; le mien aujourd'hui me dispense de prendre part à ces choses. Quiconque, disais-je alors, voudra seulement le bien des hommes, est sûr de me trouver; tout autre n'a rien à en attendre. En temps de partialités, c'est se vouer à la solitude et quiconque vient m'y troubler, ne trouve chez moi que des vers sibyllins: Vous vous flattez, leur dis-je, de voir naître une constitution et des citoyens, parce que vous avez appris par bribes de belles choses, dont le résultat est de vous appeler le siècle éclairé, à aussi bon droit qu'un briquet s'intitulerait *le père de la lumière*, et moi je vous dis que vous ne savez pas un mot de ce qu'il faut pour poser des bases... Toute constitution, tout ordre a pour précurseur indispensable la révolution et l'excès du désordre. Vous y allez, mais vous n'y êtes pas. Il faut que le malheur précède la docilité et l'amène. Les ruines et le sang précéderont de nécessité un nouvel ordre de choses et les gouvernements deviendront économistes, mais pas plus tôt. Jeunesse, quand vous aurez mon âge, vous verrez cela. En attendant faites de votre mieux en votre passage et ne vous fâchez pas contre la déraison, car elle est œcuménique et universelle pour du temps encore, je vous en assure...

N'est-ce pas là une prophétie bien curieuse, faite au début même du grand bouleversement révolutionnaire, prophétie, dont la « jeunesse » à laquelle parlait le vieux gentilhomme, a pu vérifier encore l'exactitude. Sans doute l'économie politique que prônait l'*Ami des hommes* n'était pas celle qui devait triompher en fin de compte; mais on ne saurait lui refuser un coup d'œil perçant dans l'avenir, puisqu'il a su comprendre qu'après l'ère des cataclysmes politiques s'ouvrirait celle des révolutions économiques et sociales que nous traversons aujourd'hui.

Quatre semaines plus tard, nouvelle lettre du marquis, plus pessimiste encore que la précédente.

« De Paris, 9 janvier 1789.

« ... Attentif comme vous l'êtes à la marche de l'anarchie, et au désenchantement des héros du prologue d'Amadis des Gaules, vous devez être un peu étonné de la rapidité de nos progrès vers la dispersion des langues et ce qui s'en suit. Je suis souvent tout étonné de ce qui bruit à mes oreilles. Tout le monde, ou à peu près, est devenu fol et l'on croirait être au jour des carnavales. Quant à moi, quand ils m'ennuient trop je leur dis ce que je pense : 1° que vous n'aurez point les Etats-Généraux. 2° que si vous les avez, ils se sépareront comme viennent de faire ceux de la Bretagne, c'est-à-dire sans rien faire, rompant tout pour aller se chamailler en détail. 3° qu'en supposant que, comme par miracle, il fussent d'accord finalement et fassent quelque chose, ce sera de la bouillie pour les chats, un beau rêve, sans exécution, et personne ne les croira... Il me paraît clair que l'enchanteur Podagrambo (Necker) ou le grand prêtre Chechian,¹ toujours occupé de sa gloire, étonné de voir en rentrant à l'atelier les choses si différentes de ce qu'elles étaient au temps où il l'a quitté, trouvant la scissure un peu grande pour pouvoir être désormais ressarcie avec son baume de *crédit*, a songé à se faire un lit de gloire, en cas de chute, et à tomber comme protecteur de la bazoche française. Il est clair que c'est d'ici, et du gouvernement même, que sont parties toutes ces motions qui ont soulevé les provinces. Il est clair que la question si indifférente de *un* ou de *deux* n'a été mise en avant que pour servir de pomme de discorde.² Il est clair qu'un gouvernement

¹ Ce sont évidemment des allusions à un roman philosophique de Wieland, *Der goldene Spiegel oder die Könige von Scheschian* (1772), dont une traduction française avait paru quelque temps auparavant.

² Mirabeau veut parler ici de la question, si chaudement débattue alors, du *doublement du tiers*, qui en effet n'avait aucune importance du moment qu'on devait continuer à voter par *ordres* et non par tête, innovation que Necker se refusait à introduire, et qui allait lui être arrachée.

qui, semblable à Ponce-Pilate, se lave les mains devant le peuple et le charge de décider, prononce la promotion de Barrabas et l'abrogation future de toute justice. Toutes ces inductions sont dans l'ordre des choses. Or un grand état, où, dès longtemps discutée, dédaignée et scandalisée, l'opinion ne tient plus à rien, et chez lequel on change et pervertit tout ce qui est habitude, où va-t-il ? Je vous le demande et vous me répondrez aisément.

« Quant à l'ordre véritable des choses, que nous avons annoncé d'avance, et auquel finalement il faudra bien qu'on revienne pour sortir du pot-au-noir, le temps n'est pas venu encore et l'instruction n'est pas du tout à son point. Je l'ai dit, si la Providence eut voulu que nous fissions opposition et avancement, elle aurait fait arriver ces circonstances il y a 40 ans ; mon école était alors en force, le docteur vivant et nul ne nous pouvait résister. Mais le grain a été semé en son temps, et ce qu'il reste de semeurs ne sont plus que des invalides, ou des têtes gauchies par une suite de pactes avec l'impiété... Mais, je le répète, le grain est semé, il germera en son temps, et quand ceux du présent auront mon âge actuel, ils verront revenir aux principes économiques et peut-être les verront-ils triompher entièrement... J'achève ceci avec peine et vous souhaite de bon cœur la nouvelle année. Le ciel paraît en colère autant que les hommes en délire, mais il n'est nul mal qui n'ait son bien à côté. Je vous honore et embrasse bien sincèrement.

« MIRABEAU. »

A force d'entendre parler du grand mouvement qui se préparait dans la capitale, Butré ne tint plus à Strasbourg. Malgré l'état précaire de sa santé, nous le voyons partir à la fin de février 1789 pour Paris. On ne saurait dire avec certitude quels étaient ses projets. Voulait-il porter des conseils aux puissants du jour, prêcher son évangile économique, essayer peut-être d'attirer sur lui l'attention du public, pour

être mis en état d'appliquer, lui aussi, ses plans de réforme? On ne se trompera guère en supposant que ces idées le hantaient aussi bien que le soin de ses intérêts de propriétaire, qu'il devait alléguer plus tard. En tout cas ce n'était pas le repos qu'il pouvait espérer trouver en allant se jeter dans la fournaise où l'on essayait de refondre alors la vieille monarchie française. Parti souffrant, il arriva malade et fut alité quelque temps. Il n'avait pas encore trouvé le temps de donner avis de sa présence à son fidèle correspondant, quand celui-ci, le croyant toujours à Strasbourg, lui écrivait à la date du 5 mars :

« ... Ce temps a été pour moi celui des atteintes les plus poignantes et capitales; barré sur l'exercice, traînant des incommodités et sans cesse billets sur billets pour le moindre rendez-vous (dès que) j'ai affaire dans cette immense ville, qui semble livrée au déménagement sans fin, comme le flot de la rivière : tout cela fait couler ou rouler le temps, bien dur à passer pour un homme qui aime l'ordre et qui, dans une si longue suite d'années, n'a pas eu encore le moyen de débarquer. » Il lui déclare ensuite, assez mélancoliquement, qu'il renonce à attirer l'attention sur son écrit, dont il a enfin reçu trois exemplaires, sans lettre d'avis d'aucune espèce.¹ « Il pleut des pamphlets et autres *libretti*, comme feuilles d'automne, et ce n'est pas dans une telle saison que raison, s'il y en a, pourrait être entendue... Vous êtes justement étonné, et sans doute vous l'aurez été bien plus encore depuis, du produit rapide de l'effervescence publique, de la bagaude prévue et annoncée.² Vous le serez bien davantage au futur, si vous ne vous rappelez que rien n'est si rapide qu'un feu de paille. »

¹ Mirabeau, tout en le priant de remercier le baron, se plaignait à Butré du nombre de fautes d'impression dont fourmillait le texte. Il ne comprenait pas non plus pourquoi l'imprimeur de Durlach avait mis sur le titre : « Se trouve chez le sieur Belin, rue Saint-Jacques, Paris », alors que ce libraire ignorait jusqu'à l'existence de son ouvrage.

² *Bagaude*, ici dans le sens général d'*insurrection*.

Et il termine son épître par ces conseils philosophiques :
« Il faut vivre, bien vivre, ne pas prendre les vessies pour des lanternes et les fusées pour des comètes, et tout espérer, de Dieu surtout, de la nature, son domaine, de l'ordre naturel et de l'aptitude naturelle de l'homme à revenir à la raison des choses, quand le drame des délices aura sa fin. » Il ne se doutait pas, assurément, combien ce drame serait long et combien certains actes en seraient terribles. Il ne devait en voir, d'ailleurs que le prologue; les lignes que nous venons de citer sont les dernières que nous avons trouvées dans les papiers de Butré, sans doute aussi les dernières qu'il lui ait écrites.¹

Pendant que notre économiste, plus ou moins remis de ses souffrances, s'apprêtait à parcourir Paris, ses amis de Carlsruhe n'avaient pas été peu étonnés d'apprendre, d'abord sa brusque retraite à Strasbourg, puis son départ pour la capitale. Nous trouvons un écho, très adouci sans doute, de tout ce qui fut dit et pensé alors à la cour du margrave, dans la lettre du baron d'Edelsheim, qui finit par rejoindre Butré à son domicile parisien :

« A Carlsruhe, ce 4 mars 1789.

« Vous m'avez causé un bien grand chagrin, mon cher Butré, par l'annonce de votre départ de Strasbourg. Il y a une contrariété très étrange dans notre destinée. Lorsque je cours à Ettlingue, je n'y vous trouve plus. Lorsqu'après le départ du prince Louis, je volais dans vos bras à Strasbourg, il m'arrive la veille la nouvelle que vous en êtes parti. J'aurais euvé mon chagrin entre les murs épais de notre château solitaire, si les neiges et les frimats ne m'avaient retenu ici. J'avais déjà fait chauffer trois jours vos chambres à Ettlingue; mais dès que la lune change de face, et que les neiges se fondent, je m'établis à Ettlingue où j'en ai en attendant donné l'ordre

¹ Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, mourut à Argenteuil, le 13 juillet 1789. Il était né le 5 octobre 1715 et avait par conséquent 73 ans.

qu'on couvre les murs de paillassons. J'irais alors faire fumer et bêcher les planches que vous m'avez indiquées pour les semer en petits poids (*sic*). Mais n'oubliez pas de nous envoyer ou d'apporter de la nouvelle semence, tant comme une bonne provision d'arbres nains ou poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers et cerisiers, surtout de Montmorency, car vous savez que de ceux que vous avez fourni à Scheibehand,¹ il ne reste que deux arbres, qui sont dérobés à jamais à notre participation. N'oubliez surtout point de prendre des notices sur un maître jardinier, car je ne perdrai certainement point de vue de faire changer de place à celui d'Ettlingue, dès que cela pourra se faire.

« Tous ces objets, fort intéressants en eux-mêmes, ne sont cependant que la bouillie au chat vis-à-vis de notre grande opération et vous savez, mon cher ami, combien le cœur me saigne depuis quelques années, en considérant la froideur avec laquelle vous vous prêtez à la terminer. Elle m'est en vérité inconcevable. Connaissant à fond l'étendue de vos grands talents, de vos vues pour le bien, de votre dévouement pour l'ordre et son établissement dans un des états de l'Europe, j'ose le dire, de votre amitié personnelle pour moi et de votre envie de rendre utile mon ministère et de concourir de toutes vos forces pour me mettre à même d'effectuer un projet qui, sans nous, restera toujours un problème. Etant certain de la douce consolation, de l'honneur et de la reconnaissance qui vous en reviendrait, comme le lot immanquable et juste de vos peines, je ne saurais absolument comprendre pourquoi vous arrêtez vous-même votre travail et rendez à jamais infructueux les peines que vous vous êtes donné plusieurs années. Vous savez bien que je ne saurais vous parler que du fond de mon cœur, dans lequel est ancré l'amitié la plus loyale

¹ Sans doute le jardinier princier à Ettlingen, dont Butré avait tant à se plaindre, comme on verra par sa réponse au ministre.



que je vous ai voué à jamais. Vous y êtes trop sensible pour me voir désespéré sans me vouloir consoler. Vous avez fait les calculs de 58 villages; nous n'en sommes donc qu'à la grande huitième de notre travail, qui est de nature à ne pas pouvoir être fait, qu'en temps que nous pourrions refondre la totalité du margraviat. Et encore ces 58 villages sont calculés sans que je puisse jamais parvenir à savoir comment. L'hiver ou la saison dans laquelle nous nous trouvons aurait été le véritable temps, fait par la nature, pour la révision de pareilles opérations. Vous vous souviendrez que je vous ai demandé tout l'été passé, et cela deux heures par jour, pour m'instruire à fond de ce que vous aviez fait. Vous êtes persuadé, et de reste, que sans cette marche préliminaire, nous n'arriverons jamais au but, ne fut-ce que pour me mettre à même de répondre à toutes les objections . . . »

Dans la suite de cette épître, toute amicale, on le voit, M. d'Edelsheim donne encore à Butré quelques détails sur les nouvelles ordonnances publiées à Vienne par Joseph II, relativement à la mutation de plusieurs impôts en un seul impôt unique, et critique vivement ces mesures bien mal calculées, à son avis, pour relever la situation des finances impériales. « Il faut s'attendre à voir bientôt toute l'Autriche à l'hôpital » conclut le baron, en ajoutant : « Mille compliments de mes femme, frère,¹ nièces et neveu. — EDELSHEIM. »

En lisant ces pages, qui ne sentent nullement l'arrogance ministérielle et où les reproches même, si reproches il y a, sont enveloppés suffisamment de professions d'estime et

¹ Le baron Guillaume d'Edelsheim, le confident et le principal conseiller du margrave Frédéric-Charles, avait un frère, le baron George-Louis d'Edelsheim, qui avait passé du service de Prusse à celui de Bade en 1784, et figura comme représentant de son nouveau souverain au Congrès de Rastatt, en 1795. Nous le rencontrerons encore plus d'une fois dans la suite de ce travail. En 1807 il devint ministre des affaires étrangères du grand-duché et mourut en décembre 1814.

d'amitié, pour ne pas devoir blesser bien profondément des susceptibilités légitimes, Butré entra cependant dans un accès de colère difficile à dépeindre. Sa poitrine n'était peut-être pas sérieusement compromise, mais, à coup sûr, ses nerfs étaient fort malades le jour où il répondit à M. d'Edelsheim par le plus violent des réquisitoires qu'il soit possible d'imaginer dans leur situation réciproque. On voit, en relisant cette étrange épître, quels froissements intimes avaient dû s'accumuler dans l'âme du gentilhomme tourangeau, combien son amour-propre avait dû souffrir des manquements des inférieurs ou des sarcasmes des supérieurs et des égaux. A coup sûr, il ne pouvait croire, après avoir expédié cette lettre, que le baron ferait jamais « chauffer son appartement » au château d'Ettlingen, et c'était bien une rupture officielle qu'il consacrait ainsi. En le voyant revenir au bercail, quatre mois à peine plus tard, on se prend involontairement à se demander si la lettre, une fois écrite, et dont nous ne connaissons que la minute, fut réellement envoyée à son adresse. Si M. d'Edelsheim ne s'en offusqua pas, après l'avoir parcourue, la sérénité de son caractère et l'aménité de ses façons, si vantées par les contemporains, mérite en vérité tous nos éloges. Qu'on en juge plutôt!

Paris, 16 mars 1789.

« Il y a à présent onze mois que je suis dans les souffrances, et cependant je n'ai quitté Ettlingen que lorsque j'étais totalement épuisé. Plus de sommeil, plus de forces, absolument contraint d'aller chercher un lieu de repos ou de périr là, bien mal à mon aise. J'eus beaucoup de peine à gagner Strasbourg en deux jours, et j'y arrive fort à propos, le froid devenant aussitôt fort rigoureux, et c'était le seul lieu où je pouvais espérer de reprendre quelque vie, dans l'état d'épuisement absolu où je me trouvais, y pouvant jouir de toute la tranquillité que mon état demandait et sûr de n'y voir que les personnes occupées à me servir. J'y restai trois semaines, fort

indécis si je pourrais me ranimer ou succomber, après quoi je commençai à éprouver quelque mieux et à force de soins et de ménagements, je suis venu à bout de passer ce cruel hiver, mais sans jamais cesser de souffrir le mal de poitrine qui me tenait depuis le commencement de mai, et la débilité de la suite des trop violents travaux que j'avais fait, état que vous ne pouvez ignorer, car je n'ai cessé dans toutes mes lettres de vous les marquer.

« Et c'est par reconnaissance pour de pareils efforts qu'après un mois et demi de silence, vous m'écrivîtes cette lettre outrageante qui fut un coup si cruel et, pendant plusieurs jours, m'agita si douloureusement. Je parvins à me calmer un peu, à n'en rien dire, et à passer l'éponge sur la plaie profonde faite à mon âme. Enfin l'hiver s'est passé; j'ai vu que les beaux jours allaient revenir et je me suis mis en route pour venir voir quel parti je devais prendre pour sauver le peu qui me reste, de la révolution si fort à craindre.¹

« Le temps devient affreux, je me rends ici avec peine, et au bout de quatre jours que j'y suis, un rhume affreux me surprend. Dans l'état de souffrance où j'étais déjà, le peu de forces qui me restait disparaît aussitôt et je me suis trouvé depuis ce temps dans un épuisement absolu, à peine pouvant faire usage de mes membres. C'est dans ces moments où luttant entre la vie et la mort, sans pouvoir dire qui l'emportera, que je reçois le second acte de ce que vous m'aviez dit cet hiver, dont il y avait déjà mille fois trop. Qu'on juge d'un pareil commentaire! Le moindre soupçon sur mes intentions et ma conduite serait de votre part une injustice odieuse et pour moi l'injure la plus outrageante. Quelle qualification donc donner à tous les reproches dont vous m'accablez et c'est dans le moment où sur le bord de la tombe on me porte ce coup de

¹ On ne voit pas cependant que Butré, pendant son séjour en France, ait poussé jusqu'en Touraine, pour veiller à ses revenus seigneuriaux et autres.

poignard, et au seul ami que vous ayiez à Carlsrouhe ! J'en ai eu toute la nuit l'agitation la plus violente, attendant à chaque instant le moment de ma dissolution, et je serais bien heureux que cela fut fini. Deux jours ont succédé à cette crise funeste et enfin je réunis mes derniers efforts pour tracer ces dernières lignes.

« Je ne puis concevoir comment on peut se permettre d'outrager de cette force-là quelqu'un qui, depuis douze ans, s'épuise à ce point, et cela pour deux cents louis qu'on me donne depuis quelques années. Hé bien, qu'on les garde ! Je ne veux rien, je n'ai jamais espéré aucun secours dans ma vieillesse, ni même les dédommagements qu'on me devait pour les pertes occasionnées par l'éloignement de mes fonds. Ce qu'on me donne aujourd'hui, n'est pas seulement pour payer les si pénibles travaux que j'ai fait à Ettlingen. Je ne voudrais pas, pour trente mille florins, y recommencer ceux que j'y ai fait depuis deux ans, où il m'a fallu y travailler comme le dernier manœuvre, et y éprouver encore les risées et les propos d'un manant de jardinier et de toute la séquelle de ses créatures, qui étaient tout le jour à m'inspecter.

« Mon âge, mes lumières, mes grands travaux auraient dû m'attirer chez vous les considérations, les égards et les distinctions que je mérite plus que personne, et loin de recevoir ce tribut légitime, on m'y traite comme un goujat ou le dernier scribe, et cela avec ce ton mielleux, si déplacé dans une pareille incartade. Mais laissons toutes ces vaines émotions d'un si juste ressentiment et venons au fait. Les travaux violents que j'ai fait dans les deux dernières années m'ont tellement épuisé et à peine laissé un filet de vie. Je vais tenir une lettre prête qui vous sera envoyée aussitôt, si je n'en reviens pas, et vous avertira que je ne suis plus. Vous trouverez tous vos papiers à Carlsrouhe et à Ettlingue, où il y a au moins soixante feuilles que j'y ai rédigé l'automne passé, sur les bailliages de Carlsrouhe, après l'entretien que nous

eûmes un jour, malgré le peu de temps et de forces qui me restaient (mais je n'ai fait que me livrer aux distractions et aux plaisirs). Je n'ai pas un chiffon ailleurs ; on vendra tous les effets que j'ai à Carlsrouhe et à Ettlingen, et comme je n'ai personne dans le monde, comme j'y suis bien seul, on le donnera aux pauvres, non à un hôpital, parce que dans mon gouvernement il n'y en a point¹, je n'en ai pas besoin, mais à des pères de famille indigents. Je n'ai plus pour perspective que le séjour éternel. J'y entrerai sans aucuns regrets et fort tranquillement. Songez que peut-être vous ne serez pas long à m'y suivre. Adieu. Je vous prie, mes faibles et derniers soupirs à Mgr le margrave.

« Paris, ce 16 mars 1789. »

Nous n'avons pas la réponse que M. d'Edelsheim dut envoyer sans doute à son irascible collaborateur et ami, mais évidemment ils durent s'expliquer encore. Nous ne savons pas davantage à quoi Butré employa les semaines suivantes de son séjour à Paris. Mais vers la mi-juin, il quittait la capitale, restait une quinzaine à Strasbourg et réintérait son domicile badois au commencement de juillet ; car la quittance de son loyer chez la veuve Salomon Model à Carlsruhe est écrite et signée de sa main à la date du 6 juillet 1789. Les mois d'août, septembre et octobre furent ensuite passés au château d'Ettlingen ; mais il avait beau faire, au milieu de ses occupations paisibles, désormais reléguées au second plan, le spectacle des évènements qui se déroulaient avec une rapidité vertigineuse dans sa patrie, ne cessait de le hanter. Comment se serait-il soustrait d'ailleurs à l'agitation universelle, qui travaillait alors les esprits ? Ne nous étonnons donc pas si Butré, lui aussi, négligea pour un temps d'aligner ses arbres et de greffer ses sauvagions, pour améliorer les hommes et extirper les abus.

¹ Butré veut évidemment parler d'un état de choses conforme à ses plans de société idéale. Il n'admet pas qu'il y ait des hôpitaux (c'est-à-dire des hospices) dans le pays constitué selon la saine théorie économique.

VIII

On se tromperait fort en espérant découvrir chez M. de Butré un enthousiasme bien profond pour le mouvement de 1789. Il s'en est désintéressé à partir du moment où il le vit, quittant la voie des réformes prudentes et successives, s'accroître dans un sens franchement révolutionnaire. En manifestant de pareilles sympathies, le gentilhomme tourangeau aurait d'ailleurs été manifestement infidèle aux doctrines physiocratiques, qui s'occupaient beaucoup moins, on le sait, des formes extérieures du gouvernement que de la constitution d'une administration sage et pratique et visaient avant tout le bien-être matériel des habitants d'un pays. Les théories de métaphysique politique qui passionnaient alors la France et toute la rhétorique, bonne ou mauvaise, que l'on déversait sur ses concitoyens, le laissaient froid et comme son vieil ami, le marquis, il n'éprouvait nullement le besoin de travailler pour « la bazoche française. » En économiste de profession il aurait préféré de beaucoup voir les ministres se consacrer à la réduction et à la transformation des impôts, qu'à dresser les plans d'un édifice politique et social nouveau. Revenu de Paris avant les grandes crises de juin, et surtout avant la crise décisive du 14 juillet, Butré ne se rendait plus suffisamment compte dans ses tranquilles jardins d'Ettlingen, avec quelle fougue irrésistible son pays se lançait sur la pente des révolutions. On le voit par une lettre qu'il écrivait à Necker, à la date du 8 août 1789, pour le féliciter d'avoir été « rappelé par le vœu général de la nation pour la troisième fois au ministère d'une place si délicate et si difficile à remplir dans la confusion horrible où sont nos finances. » Cet événement, lui disait-il, « prouve manifestement la haute probité et le désir profond

du bien public qui vous anime. En 1781, j'y rendis un hommage public dans l'ouvrage que je donnai alors. En octobre dernier, j'eus l'honneur de vous adresser mes sentiments sur votre réponse à M. de Calonne, et en janvier je vous témoignai toute ma satisfaction sur votre rapport au Conseil, qui en causa la détermination. Vous connaissez donc les preuves bien sincères de la justice que je rends aux talents supérieurs qui vous attirent cette reconnaissance publique. »

Il l'entretient ensuite de la nécessité de réformer de fond en comble le système de la perception des impôts. « Il faut, s'écrie-t-il, les détruire si on veut nous régénérer, » et il lui avoue à ce sujet, qu'il a été choqué de certaines paroles prononcées par le ministre à l'ouverture des Etats-Généraux; il lui envoie une note qu'il rédigea alors à Versailles, « sur l'avis que me demandaient plusieurs députés. » Malheureusement le plan financier de Butré n'est pas joint au brouillon de sa lettre et nous ne savons donc pas quels moyens il proposait à Necker pour parer à la banqueroute alors déjà menaçante. En tout cas, cette lettre, écrite quelques jours après la fameuse nuit du 4 août, prouve bien que, pour Butré, la question reste, alors encore, exclusivement financière, et qu'il ne voit pas, les yeux ouverts, comment tout un monde s'éroule autour de lui.

Il semblerait néanmoins que le ministre ou l'un de ses secrétaires,¹ ait encouragé la communication de ces aperçus économiques. En effet, le 27 août 1789, Butré adresse à Necker une nouvelle et longue lettre, à propos de son rapport sur les finances, lu à l'Assemblée nationale.² C'est un éloquent plaidoyer contre les impôts qui chargeaient les plus pauvres des habitants du royaume, et surtout contre celui de la gabelle.

¹ Butré parle une fois, longtemps plus tard, de la correspondance entre lui et Necker « et son facteur Dufresne ».

² Il s'agit de l'un des rapports faits à propos des projets d'emprunt, votés, soit le 9 août, soit le 27 août 1789, par l'Assemblée nationale.

« Dans les marais du Languedoc et du Roussillon il se forme naturellement plus de sel que l'Europe n'en pourrait consommer et pour empêcher qu'on en prenne, il y a des brigades et des bureaux établis le long de ces marais et les pauvres habitants qui les bordent, ayant du sel en abondance à leurs pieds, sont comme Tantale au milieu des eaux. On soudoie des milices pour leur en ravir l'usage, et on va à cinquante lieues en chercher qu'on leur fait payer 6 à 7 sous la livre. Et c'est au nom du Roi que ces horreurs se passent... Vous serez peut-être surpris, monsieur, de ce que je m'anime tant contre un pareil désordre. J'en ai été frappé dès ma jeunesse; j'ai consacré entièrement mes jours à en suivre les extorsions et je n'ai cessé, depuis plus de quarante ans, d'être dans les champs pour calculer les moyens que Dieu a donnés aux hommes pour se procurer la vie et toutes les entraves que les gouvernements y mettent!... Surtout en France, que de forfaits inouïs j'ai vu commettre par les gabelles! Il faut en avoir été témoin, comme moi, sur les confins de la Bretagne et de l'Anjou, pour sentir aussi vivement de telles atrocités... J'ai fait pour la terre et son désordre plus de millions de calculs que Newton n'en a jamais fait pour l'ordre du ciel... Je dépose mes justes sentiments dans votre sein fraternel; que ne puis-je vous en pénétrer? J'irais vous serrer dans mes bras comme le sauveur du monde... »

Dans une lettre à Dupont (de Nemours), du 7 septembre 1789, Butré revient sur cet impôt de la gabelle, à propos d'une dénonciation faite contre certains Versaillais à l'Assemblée nationale. « Je suis étonné, dit-il, que les peuples, au lieu d'aller ruiner et piller les châteaux, sur lesquels ils n'ont aucun droit, n'emploient pas leurs forces pour se procurer les denrées que le ciel leur a données... Oui, les hommes dans toute l'Europe devraient s'armer pour détruire le brigandage fiscal qui a fait de si grands maux sur la terre et y exerce de si affreuses horreurs. C'est la seule guerre juste, puisque les

nations n'ont pas d'ennemis plus cruels que tous les vampires de l'oppression fiscale. Si j'avais deux cent mille hommes, sûrement ils seraient employés contre ces pilliers publics, qui sont sur tous les chemins d'Europe et je ne quitterais pas les armes tant qu'il y resterait une seule hutte d'extorsion fiscale... Il n'y aura jamais ni propriété ni liberté, tant qu'il existera la moindre trace de douanes, commis et barrières... C'est là ce que j'attends de l'Assemblée nationale. C'est cette hydre infernale dont il faut couper toutes les têtes dévorantes de tout ordre et de tout bien. Si on en laisse la moindre trace, c'est manquer absolument l'œuvre de la régénération sociale et nous laisser sous le joug le plus ignominieux.»

On voit, encore ici, combien le côté économique des problèmes agités alors, l'emporte chez notre physiocrate, sur le côté politique. L'un des motifs qui, peu à peu, le rendirent indifférent, puis hostile à la Révolution, fut assurément l'incapacité déployée sur ce terrain spécial, par les meneurs du mouvement, profondément ignorants de ces questions, et, ce qui pis est, fort peu soucieux de s'initier aux études favorites de Butré.

Une lettre écrite quatre semaines plus tard au comte de Mirabeau, nous montre que Necker s'était décidément perdu dans l'esprit de son conseiller bienveillant, et que loin de voir encore en lui le sauveur de la France, Butré penchait à lui attribuer la part la plus importante dans ses désastres financiers. Il commence par exprimer à l'illustre orateur de la gauche toute sa surprise du décret du 26 septembre, qui faisait don à la nation du quart des revenus de tous les citoyens, et reproche à Mirabeau d'avoir « entraîné cette décision violente et si précipitée. » Il lui déclare qu'il n'aurait jamais pensé le voir se faire l'ardent promoteur d'une mesure si peu utile et le voir « s'attacher ainsi au char de M. Necker. » Suit une attaque à fond de train contre le premier ministre. « Vous n'ignorez pas que c'est lui qui est l'origine du précipice où la France

est plongée; vous savez qu'il détermina la guerre d'Amérique par son fatal système de crédit, qui coûte aujourd'hui au pays plus d'un milliard et demi, et cent trente millions d'intérêts. Heureusement qu'on ne peut plus mettre en usage cette ressource perfide. Deux essais viennent d'échouer; la nation, plus éclairée que ses représentants et un ministre qui ne connaît que la banque et l'agio, voit enfin que ces emprunts l'ont jetée dans l'abîme et que ce serait entièrement consommer sa ruine que de s'y prêter davantage. » Après lui avoir longuement exposé ses idées sur la réforme des impôts, il termine : « Tels sont les sentiments qui me liaient depuis plus de trente ans, de la plus tendre amitié, avec le respectable Ami des hommes; tels sont ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être de son héritier, le très-humble serviteur. »

Butré ne semblait pas se douter que le plus mauvais moyen d'intéresser Mirabeau à ses systèmes économiques, c'était de les mettre sous le patronage posthume de l'homme qui l'avait poursuivi toute sa vie d'une haine vivace, et qui, s'il avait été l'Ami des hommes, avait été le pire ennemi de son fils, si l'on excepte ce dernier lui-même.

Nul doute que la correspondance d'alors du surintendant des plantations d'Ettlingen ne renfermât bien d'autres épanchements analogues, mais ils sont perdus aujourd'hui. Ceux que nous venons de citer suffisent d'ailleurs, ce me semble, pour donner la note exacte des sentiments de Butré à cette époque précise. Il est resté l'adversaire inexorable de la fiscalité de l'ancien régime, mais il n'a que des sympathies médiocres pour les luttes d'ordre exclusivement politique, qui se poursuivent, à Versailles d'abord, puis dans l'ancienne Orangerie des Tuileries. Si donc nous le voyons quitter le margraviat au commencement de mars 1790 et se diriger vers la capitale française, nous pouvons être assurés que ce n'est plus, comme un an auparavant, une curiosité inquiète qui le pousse, mais qu'il entreprend simplement un voyage d'affaires.

C'est en effet pour choisir à Vitry-sur-Seine une cargaison nouvelle d'arbres fruitiers, destinés à Ettlingen, qu'il prend la diligence à Strasbourg, dans la matinée du 15 mars 1790, après avoir versé quatre-vingt-quinze livres, quatre sols, entre les mains de M. de la Croisette, entrepreneur des messageries de cette ville.¹

Nous ne savons rien de ce séjour à Paris, sinon qu'il dut être fort court; il n'a laissé de trace, ni dans sa correspondance, ni dans ses carnets de dépenses. Il peut à peine avoir duré quelques semaines, car Butré se trouve à Strasbourg dès le mois de mai, et semble être retourné bientôt au château d'Ettlingen, pour y reprendre ses occupations officielles. C'est à ce moment que se place un épisode curieux de sa vie, dont les lettres, à nous conservées, permettent d'entrevoir au moins les principaux détails, et qui est presque le seul par lequel nous apprenions quelque chose de la famille de notre physiocrate.

On se rappelle peut-être qu'au début de ce récit, nous avons dit que M. de Butré renonça de bonne heure à ses droits sur l'héritage paternel, en faveur d'un frère puiné. Cet autre Richard,² marié au pays natal, et qui s'appelait probablement Richard de Latour,³ avait plusieurs enfants, dont une fille, placée dans une maison d'éducation de Poitiers, la communauté de l'*Union chrétienne*. A la tête de cette maison religieuse se trouvait alors une femme de beaucoup de tact et de cœur, qui s'intéressait vivement à cette enfant. Elle tâcha de former son corps et son esprit, en la conservant aussi longtemps que

¹ C'est grâce à cette quittance, retrouvée parmi d'autres papiers, que nous savons le fait de ce voyage et la date à laquelle il fut exécuté; il n'en reste pas d'autre preuve, sauf une facture du pépiniériste.

² On n'a pas oublié que le nom patronymique de la famille était Richard.

³ En 1798 nous verrons apparaître un neveu de Butré, qui signe Richard de Latour.

possible dans un milieu plus favorable à son développement moral, que ne pouvait l'être la gentilhommière paternelle. Le messire Richard en question semble avoir été, à en juger par les lettres qu'on va lire, non seulement un homme assez pauvre, mais un assez pauvre homme; il ne se souciait pas de payer des frais de pension relativement considérables, et la supérieure de l'*Union chrétienne* craignait même qu'il ne songeât à se débarrasser de sa fille au plus vite, par un mariage quelconque. Ne voulant pas faire tort aux revenus de sa maison par une diminution d'écolage, elle avait accepté d'abord en faveur de M^{lle} Richard le concours d'un digne ecclésiastique, puis elle songea, paraît-il, assez naturellement à l'oncle de la jeune fille, qu'on disait magnifiquement établi dans le margraviat de Bade. Malheureusement nous n'avons plus le commencement de cette correspondance; on doit supposer que Butré, bien qu'il fût absolument en froid avec sa famille, avait vaguement promis son concours à la sœur de Lataillée, et lui avait envoyé en même temps son opuscule sur l'*Objet de la mythologie*, dans l'espoir de convertir l'aimable supérieure. C'est à cette promesse et à cet envoi que répond la première des épitres qui suivent et qui nous permettent d'étudier un peu, du moins en passant, la France catholique d'alors, subsistant au sein de la France révolutionnaire. On trouvera peut-être, comme nous, que le physiocrate n'a pas toujours le dessus dans cette polémique, toute courtoise d'ailleurs, avec la religieuse poitevine.

J. M. J.¹

« Poitiers, 28 mars 1790.

« Je saisis avec plaisir, monsieur, un instant de mieux pour vous témoigner ma sensibilité aux choses obligeantes que vous avez eu la bonté de me faire dire et plus encore, je l'avoue, pour satisfaire mon désir de m'entretenir avec vous.

¹ Il faut lire sans doute : Jésus, Marie, Joseph.

Dès mon enfance, on m'a appris à ne priser que la sagesse et à n'estimer que les vrais sages. Vous me paraissez, monsieur, sage par excellence, et le phénix de notre siècle. Votre sublime ouvrage me l'annonce. La lecture attentive que j'en ai faite m'a ravi d'admiration; elle me fait regretter de n'être plus à l'âge où les principes se puissent exalter, puisque selon l'explication du casque donné à Isis par Mercure, il est un temps où la nature n'a plus aucune vertu efficiante. Mais je ne cesserai d'exhorter notre aimable enfant¹ de devenir Saturne, de vous choisir pour son Mercure et je ne négligerai rien pour lui inspirer la force et le courage d'Hercule. Il en faudra sans doute pour monter au premier degré, à plus forte raison pour parvenir au troisième, mais vous saurez si bien accorder la lyre et en adoucir les sons, que le charme de l'harmonie rendra le travail plus agréable que fatigant.

« La jeune personne est digne de vos soins; elle a vraiment de l'intelligence et des sentiments. Je vois en elle une grande âme, une heureuse mémoire et un cœur excellent; ces belles qualités m'attachent singulièrement à sa petite personne, et je me fais un vrai plaisir de lui donner mes soins... Actuellement elle étudie avec beaucoup de plaisir et d'application la grammaire et les livres de géographie que vous avez eu la bonté de lui envoyer. Quant à votre ouvrage, monsieur, je le trouve, comme vous, au-dessus de sa portée... Pour moi, je l'admire sans le pouvoir comprendre, n'ayant jamais connu cette voie de lumières propres à réparer la nature, à procurer une vie ferme, longue, et exempte d'infirmités, et jusqu'à ce jour je n'avais attribué à l'âme d'autre supériorité sur le corps que celle de vaincre ses passions, de s'élever au dessus de toutes les choses basses et vaines de la terre, par le plus souverain mépris, de porter avec égalité les inégalités de la

¹ Le nom de M^{lle} Richard de Latour n'est mentionné dans aucune de nos lettres.

vie et de tendre enfin vers le terme de son bonheur, qui est la possession éternelle de la Divinité. Voilà, monsieur, à quoi se sont terminées toutes mes petites études et mes méditations....

« Votre très-humble et très-obéissante servante,

« SŒUR DE LATAILLÉE,

« Supérieure de la communauté de l'Union chrétienne de Poitiers.¹ »

A partir de ce moment, la correspondance continue d'une façon passablement suivie, mais nous ne possédons que les lettres de la religieuse au complet; la plupart des brouillons de Butré sont perdus, bien qu'on puisse en deviner le contenu par les réponses de la sœur supérieure. Il devait évidemment tenter de prêcher là aussi, comme il l'avait fait autrefois à Hyères, chez la comtesse de Beauregard, ses doctrines hermétiques, galimatias confus et ridicule, mais sans rencontrer le même succès. Son interlocutrice préférait l'entretenir de sa pensionnaire favorite, dont M. de Butré n'écoutait sans doute l'éloge qu'avec une certaine indifférence, bien qu'elle y revînt sans cesse.

J. M. J.

« Poitiers, 3 mai 1790.

« ... La santé de notre aimable enfant est bonne. Sa conduite est toujours des plus satisfaisantes. Ma crainte est que le père ne me la laisse pas longtemps. Déjà il m'a marqué que ses facultés ne lui permettraient pas de continuer de

¹ La lettre est adressée à M. de Butré, chez M. Hammerer, négociant, rue Dauphine, Strasbourg. On ne peut donc supposer que ce soit à la suite d'une visite de l'économiste à Poitiers que les arrangements en question ont été pris. Ajoutons ici que les prétentions littéraires de la sœur de Lataillée devaient être modestes pour qu'elle pût vanter, autant qu'elle le fait, les mérites de la jeune fille. Parmi sa propre correspondance, nous avons retrouvé une lettre de M^{lle} Richard elle-même, qui ne brille ni par la syntaxe, ni par l'orthographe, et qui a dû faire faire la grimace à son « très cher oncle », quand il la reçut.

tenir sa fille en communauté. La pension est de 300 livres. L'entretien n'est pas plus dispendieux qu'il le serait dans sa famille. La jeune personne n'a d'autre maître que celui de dessin ; c'est une de nos religieuses qui montre la géographie, le calcul et l'écriture. Malgré cela, il y a bien des petits frais. Pour les éviter à M. Richard, qui a d'autres enfants, je n'ai pas fait difficulté d'accepter à son insu 150 livres d'un respectable ecclésiastique de mes amis, que j'ai employés en cartes, livres et autres choses à l'usage de ma fille. Elle vous prie d'agréer son tendre respect. Elle attend avec impatience la réponse à sa dernière lettre... Une de mes inquiétudes encore au sujet de cette aimable enfant est qu'on ne la sacrifie à la fortune. Sa jolie figure plaira à quelque homme, peut-être peu dans le cas d'apprécier les qualités de l'âme et avec lequel elle n'aura qu'à souffrir. Vous direz que je porte loin mes vues, mais vous les pardonneriez, j'espère, à l'amitié !... »

Quelques semaines plus tard, la supérieure allait même jusqu'à insinuer au solitaire d'Ettingen que, placée auprès de lui, sa pupille ferait son bonheur ; mais on va voir avec quelle énergie, peu courtoise vraiment, M. de Butré protestera contre de semblables perspectives. En attendant, il lui dictait, en Mentor sévère, des devoirs à faire, afin de juger de son degré d'intelligence et d'instruction. Ces *corrigés* tardaient à venir et la bonne sœur s'empressait de dissiper d'avance, sur ce sujet, toute mauvaise humeur possible.

J. M. J.

« Saint-Benoît¹, 1^{er} juin 1790.

« ... Je reviens toujours avec plaisir à notre aimable enfant. Sa santé qui a été un peu altérée à une époque où les jeunes personnes ne sont pas toujours bien portantes, l'a empêché d'entreprendre aussitôt qu'elle l'eût désiré, le petit travail

¹ Saint-Benoît était sans doute la maison des champs de la congrégation, et se trouvait dans le voisinage de Poitiers.

que vous lui avez demandé, et duquel j'espère que vous aurez lieu d'être satisfait. La jeune personne a vraiment de l'esprit, de l'intelligence, et une heureuse mémoire. Je la crois digne de vos soins ; je suis même persuadée, qu'auprès de vous, elle ferait votre bonheur, mais, monsieur, que je serais mortifiée de la perdre ! Je suis cependant bien éloignée de l'aimer pour moi. Je préférerais toujours votre satisfaction et la sienne à la mienne propre, mais je répète que je serai vivement touchée si le père me l'enlève, comme déjà il me l'a annoncé. Ne craignez rien, je vous prie, sur la confiance que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner. Je sais garder un secret ; vous pouvez compter sur ma discrétion... J'oubliais l'article de la toilette. Je suis flattée, monsieur, de penser comme vous sur ce point qui est vraiment important par ses suites. La seule réforme que j'aie trouvée à mettre dans notre pensionnat il y a quatre ans, fut celle des dépenses frivoles à cet égard. Aujourd'hui il y règne la plus grande simplicité. »

Quelques jours plus tard, la supérieure lui envoyait encore « le bonjour » par un concitoyen, M. le chevalier de La Voûte, en partance pour Strasbourg. « Je me bornai à charger M. le chevalier de rendre une visite de ma part à M. de Butré, ce qui est sans conséquence, parce qu'il ignore entièrement qui est sa famille et qu'il existe dans notre communauté une nièce qui lui appartient, comme la jeune personne ne connaît pas non plus le chevalier ; elle ne l'a jamais vu.¹ » Était-ce un époux futur que le chef de la famille devait inspecter incognito ?

Voici maintenant l'une des réponses de Butré, la première qui nous soit conservée :

« Ettenheim, 15 juin 1790.

« J'ai reçu votre lettre dans le solitaire château que j'habite ordinairement l'été. J'étais au pied d'un pêcher, occupé à en

¹ Lettre du 9 juin 1790.

disposer le beau feuillage qui couvrira bien 200 fruits, et qui, quoique les plus délicieux, ne sont pas cependant ceux du jardin d'Eden ni des Hespérides. Pourquoi avez-vous si vite quitté votre charmant désert? Vous y jouissiez d'un peu de liberté, précieux bien sans lequel il n'est rien, et vous ne l'avez abandonnée que pour venir agir sur celle de vos sœurs. Est-il possible que la fille du Seigneur exerce ainsi un métier un peu satanique? Si j'étais votre directeur.... Mais celui à qui vous contez vos misères claustrales, sans posséder votre belle âme, n'a sûrement pas les lumières nécessaires pour vous régénérer. Quelle masse d'ignorance et d'animalité il y a sur la terre!

« Vous dites ne pas saisir mes principes. Il ne s'agit pas de mes principes, il s'agit de l'éternelle vérité, qui étincelle de la lumière la plus éclatante, et connue seulement de quelques sages répandus sur la terre. Il ne faut pas être attaché à cette terre; elle n'est rien pour nous, mais sur cette terre que nous habitons, le Créateur nous a présenté le bonheur infini pour le bonheur de notre âme. Il a tout fait pour nous y déterminer; si nous le perdons, c'est notre faute. Nous nous précipitons tout vivants dans le tombeau...

« Non, chère sœur, vous n'entendez rien à tous ces symboles divins et à tous nos mystères religieux. Mais du moins vous ne faites aucun mal et vous pouvez vivre d'espérance. C'est une grande élévation au-dessus de cette tourbe de boue qui végète matériellement de tous les côtés sur cette terre, où elle se remplit du poison de l'animalité qu'elle propage impitoyablement.

« Sortons du sanctuaire des plus augustes mystères, fermé à tous les profanes de la terre et venons à notre enfant pour qui vous avez une si vive tendresse, et qui a été la cause des explications où je suis entré et de la confiance que je vous ai témoignée, bien persuadé de toute votre discrétion. Vous voudriez la garder, vous ne le pourrez pas par le moyen de

son père ; il faut donc que j'y pourvoie. Mais elle vous échappera toujours et vous la verrez devenir la victime de la turpitude, et plus elle aura de ces connaissances vulgaires que l'on prend à toutes les écoles, plus elle passera une vie malheureuse et pénible. Ainsi tous vos soins seront vains et superflus. Vous pensez qu'elle ferait mon bonheur ; il ne peut être attaché à ces petites poupées. C'est une charge pour celui qui jouit de la plus entière liberté sur ce globe, où il n'est nulle part attaché par des liens, jouissant des plus hauts dons que le ciel ait pu donner à un de ses enfants, celui de la lumière et de la vérité, destiné à instruire les âmes pures sur lesquelles l'animalité ne peut mettre son empreinte...

« Sortez un peu, digne sœur, du réduit où vous êtes enlacée, et voyez tout le globe en frères, si vous voulez vous élever aux célestes parois... Vous avez dignement fait de supprimer toute parure dans votre pensionnat. C'est une bien méprisable futilité que tous ces colifichets dont on affuble nos jeunes perroquets. Si elle était avec moi, je la mettrais aux souliers plats, et à la simple chevelure, telle que la nature l'a donnée, au simple habit de toile l'été, et de laine l'hiver, et d'ouvrir son âme à la contemplation des célestes vérités, dont moi seul peux lui ouvrir la voie. Que le grand Jéhovah répande sur vous ses dons ineffables ; il est l'objet de mes vœux les plus ardents pour vous, digne sœur... »

Sans se laisser décourager par cette sortie virulente contre les « petites poupées », la supérieure revient à la charge.

J. M. J.

« Poitiers, 22 juin 1790.

« ... Vous devez, monsieur, avoir reçu une lettre de ma chère fille que je vous supplie de vouloir adopter pour toujours pour la vôtre. Sans cet acte de bienfaisance, je la regarderai comme perdue pour moi. Dieu veuille que ce soit le plus grand de ces malheurs ! Le père persiste à la demander, mais si j'étais dans le cas de lui pouvoir dire que je fais mon

affaire de sa pension, j'espérerais qu'il me laisserait tranquille. Il faudrait au moins un an encore à la jeune personne, sans quoi on pourra regarder la dépense qui a été faite jusqu'ici comme presque inutile.

« Lorsque j'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur, que cette aimable enfant ferait votre bonheur, je ne pensais qu'à l'agrément de sa petite société et aux tendres soins qu'elle donnerait à un oncle qu'elle chérit au-delà de toute expression, et je n'envisageais en aucune manière la gêne qui deviendrait indispensable avec une personne de cet âge...

« J'ouvre ma lettre pour succomber à une tentation à laquelle j'ai déjà résisté plusieurs fois, celle de vous demander si vos occupations vous permettraient d'entreprendre un ouvrage sur le Cantique des Cantiques. Je n'en ai pu trouver d'explications qui m'aient pleinement satisfaite. Il me semble, monsieur, qu'il n'appartient qu'à une plume comme la vôtre, de traiter dignement de choses aussi sublimes. »

Butré répond à cette demande au sujet du Cantique des Cantiques par quatre pages in-folio du galimatias le plus pur, dont nous extrayons seulement le passage suivant qui montre, une fois de plus, quelle bonne opinion il avait de ses propres lumières ¹.

« Vous me demandez une explication du Cantique. Mais comment vous parler sur tous les merveilleux symboles de l'Écriture, où vous n'entendez rien plus que vos théologiens, mais dont votre belle âme est vraiment digne ? Quel dommage qu'elle ait reçu de fausses interprétations qui, purement littérales, sont de la dernière absurdité ! il est impossible que vous trouviez aucune explication de ce Cantique ; vous

¹ Nous avons trouvé dans les papiers de Butré un manuscrit de 98 pages in-4°, d'une écriture différente de la sienne, intitulé : *Paraphrase du Cantique des Cantiques par un philosophe hermétique, 1768*. C'est sans doute dans ce volume qu'il puisait sa science ; la patience nous a manqué pour le vérifier.

n'avez jamais lu les livres des sages, vous n'êtes point initiée à leurs divins mystères. Si vous entendiez ma mythologie, toutes les Ecritures sacrées vous deviendraient claires et évidentes et, comme la sœur de Moïse, vous pourriez opérer l'œuvre du salut dans un quart d'heure....

« Si pour vous débarrasser de l'importunité du père de votre petite fille, qui n'a jamais été qu'une vraie machine, il n'y a qu'à payer sa pension, je m'en charge avec plaisir. Ainsi vous pouvez rassurer son père, qu'il soit tranquille sur cet objet, dont je fais mon affaire, sans lui dire de qui. A l'égard de l'adoption, je n'ai encore pu trouver personne qui méritât cet avantage. Nous verrons si elle peut nous offrir quelques motifs ; le premier pas sera sûrement de se rendre digne de vos soins. Je vous prie de l'embrasser pour moi et de recevoir mes sentiments de vénération.... »

Qu'elle ait eu, ou non, la patience admirable de lire tout le fatras que nous avons épargné à nos lecteurs, la sœur supérieure est touchée du sacrifice consenti par Butré ; aussi lui répond-elle très doucement et pieusement, à la date du 21 juillet :

« Vous paraissez, monsieur, faire peu de cas des pères de l'Eglise et en général de toute la hiérarchie romaine. Serait-il possible que Dieu eût laissé dans l'aveuglement et l'ignorance tant d'hommes qui le cherchèrent dans toute la simplicité de leur cœur et ont acquis la plus éminente sainteté ! Leurs ouvrages d'ailleurs nous prouvent leurs lumières et en lisant ceux de S. Augustin, de S. Thomas d'Aquin, de S. Bonaventure, de S. Bernard, etc., j'ai cru et je croirai toujours lire les livres des sages.

« Quant à mes liens, mon cher solitaire, je les aime de tout mon cœur, parce qu'en me séparant d'un monde que je hais, ils m'approchent de celui qui est l'unique objet de toutes mes affections. J'ai cependant dans ce moment-ci bien de l'ennui de la manière dont le nouveau régime traite les maisons

religieuses. Je vous ferai même l'aveu que si dans l'Allemagne il y avait une maison de notre institut, j'y serais fort tentée d'aller vivre et mourir en paix. Celles des religieuses de l'Empire qui s'étaient réfugiées en France, il y a sept ans, ont été rappelées et reçues à bras ouverts. Il faudrait que vous nous y fissiez un petit établissement...

« Je reviens à la sœur de Moïse. Que je vous aurais d'obligation de me mettre dans la voie d'opérer dans un quart d'heure l'œuvre de mon salut ! Il faut des lumières ; mais quel moyen de les acquérir ? Sont-elles un don surnaturel, je ne me flatte pas de les mériter. Si elles sont le fruit de l'étude, je désespère de les acquérir et de parvenir à cette régénération pour laquelle vous dites, monsieur, qu'il n'y a qu'un instant, et un instant que le sage doit bien connaître. Le temps est bien passé chez moi, sans doute : à 47 ans accomplis, on approche de la vieillesse... »

Le 1^{er} août 1790, Butré lui répond d'un ton légèrement piqué, ce qui se conçoit après la douce ironie des phrases que nous venons de citer. Il lui décrit d'abord « cette solitude si agréable que j'occupe, où rien ne vient troubler les travaux si fructueux qui en feront un petit Eden », puis il recommence une homélie contre les vœux monastiques, qu'il termine ainsi :

« ... Mais vous aimez vos liens de tout votre cœur ; hé bien, chère sœur, restez-y et dans les ténèbres qui ne sont pas cependant faits pour le cœur d'une vierge qui a une âme... »

« Je ne connais aucun couvent de votre ordre dans ce pays. Il y a des Visitandines, Bernardines, Bénédictines ; mais quand il y en aurait, qu'y feriez-vous parmi des sœurs qui ne parlent qu'allemand et dont vous n'entendriez pas un mot ? Si vous voulez profiter du bienfait de la Constitution, je vous offre mon hermitage de Strasbourg, où vous pourrez vivre avec notre petite fille et plus paisiblement et solitairement que dans un cloître et où j'irai quelquefois vous interrompre et vous ouvrir les yeux, si possible. Je donnerai avec plaisir

tout ce que vous demandez pour votre enfant. Si vous pouvez attendre jusqu'au mois d'octobre, que je me rendrai à Paris, je vous enverrai alors une année, car il est bien difficile de faire passer de l'argent, même à Paris... »

M^{me} de Lataillée dut lui répondre par le retour du courrier, car sa lettre est datée de Poitiers, le 10 août 1790.

« Vous voilà donc encore, monsieur, dans votre charmante solitude... Je vous assure que si Strasbourg n'était qu'à une lieue de ma communauté, je profiterais avec bien du plaisir de l'offre obligeante que vous me faites l'honneur de me faire, et en cela il n'y aurait rien d'incompatible avec mon état, parce qu'il nous est permis de passer trois semaines et un mois à la campagne; mais rompre les engagements que j'ai librement, et par choix, contractés avec Dieu, c'est ce que je ne ferai jamais... Je lui ai donné ma parole pour la vie, mon cher solitaire; je me trouverais bien coupable et même bien méprisable si j'y manquais... »

Elle discute ensuite très longuement et, ce qui mieux est, fort doctement, surtout pour une femme, sur la doctrine du péché et sur d'autres points de théologie, au sujet desquels M. de Butré s'était permis de l'interroger dans une intention polémique assez visible. Puis elle continue :

« Laissons la morale et passons à l'article de votre bienfaisance pour notre aimable enfant, qui, en vérité, me pénètre d'une reconnaissance que je ne saurais vous exprimer. Je vous attendrai, je vous assure, monsieur, tout le temps que vous jugerez à propos. Ma fille et moi, nous serions bien contentes si nous pouvions espérer que, de Paris, vous voulussiez passer à Poitiers. Ce serait un voyage de rien pour vous, qui êtes habitué à parcourir le globe. Faites ce petit effort pour nous faire plaisir. Notre petite vous embrasse tendrement et vous remercie de toutes vos bontés. Nous avons vu le papa. Il est venu bien disposé à emmener sa fille. Je lui ai dit en propres termes ce que vous m'avez fait l'honneur de

me marquer ; il a eu la discrétion de ne faire aucune question et sa confiance en moi l'a laissé sans inquiétudes sur les moyens dont je me servirai. J'ai écrit à la maman dans les mêmes termes que j'ai parlé au papa... »

La correspondance a dû se poursuivre quelque temps encore, mais nous n'avons plus retrouvé qu'une seule lettre de la religieuse de Poitiers, datée de janvier 1791, et dont voici les principaux passages :

« ... J'excite, à ce qu'il semble, votre pitié en vous parlant des mystères religieux. Je ne crois pas cependant m'oublier, cher solitaire, et m'écarter des principes reçus par l'Eglise universelle. Si je me trompe, prouvez-le moi et, sans hésiter, je me rétracte ; mon âge ne sera point un obstacle à ce que je reçoive de nouvelles lumières... Vous traitez, monsieur, de petites choses ce qui m'occupe, et moi je trouve grand tout ce qui peut conduire à un bonheur immense et éternel et ce qui y a conduit tant d'âmes, j'entends la fidèle pratique des préceptes et des conseils prescrits par l'Évangile... La religion me faisant regarder tous les hommes comme frères, je n'en vois pas un seul en souffrance, que je ne souffre moi-même véritablement avec lui. Il est cependant vrai que les biens et les maux de la vie présente me paraissent de si peu de durée que je suis bien moins sensible aux maux du corps qu'à ceux de l'âme, ce qui n'empêche pas, néanmoins, que je ne désire au prochain le bonheur du temps.

« En conséquence, monsieur, j'aurais du plaisir de voir à ma fille un sort assuré pour les besoins indispensables de la vie. Vous n'avez pas encore trouvé quelqu'un qui fût digne de votre adoption. Eh bien, mon cher solitaire, notre aimable enfant possède beaucoup des qualités que vous paraissez désirer. Mais pour ne vous pas tromper, je me crois obligée de vous dire, qu'en fait de religion elle n'a pas d'autres principes que les miens, et j'ajoute qu'elle y est aussi fortement attachée que je le suis moi-même. Cette chère enfant vous

embrasse de tout son cœur, en attendant avec impatience la lettre que vous lui avez annoncée. Je reçois avec une vive satisfaction celles que vous me faites l'honneur de m'écrire et jamais le souvenir de vos bontés ne s'effacera de ma mémoire. »

Qu'advint-il de la petite protégée de Butré? La sympathique sœur supérieure de l'*Union chrétienne* de Poitiers survécut-elle aux orages des années suivantes ou fut-elle une des innombrables victimes de la Terreur? Ce sont là des questions auxquelles nous aimerions bien trouver une réponse, sinon pour nos lecteurs, du moins pour nous-mêmes, qui avons transcrit ces lettres, si différentes du reste de la correspondance de Butré, avec un intérêt véritable, et qui recommanderions volontiers l'examen des destinées de la sœur de Lataillée, comme aussi de M^{me} Richard de Latour à la bienveillante sollicitude de quelque érudit inoccupé des départements de l'Ouest.

A la même époque que cette correspondance de Poitiers, appartient également une lettre écrite à Butré par de M^{me} de Pailly, la grande amie du vieux marquis de Mirabeau.¹ Répondant évidemment à une demande de renseignements, relative au sort des manuscrits de son bouillant adorateur, elle nous fournit quelques détails curieux sur le sort des papiers de l'*Ami des hommes*.

« A Paris, le 23 juillet 1790.

« Je n'ai pas eu le courage de répondre plutôt à votre lettre, mon cher monsieur ; Monsieur de St.-Vincent² était à la campagne quand je la reçus et j'attendais son retour pour lui parler. Il vous a vraisemblablement écrit dans le même stîle qu'il m'a parlé. Alors il est certain que j'ai dix témoins que le notaire est venu contrerôler tous les manuscrits qui lui ont été remis. Il sont mutilés à percer le cœur, en les voyant. Il y a tel livre vert où il ne reste que 6 feuillets. On a tout déchiré et brûlé avec fureur. Poivée³ s'est prêté à toute cette indignité avec un zèle qui m'a bien refroidie pour lui, quoique je sache bien me dire qu'il est dans l'esprit de son siècle, où

¹ Voir sur cette patricienne du pays de Vaud, qui enflamma le cœur du vieux marquis et le brouilla plus encore avec toute sa famille, le chapitre du vol. II de M. de Loménie, intitulé : « M^{me} de Pailly et la famille du marquis ».

² Il s'agit probablement de M. J.-F. de Saint-Vincent, président au Parlement d'Aix, archéologue provençal distingué, mort à Aix en 1798. L'autre Saint-Vincent auquel on pourrait songer, Robert, le fougueux parlementaire, l'un des meneurs de l'opposition sous Louis XVI, avait déjà émigré à cette date.

³ Je regrette de ne pouvoir donner de renseignements sur le personnage en question.

on n'agit plus par des sentiments mais uniquement par des vues d'intérêt. Je ne sais ce qu'il a gagné avec cette condamnable opération, mais je sais des gens qui l'auraient bien payé pour laisser subsister tout ce que votre digne ami avait voulu conserver. M. de St.-Vincent nous lâche dans son dépit; que vouliez-vous que je fisse? M. de Vaillant, qui ne sait pas lire, criait: Brûlez tout! Aussi ont-ils tout brûlé, jusqu'à ce qui ne leur appartenait pas... Ils ont brûlé, comme le reste, toutes les lettres originales. Enfin on m'a narré que nos honnêtes gens ont incendié plus de 1200 livres de papier. Voilà tout ce que je puis vous dire, car M. de St.-Vincent ne cédera pas un chiffon de tout ce qu'on lui a remis. Il m'a refusé un journal qui n'intéresse plus que moi. Ne pensons plus à cela, mon cher monsieur, j'en ai le cœur déchiré et je fais mon possible pour écarter ces douloureux souvenirs. Il n'y a que celui de mon vertueux ami qui sera toujours présent à mon cœur et à mon esprit; ceux qu'il a aimés me seront toujours chers et je rechercherai leur société de préférence. C'est vous dire, mon cher monsieur, que vous trouverez toujours en moi une amie sur laquelle vous pouvez compter en toute occasion.

« Vous êtes instruit de reste, de tout ce qui se passe ici. Je ne vous demande pas ce que vous en pensez, mais je serais bien aise que l'état des affaires et les vôtres propres, vous permettent de venir l'hiver prochain voir par vous-même les effets de la Constitution, des opérations sur les assignats et billets de caisse. Je vous conseille d'apporter de l'argent en espèces, car nous n'en avons guère ici et je ne sais, si d'ici à l'hiver, il en viendra beaucoup. En attendant jouissez du repos d'esprit que vous avez le bonheur d'avoir, de votre beau jardin et surtout d'une bonne santé que je vous souhaite de tout mon cœur... »

« V^{re} M. DE PAILLY. »

Il est temps de revenir à la politique, qui, plus encore que de nos jours, absorbait alors l'attention de l'Europe toute

entière, sinon celle de Butré. On dirait que, désireux de fuir le bruit des paroles discordantes, auxquelles allait succéder bientôt la voix du canon, notre philosophe s'est renfermé de plus en plus dans le cercle étroit de ses occupations agrestes, se consacrant tout entier aux arbres, qui acceptaient plus volontiers sa tutelle que les hommes d'Etat de toutes les nuances. En novembre 1790, il fait un nouveau voyage en France, mais c'est encore pour chercher des cerisiers et des pêchers à Montreuil et Vitry ; naturellement il a dû s'occuper d'autres choses encore à Paris, car on ne saurait employer quatre mois à marchander des arbustes, mais nous ignorons absolument ce qu'il y put faire dans cette saison d'hiver, et il ne nous reste rien de sa correspondance pour cette époque. Nous apprenons seulement la date précise de son voyage par le billet qu'il écrit à son propriétaire, afin de le prévenir de son retour.

« Paris, 27 février 1791.

« Je pars, monsieur, demain matin, pour me rendre à Strasbourg, où j'arriverai vendredi soir par la diligence. Je vous prie de vouloir bien dire à Feldene¹ de s'y trouver pour m'aider à venir chez moi. Je compte que nous arriverons à 6 heures du soir au bureau, à la Pomme d'or². En attendant le plaisir de vous voir, recevez les assurances de mon sincère attachement.

« BUTRÉ.

« Bien des amitiés chez vous. »

Cette courte missive est la première d'une longue série de lettres adressées à l'honnête maître charpentier, Daniel Fritz, qui devint peu à peu son ami et le resta quand le vieux baron,

¹ Velten, c'est-à-dire Valentin, sans doute un des domestiques de Fritz.

² Auberge alors célèbre de la rue d'Or, aujourd'hui disparue.

pauvre et délaissé par tout le monde, se vit réduit à passer ses dernières années dans le plus triste isolement. En mars 1791, Ettlingen le voyait revenir et reprendre ses plantations méthodiques, qui transformaient peu à peu ce domaine princier en la plus vaste pépinière, et la mieux ordonnée qui fût en Europe.

Mais l'atmosphère politique changeait autour de lui, et le conflit des passions, qu'il fuyait en France, venait le poursuivre jusqu'à Carlsruhe. L'émigration s'était établie, nombreuse et bruyante, tout le long de la rive droite du Rhin. Condé recrutait dans l'évêché de Spire et le Palatinat, Rohan et le vicomte de Mirabeau formaient leurs légions dans le bailliage d'Oberkirch, et leurs volontaires indisciplinés infestaient les abords de Kehl. Le vieux margrave, quelque désireux qu'il fût de conserver la paix, quelque peu porté, par tempérament, à favoriser les excentricités et les fureurs des émigrés, ne pouvait se soustraire pourtant à l'influence de son entourage. Il ne faut pas oublier qu'une bonne partie de la noblesse alsacienne fugitive était également possessionnée dans le pays de Bade et qu'elle y portait ses colères et son ardeur à la vengeance. Les drapeaux tricolores qui flottaient aux tourelles de la cathédrale de Strasbourg, lui semblaient un appel perpétuel à la révolte de ses sujets allemands et les rixes individuelles, déjà fréquentes entre les habitants des deux rives, pouvaient dégénérer à chaque instant en conflit officiel.

Aussi ne faudrait-il pas trop s'étonner que Butré se sentît mal à l'aise à la cour de Carlsruhe, où toutes les dames travaillaient à broder un étendard pour la légion de Mirabeau-Tonneau¹, où, deux fois par semaine, le margrave recevait les émigrés à sa table², et où l'exposé modéré des principes de la Constitution française devenait un crime de haute tra-

¹ *Strassburgische Zeitung*, 18 mars 1791.

² *Politisch-Literarischer Kurier*, Strasbourg, 30 avril 1791.

hison, puni chez les plus fidèles sujets du margrave ¹. Sans doute Charles-Frédéric refusait des fusils au cardinal de Rohan ², il renvoyait de ses états quelques-uns des plus remuants parmi les partisans notoires des princes ³, mais on sentait bien qu'une crise approchait et qu'il serait entraîné, comme tous les autres princes de l'Empire, dans la grande croisade contre la Révolution ⁴.

Nous avons déjà vu que Butré n'éprouvait aucune tendresse pour cette dernière; mais d'autre part il était loin de sympathiser avec les fugitifs, chaque jour plus nombreux, dans son voisinage, qui ne rêvaient que le rétablissement de l'ancien régime et de tous ses abus. De là, pour lui, un isolement absolu; son ami, le baron d'Edelsheim, avait, lui aussi, autre chose à faire, dans ces temps agités, que de poursuivre le rêve d'une refonte générale des impôts, puisqu'il fallait de l'argent, et beaucoup d'argent, pour se tenir prêt à braver la crise imminente. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que notre solitaire, quand il ne pouvait travailler à Ettlingen même, se réfugiât dans les vastes terrains possédés par Fritz, près des

¹ Le libraire de la Cour, Macklot, fut condamné à trois jours de prison pour avoir exposé dans son journal, non seulement les arguments *contre* la nouvelle Constitution française, mais encore les arguments qui militaient en sa faveur; on permit, par grâce, à son fils d'aller en prison à la place du vieillard. *Voy. Strassb. Zeitung des* 19 et 27 août 1791.

² *Pol.-Lit. Kurier*, 18 avril 1791.

³ *Pol.-Lit. Kurier*, 6 juillet 1791.

⁴ Tandis que les uns d'entre les journaux strasbourgeois tâchaient de l'encourager dans cette attitude, en vantant son tact et sa prudence (*Voy. p. ex. la Strassb. Zeitung* du 29 août 1791), d'autres feuilles, plus radicales, déclamaient contre ce « faux Titus », qui s'abaissait jusqu'à faire décacheter les lettres adressées aux officiers de sa garde, afin de surprendre les menées révolutionnaires. (*Voy. Geschichte der gegenwärtigen Zeit*, du 25 janvier 1792).

Grands-Capucins, à Strasbourg, plutôt que d'habiter son logement de Carlsruhe, qu'il conservait toujours.

Après avoir séjourné à Ettlingen jusqu'à la mi-septembre 1791, comme l'atteste un billet émanant d'un secrétaire du baron d'Edelsheim, en date du 11 septembre,¹ il avait établi son domicile en Alsace; cela ressort d'une lettre du majordome d'Ettlingen, nommé Lavigne, qui lui expédiait par exprès, sur sa demande, un « petit sac, avec deux clefs, une serpette, un couteau, des ciseaux et une scie, le tout bien conditionné » à son adresse de Strasbourg.² Il y semble avoir séjourné jusqu'en novembre et avoir repris le chemin de Paris à la fin de ce mois, pour y faire de nouveaux achats, et y demeurer pendant les mois de décembre et de janvier. Il y était encore, en tout cas, dans les premiers jours de février, car c'est en date du 4 de ce mois, qu'il adressait à son ami, le ministre d'Edelsheim, la curieuse lettre qui suit et qui est une véritable profession de foi d'indifférentisme politique. Elle pourrait sembler dictée, au premier abord, par des considérations d'intérêt personnel, mais ce serait, nous le croyons, faire injure à celui qui l'écrivait; toute sa carrière subséquente, comme sa correspondance antérieure, montrent bien qu'il se regardait comme citoyen du monde plutôt que comme patriote français.

¹ Ce billet est intéressant puisqu'il atteste l'affabilité des relations personnelles qui subsistaient à cette date entre le ministre et Butré.

« Monsieur, obligé d'envoyer les feuilles de Paris à Son Excellence, je n'ai pu vous faire parvenir celles arrivées depuis l'absence de M. le ministre.

« Quant à celle-ci, j'ose vous prier de l'adresser à S. Ex., à la *Maison Rouge*, à Francfort et de la lui faire parvenir par le courrier de ce soir.

« J'ai l'honneur de vous remercier encore infiniment de la bonté que vous êtes de me donner de vos gouttes rouges et vous renvoie le flacon. Agréez, etc.

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« GROS.

² Lettre du 26 septembre 1791.

« Paris, 4 février 1792.

« Votre lettre me tire d'une grande inquiétude. Je me disais tous les jours que sûrement vous ne m'aviez point oublié, et ne recevant point de vos nouvelles depuis si longtemps, je concevais de vives alarmes. Heureusement qu'il n'y a qu'un peu de paresse. Je suis charmé de ce seul motif; j'ai envoyé, il y a trois mois, 600 pieds d'arbres et j'ignore encore s'ils sont arrivés. Cela n'est pas encourageant pour toutes les peines que je me donne. Le décret que je vous ai envoyé par ma dernière m'ayant paru vous intéresser, c'est ce qui fit que je me hâtai sur le champ de vous l'expédier et de le porter vite à la poste, avant son départ. Il aurait dû vous parvenir deux jours plus tôt, sans quoi je ne l'aurais pas envoyé.

« Je souhaite que tout ce que vous m'annoncez se réalise pour le bien des peuples qu'on tourmente assez partout, et que les tigres qui veulent les dévorer ne puissent assouvir leur rage. Mais je ne vois dans tout ce que vous dites que le style d'un ministre qui me parle comme à un Français à qui il croit des vues hostiles. Je vous dirai, comme je le mandais, il y a un an, à Mgr. le margrave, que je ne suis ni Anglais, ni Allemand, Italien ou Espagnol, ni Français. Vous me demanderez peut-être ce que je suis; vous le devriez savoir depuis quinze ans que nous vivons ensemble. Je suis à la vérité né dans un château de France qui servait de repaire, où mes ancêtres, depuis mille ans, exerçaient le sot métier de noble, pour ne pas dire pis. J'eus horreur dès mon enfance de cette vie animale et féroce, je fus mis à sept ans dans des collèges et après ma philosophie je m'en éloignai pour toujours, à la réserve de quelques apparitions que j'y fis pour étudier l'art agricole comparatif et enfin, après la mort de mon féal père, j'y revins vendre le château et me réunir au peuple de toute la terre pour annoncer ses droits, si étrangement violés sur tout le globe.

« C'est pourquoi, étant toujours resté homme, depuis ce

temps-là, je n'ai plus reconnu de nations, je me suis cru le frère de tous les peuples de ce globe, et j'ai proclamé l'ordre de la nature dont ils étaient les ministres. Il faut dire que, pendant cette pénible carrière, je n'ai trouvé personne qui voulût s'y consacrer; quelques-uns ont montré quelques vellétés, mais aucun ne s'est entièrement voué à cet auguste apostolat, auquel j'ai tout sacrifié, sans que jamais aucune passion m'ait détourné ni à droite, ni à gauche. Aussi depuis longtemps je me trouve seul sur la terre, et partout je vis isolé au milieu des peuples qui ignorent les travaux pénibles que j'ai faits pour eux, tant que j'ai eu quelques forces. Depuis quatre ans je n'en ai plus. Les souffrances que j'ai éprouvées pendant ce temps m'ont rendu la vie apathique et je ne sais plus rien aujourd'hui qui pourrait être le motif de mes désirs. C'est une machine sur son déclin, qui use ses derniers mouvements, sans force active qui les vivifie. Ainsi à Paris, Rome ou Pékin, cela est tout égal. Il faut me parler la langue universelle pour que je l'entende, parce que je ne connais pas plus différentes nations que différentes religions; il n'y en a qu'une sur la terre, qui est partout la mienne.

« Du reste, la cause des peuples se plaide aujourd'hui au tribunal de l'imprimerie, qui, je crois, renversera les canons. A l'égard de Mgr. le margrave, je vous assure qu'à sa place je serais tranquille dans l'état où sont les choses que vous voyez si peu, et je ne craindrais nullement qu'on vienne dévaster le territoire qui m'aurait choisi pour son chef, car je ne voudrais pas l'être par la grâce de Dieu. Je n'aurais pour cela d'autre artillerie ni ministres qu'une bonne imprimerie dont je ferais valoir tous les jours les effets invincibles et si attractifs que je réunirais autour de moi des millions de frères et de chauds amis.¹ »

¹ C'est peut-être à ce séjour, peut-être aussi à celui de l'année précédente, qu'il faut rapporter la publication d'une plaquette de quatre pages, signée Butré, qui est intitulée : *Situation avantageuse de la*

On peut supposer que le ministre bienveillant et légèrement sceptique, qui reçut ces conseils, haussa les épaules en lisant ces singulières idées sur la meilleure façon de défendre le pays contre une invasion étrangère, et lui conseilla de cultiver dorénavant ses jardins, sans s'occuper de stratégie. A son retour à Ettlingen, Butré se mit au travail avec un zèle des plus louables pour un vieillard valétudinaire ; nous pourrions le suivre pas à pas, durant ces derniers mois de son activité officielle, grâce à un journal minutieux sur les « Plantations et travaux à Ettlingen, 1792 » qui s'est conservé dans ses papiers. Sauf un séjour de deux jours à Carlsruhe, deux apparitions de quelques jours à Strasbourg, et un voyage d'une huitaine à Francfort, il ne bougea pas d'Ettlingen, du 6 mars, jour de son arrivée, jusqu'au 17 septembre, moment de son départ. Ce qu'il a planté de pommiers et de cerisiers, de chevreuses tardives, bourdines, calvilles, madeleines, griottes et autres, sans compter les radis, les rosiers et les petits pois, dans le cours de cet été, ferait l'admiration d'un arboriculteur de profession.¹ Par tous les temps, nous le voyons dehors, poussant ses jardiniers au travail, leur donnant l'exemple, triturant ses terreaux, remaniant ses fumiers, faisant creuser les fondements de nouveaux murs pour y disposer ses espaliers, comme s'il avait pressenti que bientôt il devrait quitter ces « enfants chéris », comme il les appelait lui-même. Le 17 septembre il notait dans son journal : « Les maçons ont monté la porte du nouveau jardin, ce qui a duré toute la semaine, qui a été tous les jours de la pluie. Les journaliers

*France, par rapport à ses finances, et dirigée contre l'ancien ministre des finances, M. de Calonne, et contre les brochures qu'il écrivait dans l'émigration. Cette pièce, absolument économique, est imprimée à Paris, chez Gorsas, auteur du *Courrier de Paris dans les quatre-vingt-trois départements.**

¹ Il y en avait plus de deux mille cinq cents au moment de son départ. *Taille raisonnée des arbres fruitiers, p. 66.*

ont aidé les maçons deux jours et les autres, par intervalles, ont aplani le jardin. » Puis le journal s'arrête brusquement. Pourquoi? Evidemment, Butré quittait Ettlingen, et le margraviat, et il le quittait au moment précis où la grande partie de la première invasion allait se jouer dans les plaines de la Champagne. Plus tard, soit confusion dans ses souvenirs, soit calcul, il affirmait avoir fait son voyage à Paris, dès le mois de juillet, c'est-à-dire avant la déclaration de guerre des alliés.¹ Mais son propre journal, écrit de sa main, est là pour le convaincre d'erreur. Il ne peut être parti d'Ettlingen avant la date marquée plus haut. Maintenant quels furent les motifs de son départ? On peut être là-dessus d'un avis différent. Butré lui-même rappellera plus tard dans une supplique officielle,² adressée au gouvernement, auquel il était facile de contrôler ses dires, qu'il est parti avec un passe-port badois pour quérir une nouvelle et dernière collection d'arbres fruitiers, afin de parachever le verger modèle du margrave. Cela n'empêche pas les motifs subsidiaires, par exemple, le désir de faire constater sa présence en France, afin de ne pas tomber sous le coup de la loi contre les émigrés. Butré possédait encore certainement à cette époque ses propriétés de Touraine³ et ne se souciait pas, à coup sûr, de les voir confisquer au profit de la nation. Quant au sentiment d'indignation

¹ « J'avais tout repassé et raccommoé au commencement de juillet, que je suis parti et je commençais le palissage pour les pêches. On n'a pas voulu que je fisse renouveler mon passe-port pour retourner le faire. » Lettre de décembre 1797.

² Au printemps de 1803.

³ Cela ressort pour nous de l'état de fortune de M. de Butré, que nous connaissons exactement pour 1791, grâce à un aperçu de ses dépenses, dont nous épargnerons le détail au lecteur, mais qui se résume par un revenu de 3048 livres, 5 sols. C'était une « honnête aisance » pour l'époque, et la majeure partie de cette somme devait lui venir de ses propriétés en France, puisque le margrave ne payait plus même, en 1792, les terrassiers et les maçons.

patriotique qui aurait pu l'animer en présence de la patrie envahie par les armées alliées ou bien à la lecture du manifeste de Brunswick, il nous semble bien difficile de le faire entrer en ligne de compte, après lecture de la lettre à M. d'Edelsheim, que nous citions tout à l'heure.

Nous sommes persuadé que M. de Butré ne songeait pas alors à s'éloigner pour longtemps du margraviat. Il y laissait tout son avoir, son mobilier, ses livres, ses papiers; il avait soldé son loyer de Carlsruhe jusqu'à la fin d'octobre.¹ Ce qui est plus décisif encore, c'est qu'il avait mis près de deux mille livres de son propre argent dans les travaux de maçonnerie et de terrassement exécutés à Ettlingen, dans le cours de l'été, et certes il n'aurait pas agi de la sorte, comme il le fera remarquer plus tard lui-même, s'il n'avait espéré y finir tranquillement ses jours à l'ombre des milliers d'arbres qu'il y avait plantés.² S'il n'est pas revenu, c'est qu'il trouva d'abord la capitale et ses environs dans un état d'effervescence aiguë, qui rendait la sortie de tout *ci-devant* doublement dangereuse, surtout quand il venait d'un pays d'émigration; c'est ensuite que le gouvernement badois, inquiet, soupçonneux, peut-être aussi poussé par quelque ennemi personnel, crut tout à coup découvrir dans cet horticulteur inoffensif un agent secret des Jacobins de Paris et lui fit défendre de revenir, pour le moment du moins, au-delà du Rhin.³

¹ Il n'avait pas payé par contre son abonnement au *Carlsruher Wochenblatt* pour 1789 et 1790, que l'éditeur Macklot lui réclamait à cor et à cris.

² Pétition, déjà citée, de 1803.

³ « Les événements l'ont empêché et surtout lui ayant été mandé par M. le baron d'Edelsheim de ne pas retourner, à cause des suppositions absolument fausses, à lui imputées, auxquelles il est certainement incapable d'avoir jamais pensé. » Ibid.

Nous ne saurons vraisemblablement jamais quels sentiments agiterent l'âme du pauvre Butré quand il se vit si brusquement rejeté loin du port où il espérait se reposer durant les dernières années de son existence. Toute la première année de son séjour forcé dans la capitale se dérobe à nos yeux ; ni lettres (ce qui ne saurait nous étonner), ni comptes ne subsistent. Le premier signe de vie que nous retrouvions est une lettre de lui, adressée au *citoyen* Fritz et datée du 12 août 1793.

« Citoyen, j'ai chargé le citoyen Hammerer de vous donner de mes nouvelles, ayant eu l'occasion de lui écrire plusieurs fois. Ne soyez point inquiet, je vous prie, à mon sujet ; je me porte assez bien et pour mon loyer, vous voudrez bien attendre à mon retour. Il y a dans mon appartement de quoi vous payer dix ans. Vous avez la clef, vous pouvez la décacheter et voir dedans, s'il n'y a rien qui soit endommagé...

« J'ai toujours resté ici depuis mon départ et j'y resterai jusqu'à ce que nous puissions jouir de la liberté pour laquelle nous faisons tant d'efforts pour acquérir. Il faut espérer que la Constitution que nous venons de jurer sur l'autel de la patrie nous fera réunir tous nos efforts pour en jouir bientôt. A mon âge, mes efforts sont bien peu de chose mais mon zèle, que vous connaissez, sera toujours le même et ne variera pas. Dieu veuille me conserver pour voir la fin heureuse de tout cela !

« La fête de la Fédération s'est très bien passée et il n'y a pas eu le moindre inconvénient. J'ai dîné ce jour-là avec un des citoyens qui vient de Strasbourg et qui m'a dit que tout y était bien cher. C'est de même ici et cela augmente tous les

jours ; il n'y a que le pain, toujours à trois sols la livre, par le dédommagement donné aux boulangers. La sécheresse horrible qu'il fait, nous rend les légumes très chers, mais on en trouve à Paris où tout vient de tous côtés et du moins nous n'avons pas disette.

« Je souhaite que votre santé soit très bonne, ainsi que celle du papa, de votre femme et de votre petite famille ; je vous embrasse tous d'un bien bon cœur et suis fraternellement le

« Citoyen BUTRÉ.

« Je vous prie de me donner de vos nouvelles, au palais de l'Égalité¹, N° 99, à Paris. Bien des compliments à tout mon voisinage. »

Cette lettre, adressée au citoyen Daniel Fritz, charpentier, près des ci-devant Grands-Capucins, à Strasbourg, nous semble significative par son insignifiance même. On sent que déjà la Terreur écrase les esprits ; on voit, non sans raison, les délateurs partout et les moindres jugements sur les hommes ou sur les choses paraissent compromettants et dangereux. Deux mois plus tard, nouvelle lettre à Fritz, qui ne nous en apprend guère davantage sur le compte de son correspondant.

« Paris, 22 octobre 1793, l'an II de la République française.

« Citoyen,

« Je viens enfin de recevoir une lettre du citoyen Hammerer, qui me donne de vos nouvelles, dont j'étais on ne peut plus inquiet et craignais fort que vous ne le fussiez sur mon compte. ... J'espère revenir à Strasbourg dans le mois de décembre, si on veut me donner un passeport, car on a bien de la peine à en avoir, ici surtout, pour les frontières, quand

¹ C'était le nouveau nom du Palais-Royal ; plus tard le mot de Palais lui-même offusquant les oreilles jacobines, on dira Maison-Égalité.

on n'est point employé pour les armées. Mais quand on aura pris des quartiers d'hiver, peut-être sera-t-on moins difficile. Si par hasard vous aviez besoin de logement pour quelque chose, vous pouvez prendre celui du bout de la cour, en faisant ôter ce qui est dedans et le faisant mettre dans ma chambre du jardin. Alors ce serait comme un serre-meuble... Si je meurs avant de vous voir, vous pouvez disposer de tout ce que j'ai, n'ayant aucun héritier, ni personne qui me soit attaché, à qui je puisse rien laisser. Tout ce que je désirerais, serait de pouvoir retourner finir tranquillement mes jours à Strasbourg. J'ai 69 ans; il serait bien temps de songer au repos... Depuis la fixation du maximum, on a la vie à bien meilleur marché ici. Salut et fraternité

« Le citoyen BUTRÉ.

« Si vous aviez quelque chose à me mander, je loge toujours au palais de l'Égalité, N° 100.³ »

Enfin, vers la fin de décembre, nous apprenons par une nouvelle lettre à Fritz, que notre économiste a pu reprendre ses occupations favorites et se créer, par ce travail, un gagne-pain matériel et une consolation dans les angoisses morales de ce temps.

« Paris, primidi nivôse, l'an II de la République française.
(21 décembre 1793).

« Citoyen,

« Je te fais la présente pour te demander des nouvelles de ta santé et de celle de toute ta famille, que je souhaite des meilleures. La mienne est assez bonne, Dieu merci, quoique je sois presque toujours dehors à faire des plantations d'arbres fruitiers. Heureusement que nous avons un temps fort doux

³ Notons en passant que, expédiée de Paris le 22 octobre, la lettre de Butré ne parvenait à Fritz que le 26 suivant. Il fallait donc encore à ce moment *quatre jours* à l'administration des postes pour franchir la distance entre Paris et Strasbourg.

qui me facilite ces travaux-là. On est assez tranquille ici ; on y a du pain en abondance et facilement. On dit que vous mangez tous du pain de munition à Strasbourg, ce qui veut dire, sans doute, qu'il n'y a plus qu'une sorte de pain et qu'on n'y fait plus de petites miches. Il en est de même ici. On n'y fait plus de petits pains mollets, tous gros grains, mais blancs. Nous avons eu hier une belle fête donnée par la municipalité, qui a porté le buste de Challier (ce digne maire de Lyon, victime de son ardent patriotisme)¹, à la Convention, en partant de la place de la Bastille et suivant tous les boulevards jusqu'à la place de la Révolution, ce qui a duré depuis 9 heures du matin jusqu'à 5 heures. Je suis ton concitoyen

« BUTRÉ.

« Si en passant tu pouvais voir le citoyen Manhs (*sic*), pâtissier, je te prie de lui faire bien mes assurances, à sa femme et à ses demoiselles. Quand pourrai-je manger un pâté de leur façon ? Je crois que vous n'aurez point de foire cet hiver.

« Paris, Maison-Egalité, N° 99, chez le citoyen Tissot. »

Cinq mois se sont passés depuis cette lettre, les plus effrayants de la Terreur, quand nous entendons de nouveau parler de Butré.

« Paris, 8 prairial de l'an II de la République française,
une et indivisible (27 mai 1794).

« Citoyen, je te fais la présente pour te demander de tes nouvelles. Ma santé est toujours très bonne et quoique j'aie 70 ans, je vais encore très bien et je travaille tous les jours à arranger de superbes pêchers, ce qui entretient encore mes forces et me fait jouir d'un bon état. J'ai planté cet hiver

¹ Châlier avait été guillotiné à Lyon, dès le 16 juillet 1793. La municipalité de Paris ne se pressait donc pas de célébrer son apothéose, puisqu'elle attendait à plus de deux mois après la reprise de Lyon par Kellermann, pour y procéder.

deux mille arbres fruitiers ; ainsi je m'occupe fructueusement pour entretenir l'abondance dans la République. Je désirerais beaucoup de revoir nos jardins de Strasbourg et mon joli appartement, mais il n'y faut pas songer jusqu'à la paix, que nous aurons terrassé tous les despotes, à quoi nos braves soldats travaillent de la bonne façon. Ils en viendront sûrement à bout de cette campagne et la République sera reconnue et respectée de toute l'Europe. Nous cultiverons librement nos champs et moi je continuerai celle de nos beaux arbres fruitiers, n'ayant jamais supporté cette folie des jardins anglais... Nous sommes fort tranquilles ici et on y vit tout doucement. Je suis ton citoyen

« BUTRÉ.

« Je te prie de faire bien mes compliments aux citoyens Hammerer et Hymli¹. »

Au revers de cette lettre, l'honnête Fritz, qui devait être bien à court de papier ce jour-là, avait tracé sa réponse, que nous faisons suivre, en respectant scrupuleusement son orthographe ; elle fera voir au lecteur le degré d'éducation française atteint par la petite bourgeoisie strasbourgeoise, au moment de la Révolution. Encore avait-il pris près de six mois à la méditer et à l'écrire !

« Liberté, Egalité, Fraternité !

« Citoyen, vous m'avez fait bien des plaisirs dans trois lettres que j'ai reçues temps en temps de votre part et donc le dernier le 8 prairéal l'année passée, dans lequel vous me fait mention de votre bonne santé et honorable occupation, en plantant des arbres fruitier dans des beaux jardin de Paris, mais point dans des jardins anglais. Je suis de votre part et de même opinion pour l'économie. Je suis donc bien fâché dans moment là que vous êtes si loin de chez nous, car mon

¹ Il faut lire Himly ; M. Fréd. Himly était un négociant en bonneterie, établi alors au coin du Vieux-Marché-aux-Poissons et de la rue Mercière.

jardinier est devenu mort de trois mois et sa femme m'a laissée pour St-Martin prochain, l'ancien style, mon jardin, dont j'ai envie de le coultiver moi-même et par cette raison j'ai très besoin de bon conseil d'un homme bien entendu dans cette partie, et comment vous êtes pour mettre le jardin en bonne éta et non pas à l'ancien manier de mon feu jardinier. En attendant, j'ai tacherai de faire mon possible pour ne pas laisser perdre la moindre morceaux de terre Républiquain sans bonne produite et œconomie. Si le transport n'était point trop cher, je vous prieraï pour une demi-douçaine des bonnes arbre frutier d'hiver, pomier et poirrier, desquel sortes presque point dans le jardin ¹.

« Vous me dites de n'être pas inquiétude. Je vous assure que je n'y ai jamais penser. Vos meuble dans votre appartement sont en bonne état, comment vous laisser dans votre départ d'ici.

« Bien des compliments de mon grand-papa, ma feme, et de toutes ma famille dont la dernier a augmentée. J'ai louer votre appartement dans le bas cour, comment vous m'avez dit dans une lettre, mais tout nouvellement, depuis le premier de cet mois Brumaire, à un seul home et j'ai monter vos meubles dans un des chambre en haut, et fermer à clef. Ainsi vous pouvez être toute tranquille. D'autres nouvelles sont les cassettes en abondance. Je suis jusqu'à revoir votre ami et bon concitoyen.

« DANIEL FRITZ.

« Salut et Fraternité !

« Strasbourg, ce 11 Brumaire (1^{er} novembre 1794). »

¹ Le digne charpentier ne plantait et ne cultivait pas seulement les arbres, il semble aussi en avoir fait le commerce, à l'occasion. Le hasard nous a fait rencontrer dans les *Affiches de Strasbourg* une annonce insérée par lui, dans laquelle il offre de vendre, à la pièce, « une collection de beaux et grands orangers ». (24 Prairial, an II, 12 juin 1794).

Si ces lettres ne nous apprennent pas grand chose sur l'existence menée par Butré pendant ces longs mois de notre histoire, qui vont de l'exécution de Louis XVI à celle de Robespierre, nous possédons heureusement un certain supplément de renseignements dans ses cahiers de dépenses, qui subsistent à partir d'avril 1794. Nous y voyons avec quelle simplicité vraiment spartiate vivait alors ce septuagénaire, tout en travaillant dur : du fromage, du pain, des raves, du lait, du cidre, quelques cerises en été, composent ses menus ordinaires, bien rarement du vin, jamais de la viande. Il a son domicile à Paris, mais il n'y séjourne guère. Presque toujours, pendant la saison propice, il est dehors, dans la banlieue, taillant et greffant des arbres fruitiers, gagnant modestement sa vie à ce rude métier. Les stations de son itinéraire qui reviennent le plus souvent sous sa plume, sont Montmartre, Ménilmontant, La Rapée, La Plaine, Montreuil, Andilly, Villepinte, Lagny, Epinay, Vitry. Il séjourne de deux à trois jours d'ordinaire dans chacune de ces localités, offrant ses services aux propriétaires des campagnes et des vergers, puis, la besogne faite, il continue ses pérégrinations solitaires autour de la capitale en ébullition, sans se préoccuper, outre mesure, des scènes tragiques qui se déroulent à côté de lui. En octobre 1794 il lui arrive de jeûner pendant trois jours, puisqu'il a perdu sa bourse et sa montre ! Beaucoup des villages où il séjourna, lui étaient connus d'ancienne date par les achats qu'il y avait faits autrefois pour le margrave ; on l'y reçoit encore affectueusement, maintenant que ce n'est plus le haut fonctionnaire étranger, mais l'ouvrier horticole, qui vient s'asseoir au foyer domestique. A Montreuil, en particulier, Pépin, le jardinier alors si célèbre, les *citoyens* Duvivier et Chevallier, la *citoyenne* Denis, l'accueillent avec une affection véritable.¹ Les dernières paysannes de ce village,

¹ Une partie de ces renseignements est empruntée à une lettre du

écrivait Butré en 1799, en savent plus qu'aucun jardinier d'aucun autre endroit et elles m'ont donné des leçons que je n'oublierai jamais. » Toutes les femmes qu'il rencontre dans ces petits villages, cachés par la ceinture verdoyante de leurs arbres fruitiers, ne sont pas d'ailleurs des paysannes ; il y a dans ses papiers une lettre de la femme Denis (datée de Rueil, 29 nivôse de l'an VIII), dont la tournure élégante et les allusions discrètes à une ruine profonde, semblent bien trahir la plume d'une *ci-devant* de l'ancien régime. On comprend, en lisant ces détails, que, peu à peu, Butré se soit consolé de sa mésaventure en philosophe pratique, et qu'il se soit résigné à vivre là où la Providence l'avait placé, une fois la grande crise terroriste passée. Sous ce rapport la lettre suivante à Fritz est bien curieuse ; c'est le cri de l'âme d'un honnête homme, qui peut enfin respirer en sûreté, et qui n'a plus besoin de mentir pour pouvoir dormir en paix.

« Paris, 9 brumaire, l'an III de la République française.
(30 octobre 1794).

« Citoyen,

« Je vous embrasse tous et désirerais bien vous voir. Comment va-t-il dans votre bonne ville ? Y est-on tranquille, les denrées et les vivres y sont-ils abondants ? Pour ici, depuis qu'on vient de rompre le maximum, il y a abondance de tout, à la vérité fort cher, mais cela vaut infiniment mieux que la disette que nous avons toujours éprouvée pendant qu'on a voulu faire régner le maximum, qui nous faisait manquer de tout, excepté de pain, que nous avons toujours eu à trois sols la livre, et tant que nous avons voulu. Mais, Dieu merci, avec l'abondance nous jouissons d'une grande tranquillité, depuis qu'on a fait tomber la tête des tyrans qui

citoyen Chevalier, cultivateur à Montreuil, du 29 nivôse, an VII (18 janvier 1799) qui donne à Butré, « qu'il aime toujours comme un ami », des nouvelles des bons amis du village, en les énumérant.

nous tenaient dans un état d'oppression la plus affreuse, et nous ne respirions ni ne reposions pas. La vie était un supplice et un tourment continu, et à chaque instant craignant de la perdre sur un échafaud où l'innocent était conduit comme le coupable. Enfin le règne de la Justice et de l'Équité est venu remplacer ce système de tyrannie et de cruauté, qui a tant fait de malheureux. C'est l'unique moyen d'établir solidement la république et de nous assurer à tous la jouissance des droits essentiels qui peuvent faire le bien-être général et le plus grand bonheur possible, dont l'homme puisse jouir sur cette terre, en lui assurant les moyens d'employer librement son intelligence et ses facultés à tous les travaux nécessaires pour se procurer tous ses besoins...

« Je passe mon temps ici aux travaux des jardins, dont je suis toujours très occupé, et vais à présent commencer à faire des plantations. Voilà le temps et la saison... Recevez les assurances de mon véritable attachement,

« BUTRÉ. »

La bonne humeur persiste dans une lettre, écrite au même, six semaines plus tard.

« Paris, 25 frimaire, l'an III de la République française.
(15 décembre 1794).

« Citoyen, j'ai reçu ta lettre qui m'a fait le plus grand plaisir... J'étais en dehors de Paris lorsque ta lettre est arrivée, occupé à planter des arbres, car je travaille toujours à faire des jardins et de superbes plantations. J'en ai déjà planté 1500 et j'en ai bien encore 500. Mon absence est cause que je n'ai reçu ta lettre qu'un peu tard et après ma levée des pépinières de Vitry, car si je l'eusse eu plus tôt, je t'aurais sûrement envoyé des arbres, quoique le port soit aujourd'hui trois fois plus fort que l'achat, qui cependant est fort augmenté, comme tout le reste. Je suis bien charmé que tu aies repris ton jardin ; je te promets que je te le mettrai en bon état, car

je compte au printemps que je reviendrai à Strasbourg, ce qui me fera bien plaisir et sûrement j'y planterai de bons arbres que je tiendrai en bon état.

« Nous avons ici de tout en abondance, mais très cher, excepté le bois, le charbon et la chandelle, qu'on a bien de la peine à se procurer. Pour de la viande, du beurre, du fromage et des œufs, toutes les rues en sont pleines, la viande à 25 sols la livre, le beurre 50, la chandelle 100 sols. Le bois 64 livres la corde, 20 livres de charrois, et revient à 100 livres, arrangé chez soi. Il faut espérer que tout cela finira avec la paix, qui nous viendra sûrement par les grands triomphes de la République, qui ont été poussés vivement cette campagne et que nous saurons bien maintenir aujourd'hui, alors que nous pourrions nous occuper des grands travaux productifs qui nous remettront dans l'abondance et l'aisance, ce qui doit être toujours le but de tout gouvernement juste et équitable, établi pour soutenir les droits des hommes contre la rapine et le brigandage. Salut et fraternité ! Ton concitoyen

« BUTRÉ. »

Non seulement notre économiste gagnait de la sorte un salaire suffisant pour se sustenter — les biens-fonds qu'il possédait avaient été engloutis dans la banqueroute révolutionnaire, sans que nous puissions dire comment — mais encore il augmentait à cette besogne ses connaissances théoriques, ce qui le poussa finalement à composer son petit manuel d'arboriculture, intitulé : « TAILLE RAISONNÉE DES ARBRES FRUITIERS et autres opérations relatives à leur culture, démontrées clairement par des raisons physiques, tirées de leur différente nature, et de leur manière de végéter et de fructifier, par C. BUTRET, jardinier ¹ ». A Paris, chez Du Pont, imprimeur-

¹ A partir de ce moment, il adopte l'orthographe de son nom, telle qu'est imprimée sur le titre de l'opuscule. Était-ce pour dépister des adversaires ou des ennemis ?

libraire, et chez l'auteur, galerie de l'Égalité, N° 99. L'an troisième de la République.

Ce livret, de soixante-sept pages in-octavo, eut un succès prodigieux pour l'époque ; on dit qu'il en parut treize éditions de 1795 à 1801, sans les contrefaçons, et qu'à partir de cette date on ne les compte plus.¹ Encore en 1832, la Société royale d'agriculture de Lyon le faisait rééditer sous ses auspices. On trouve dans plusieurs chapitres des réminiscences du séjour de l'auteur à Ettlingen, des récits de sa façon de procéder à la mise en culture, des résultats obtenus par lui au moment « où la guerre est venue l'enlever à ces jardins et mettre fin à ses travaux ». Nous ignorons si le profit matériel fut aussi considérable pour Butré que la considération scientifique que lui valut son écrit parmi les gens du métier. Il n'était certes pas dans l'indigence en 1795, comme nous pouvons le constater par un memorandum relatif au change de ses louis d'or, de novembre 1794 à février 1796.² Seulement il paraît douteux

¹ Biographie universelle de Didot, T. VII, p. 907.

² Nous donnons ici ce tableau, qui présentera peut-être quelque intérêt à ceux qui n'ont qu'une idée peu précise de la dépréciation rapide que subirent alors les assignats.

*Valeur de 78 louis échangés pour billets depuis le 1^{er} novembre 1794
au 20 février 1796*

1 ^o	20 louis à	82 l. 10 en décembre 1794...	1650 l. ass.
2 ^o	10 »	110 l. » » ...	1100 »
3 ^o	10 »	130 l. » » ...	1300 »
4 ^o	24 »	150 l. en mars 1795.....	3600 »
5 ^o	1 »	280 l. » »	280 »
6 ^o	6 »	605 l. en mai 1795	3680 »
7 ^o	4 »	710 l. en juillet 1795	2840 »

75 louis 14,400 l. ass.

Le 1^{er} novembre 1795 un louis valait 2000 livres assignats.

Le 3 décembre 1795 » » 4000 » »

Le 20 février 1796 » » 6500 » »

De sorte que ses 78 louis d'or ont représenté finalement 26,900 livres assignats !

qu'un éditeur l'eût payé en numéraire en un pareil moment, et plus probablement ces beaux louis dont ils se séparait avec peine, étaient le dernier reste de quelque capital apporté d'Allemagne, pour acheter des arbres fruitiers en vue des jardins d'Ettlingen.

Ce n'est qu'en juin 1796 que nous retrouvons de nouveau une lettre expédiée à l'adresse de Fritz, à Strasbourg, et donnant quelques renseignements sur l'existence de Butré dans la capitale.

« Paris, 7 messidor, an IV de la République française (25 juin 1796).

« Citoyen,

« J'ai écrit plusieurs fois à Strasbourg, depuis un an, pour savoir de vos nouvelles et de celles de votre famille, sans avoir aucune réponse. Je vous adresse celle-ci, j'espère qu'elle vous parviendra, et pour vous dire que je suis fort dans l'impatience de vous revoir. J'attendais pour cela la paix qui ne doit pas être grande actuellement, par l'embarras des communications et la fourniture des armées. Il paraît que nous jouirons bientôt de ce précieux avantage, que nous attendons avec la plus grande impatience. Mais enfin quelque chose qu'il en soit, je me déterminerai à vous rejoindre cet été. Ainsi je vous prie de n'avoir point d'inquiétude sur ce que je vous dois. Vous serez très-certainement soldé en arrivant.

« Nous ne manquons de rien ici, et assez bon marché, mais en argent, car les papiers n'ont plus de crédit et les mandats ne prennent pas, ce qui fait le malheur de bien du monde, qui ne reçoivent rien qu'en papier. La paix ramènera l'abondance et les métaux et nous procurera à tous un bien-être après lequel nous soupirons depuis longtemps. Que le Tout-Puissant écoute nos bons vœux et nos justes demandes pour la félicité et la prospérité de toute l'Europe! J'espère que

vous voudrez bien me donner un petit mot de souvenir, et recevoir les assurances de mon amitié

« BUTRÉ.

« Mon adresse est actuellement rue ci-devant Royale, n° 17, barrière Montmartre. »¹

Le bon Daniel Fritz lui répondait, quelques jours plus tard, par une lettre non moins émaillée de fautes d'orthographe que celle déjà citée, mais nous prenons sur nous d'en faire un peu la toilette avant de la présenter au lecteur.

« Strasbourg, le 3. July (*sic*).

« Monsieur,²

« Le même jour de 1. July, avant d'avoir reçu votre lettre, j'étais chez M. Hammerer, pour demander de vos bonnes nouvelles. Je serai donc bien charmé de vous voir cet été chez nous, car tous les vivres sont en abondance, excepté un tiers plus cher qu'autrefois, dans tous les articles, avec les assignats, mandats et métaux. De même, comment vous m'avez annoncé, l'armée du Rhin est passée le Rhin et déjà avancée jusqu'à Rastatt et Lahr. Si vous avez par hasard des effets quelque part dans vos appartements par là, vous devriez écrire à la hâte, car les volontaires ramassent tout ce qu'ils

¹ Chez une citoyenne Hatry, avec laquelle il resta plus tard en correspondance, car il existe d'elle plusieurs lettres à Butré, entre autres une du 11 octobre 1797, où elle lui donne des nouvelles de connaissances communes, M. de Lange et « la charmante Ninon, avec son nourrisson, qui pousse comme un champignon ». Il y logeait depuis le mois de juillet 1795 au moins, car à cette date il payait 200 livres de loyer à la citoyenne Hatry, mais durant l'automne 1795 il avait passé près de deux mois à Vitry.

² On remarquera que l'honnête charpentier revient aux formes de l'ancien régime; le *mon-sieur* et le *serviteur*, prohibés par les lois et les usages républicains, reviennent instinctivement se glisser sous sa plume. Butré, qui vit à Paris, continue, pendant quelque temps encore, à traiter de *citoyen* son propriétaire.

trouvent, contre la défense des généraux. On espère actuellement la paix avec l'Empereur plutôt qu'on le croyait auparavant....

« Hier j'étais à Kehl, la première fois depuis la Révolution; tous les gens-là ont été volés et pillés, dans tous les environs et plus pauvres que les mendiants. Je n'étais jamais dans l'inquiétude pour le loyer, mais pour votre aimable personne, après avoir entendu parler des troubles dans Paris, si souvent. Nous vous attendons avec beaucoup d'impatience; j'ai l'honneur d'être à mon sincère ami Butré son serviteur

« DANIEL FRITZ. »

L'impatience de Fritz eut le temps de s'accroître, car au lieu de M. de Butré, il vit arriver, mais sept mois seulement après cette dernière lettre, la missive suivante :

« Paris, 11 pluviôse, an V de la Républ. française (30 janvier 1797)

« Citoyen,

« Je me préparais, l'été passé, à partir pour aller vous joindre et avoir le plaisir, que je désire depuis longtemps, de vous renouveler tous mes sentiments d'attachement, ainsi qu'à toute votre famille, lorsque j'ai vu la marche rétrograde de nos armées,¹ ce qui m'a fait prendre le parti d'attendre encore, ne voulant point me trouver au milieu du théâtre de la guerre, et étant ici bien tranquille. J'ai dit, il faut encore y passer l'hiver, mais enfin je me propose de vous embrasser bien certainement au mois de mai prochain. J'attends ce

¹ Il s'agit ici des événements militaires qui s'accomplirent sur les bords du Rhin et dans l'Allemagne du sud, après le passage du grand fleuve, près de Kehl, par Desaix et Moreau, de la marche de Jourdain jusqu'en Franconie et de la belle retraite de Moreau à travers les défilés de la Forêt-Noire. — Peu de jours avant que Butré écrivit sa lettre (le 9 janvier), Kehl se rendait à l'archiduc Charles, après quarante-huit jours de tranchée ouverte; les gardes-nationaux de Strasbourg avaient contribué à cette belle défense.

moment avec impatience ; il faut espérer qu'une paix générale nous fera jouir pour lors du repos auquel nous soupironons si ardemment, et, qu'au lieu de nous détruire, nous travaillerons à cultiver nos champs et à rétablir tout ce que des fléaux affreux ont détruit.... »

Cette fois-ci l'attente fut moins longue, car, si mai s'écoula sans que le voyageur désiré survint, le mois de juillet apporta pour de bon la nouvelle que Butré quittait enfin Paris, où il séjournait depuis le mois de septembre 1792, pour rentrer dans ses foyers, à Strasbourg.

« Paris, ce 8 juillet 1797.

« Citoyen,

« Je pars enfin pour vous joindre. Comme je passe par la Bourgogne, je compte rester à me reposer un peu à Beaune, le pays du bon vin, dans une terre d'un ami. De là je gagnerai Besançon et me rendrai à Strasbourg. Je ne saurais vous dire combien je serai charmé de vous embrasser et toute votre famille, après cinq ans d'absence. Je pourrai enfin revoir mes affaires et retrouver mon petit mobilier, dont j'ai grand besoin. En attendant le plaisir de vous revoir, recevez les assurances de mon bien sincère attachement.

« BUTRET. »

Les plus généreux vins de Bourgogne, que ses amis lui offrent à l'envi, ne parviennent pas cependant à retenir notre voyageur ; il est si pressé d'arriver qu'il pousse l'honnête Fritz à commettre une fraude épistolaire pour hâter son retour.

« Pernant, près Beaune, 4 août 1797.

« Citoyen, me voilà près de Beaune, dans le meilleur canton de la Bourgogne, mais le plus mauvais cette année. Il n'y a absolument rien dans tout le pays ; jamais on n'a vu les vignes dans un si misérable état. Ainsi on ne boira pas de vin de Bourgogne de cette récolte.

« ... On ne veut pas me laisser partir ; je vous prie de me

mander qu'il faut que je vienne à Strasbourg le plus tôt possible, pour mes affaires; en montrant votre lettre on me laissera aller. Je serai très-charmé de vous voir et de jouir de mes effets, dont je suis privé depuis si longtemps. Tous les vins excellents du meilleur canton de la Bourgogne, où on voudrait me garder, ne sauraient me faire oublier Strasbourg qui sera toujours très-agréable pour moi...

« BUTRET. »

M. de Butré ne peut guère être arrivé à Strasbourg avant la mi-août, et dès qu'il eût repris possession de son domicile, « au n° 40, près de la citadelle », il se mit en devoir de reconnaître le terrain tout autour de lui. Dans les pages précédentes, on a pu lire toutes les pièces de sa correspondance, parvenues jusqu'à nous, pour les années 1792 à 1797, et l'état général de l'Europe n'avait guère permis qu'il conservât des relations épistolaires avec ses anciens amis d'outre-Rhin. A Strasbourg cependant, qui, lui aussi, dut lui paraître étrangement changé,¹ il avait immédiatement appris un fait d'une importance majeure pour son avenir, la mort de son meilleur ami à la cour de Bade, du baron Guillaume d'Edelsheim, décédé le 6 décembre 1793 déjà. Sans doute il connaissait également le frère cadet du baron, le diplomate George-Louis d'Edelsheim, qui allait représenter son souverain au Congrès de Rastatt, mais l'intimité quotidienne et l'appui de la nonchalante bonhomie de son principal protecteur lui feraient dorénavant défaut; ce fut une grande perte pour lui, et l'on peut être certain que ce lui fut également un chagrin très réel. Il s'empressa de faire parvenir au diplomate badois l'expression sincèrement émue de ses condoléances tardives au sujet de ce deuil, et profita de l'occasion pour sonder le terrain et s'enquérir de la possibilité de revenir au milieu de ses chères plantations d'Ettlingen. Mais son espoir — s'il le nourrissait réellement au fond du cœur — fut déçu; bien qu'enveloppée

¹ On trouvera un curieux tableau comparatif du Strasbourg avant la Révolution et dans les années qui suivirent, dans l'ouvrage intitulé *Beschreibung einer Reise nach Stuttgart und Strassburg im Herbst 1801*, par le professeur Meiners, de Göttingue. (Göttingue, Rœwe, 1803, in-16°).

de toutes les formules de la politesse officielle, la réponse de M. d'Edelsheim, qu'on va lire, apportait un refus catégorique au pauvre physiocrate, toujours soupçonné, quoique bien à tort, de « jacobinisme ».

« A Carlsruhe, 19 août 1797.

« Monsieur,

« Je viens de recevoir ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Strasbourg, en date d'hier, et je m'empresse de vous faire mes plus sensibles remerciements des sentiments que vous m'y témoignez à l'égard de feu mon frère. Hélas ! cette perte, irréparable pour moi et pour tous ceux qui ont su l'apprécier, me sera assurément toujours douloureuse, mais les circonstances où nous nous sommes trouvés depuis l'époque de sa mort, m'ont fait bénir souvent la Providence de lui avoir épargné les chagrins et les sollicitudes que j'ai éprouvées maintes fois depuis à sa place.

« Je ne manquerai pas de rendre compte à Mgr. le margrave des hommages que vous me chargez, monsieur, de lui présenter de votre part, dès qu'il sera de retour des bains de Steinbach,¹ où Son Altesse Sérénissime fait séjour depuis quelque temps. Tout le reste de sa famille se trouve également absente d'ici. Quant au dessein que vous me marquez de venir ici, je dois en conscience et avec une franche probité, vous prévenir confidentiellement que le moment présent ne me paraît nullement y être favorable. Outre que jusqu'à la conclusion définitive de la paix avec l'Empire germanique, toute cette contrée demeurera toujours encore occupée de troupes impériales, je ne vous cache pas que les personnes soupçonnées — soit à tort, soit avec quelque apparence de fondement — de jacobinisme, y sont soigneusement observées par elles, et même par la majeure partie des habitants du pays. Le retour de la paix,

¹ Il y a neuf localités du nom de Steinbach dans le grand-duché de Bade actuel, et cent dix-sept dans toute l'Allemagne; nous n'osons décider de laquelle il est ici question.

que nous désirons bien sincèrement, rectifiera sans doute le mieux les préjugés injustes, et il appartient à l'homme sage de prendre patience et de se prêter à la nécessité des circonstances, surtout lorsqu'on ose en espérer sitôt les plus heureux changements. Persuadé, monsieur, que vous reconnaissez dans cette ouverture sincère la confiance que j'ai dans votre discernement, je n'ai pas besoin de vous assurer de mon exactitude à m'acquitter de tous les services qui pourront dépendre de moi et de vous marquer les sentiments de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur

« BARON D'EDELSHEIM.

« Vous savez peut-être déjà que la quatrième princesse, Frédérique, épouse le roi de Suède¹ dans 5 ou 6 semaines, ce qui est l'objet de l'absence du prince et de la princesse héritière, que ma femme a accompagné à Weimar.

« Monsieur, monsieur Butré, chez M. Hammerer, négociant, près la place du Corbeau, Strasbourg. »

Déçu dans ses espérances de revoir ses pépinières préférées, Butré se préoccupa de rentrer au moins en possession des meubles, livres et habits qu'il avait délaissés tant à Ettlingen qu'à Carlsruhe et qui constituaient désormais la meilleure partie de son avoir. Il adressa donc à M. d'Edelsheim différentes requêtes, que celui-ci fit mettre en effet sous les yeux du Conseil intime du margrave. Elles donnèrent lieu à des recherches administratives sur le sort qu'avaient eu les nippes et les hardes de Butré, mais le résultat de ces recherches fut si lamentable que l'on comprend sans peine pourquoi M. d'Edelsheim ne s'est guère pressé d'en faire part à son correspondant. Comme il eut cependant, cinq mois plus tard, l'obligeance de lui faire expédier une copie certifiée des docu-

¹ Le roi de Suède Gustave IV-Adolphe, détrôné le 13 mars 1809, le dernier des Wasa.

ments officiels qui le concernaient, nous sommes à même de donner une idée de la façon dont l'avoir du pauvre intendant des jardins princiers avait été « protégé » par l'ingérence des gens de loi. Ces papiers nous apprennent qu'à la date du 4 septembre, le Conseil intime avait demandé un rapport sur l'affaire Butré au *Hofrath*, à la Chambre des tutelles. Ce dernier collègue avait chargé le *Hofraths-Secretär* Gaum de résumer la situation financière de l'impétrant dans une note qu'on ferait parvenir ensuite au ministre. Le 18 octobre, il la présentait en effet au Conseil aulique, qui l'approuvait et la transmettait, deux jours plus tard, sous le n° 9840, « avec ses sentiments amicaux, » au messieurs du Conseil intime.¹

Dans ce rapport, le sieur Gaum exposait que vers la fin de l'année 1794, c'est-à-dire après avoir patienté durant deux années, la veuve Model Salomon, chez laquelle Butré logeait à Carlsruhe, avait porté plainte en justice pour ravoir son appartement et en recouvrer le loyer, qui courait toujours. La justice s'était empressée de *consigner* les effets de Butré, dont on ignorait le domicile, voir même l'existence; mais comme ils étaient fortement endommagés par la vermine, et que la créancière insistait, le tribunal avait décidé de faire procéder à la vente judiciaire de ces divers effets. Cette vente avait été suspendue pour un temps assez long, parce qu'il avait fallu en conférer avec d'autres corps administratifs de la principauté, puis était venue l'invasion du territoire par les armées républicaines, et le majordome d'Ettlingen, Lavigne, avait donné les souliers et le linge de corps de Butré, conservé dans ce château, aux troupes françaises, lors de leur entrée dans la localité, afin d'éviter un pillage général. Tout le reste des vêtements et du mobilier de Butré avait été vendu depuis et l'actif et le passif du pétitionnaire se liquidait d'après le compte ci-joint, si l'on ne tenait pas compte d'une

¹ *Auszug aus fürstl. Hofrathsprotokoll vom 20. Oktober 1797.*

réclamation subsidiaire formulée par le sieur Groos, ancien domestique de Butré, qui demandait dix thalers d'arriérés de gages, mais sans pouvoir justifier de ses prétentions d'une façon plausible.

Ce mémoire était accompagné de deux pièces justificatives. La première, en tête de laquelle Butré a mis plus tard mélancoliquement : *Ventz de mes effets à Carlsruhe*, contient la longue série des objets mobiliers et habits, vendus aux enchères à la requête de la veuve Salomon. Curieuse et lamentable nomenclature d'habits de toutes les couleurs, gris, bleus, noirs, rouges des Gobelins, des vestes jaunes, vertes et brodées d'or, etc. ! Les revendeurs de la résidence margraviale avaient dû faire, ce jour-là, de bonnes affaires, car le total des sommes encaissées pour cette longue liste d'objets de toute nature, n'était que de cent-quarante florins. En note, au bas de la pièce, Butré constate aussi qu'une quantité d'ustensiles, qu'il énumère, avaient disparu, sans figurer au catalogue, tels qu'un lit de domestique, une Minerve en porcelaine, un tonneau de tabac, une épée, et — mentionné entre des bouteilles d'élixir et des « pots de chambre » — un « tableau des maximes du gouvernement économique ». La seconde pièce, également dressée par le secrétaire Gaum, présentait la situation financière du débiteur sous le jour le plus triste¹. L'*actif* (y compris les effets non encore vendus à Ettlingen) se montait à 266 florins 8 kreutzer. La femme Salomon réclamait pour loyer, intérêts de cette somme et pour deux coussins perdus, 259 florins et 31 kreutzer. Mais ce *boni* apparent se changeait en déficit par l'apport de 26 florins 29 kreutzer de frais judi-

¹ *Status über des Herrn Butré dahier und in Ettlingen verlassenen Vermögens*, Karlsruhe, 18. Oktober 1797. — On y comptait pour frais de taxation de la vente : 12 fl., pour insertion dans les Affiches : 1 fl., pour la publication de la vente par le *Bettelvogt* : 36 kr., pour le *Hofeconomieverwalter Vierordt (für ihn und Pferdefutter)* : 7 fl. 30, pour le *Hofrathsscretär Gaum* : 4 fl., pour le *Waisenrichter* d'Ettlingen : 2 fl.

ciaires ; la justice badoise d'alors était assurément consciencieuse, mais elle ne fonctionnait pas à bon marché. Le pauvre Butré, qui ne devait rien en équité, sinon en droit, puisqu'il y avait eu force majeure, voyait donc tout son avoir (sauf ses livres, qu'on avait eu la compassion de mettre de côté) perdu et de plus il restait débiteur de l'Etat badois pour une somme de 20 florins 52 kreutzer. C'était ce résultat final désastreux que lui annonçait enfin une lettre de M. d'Edelsheim, datée de Rastatt, 9 février 1798.

« J'ai assurément bien des excuses à vous faire, monsieur, du long retard de ma réponse à quelques lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dont la dernière était datée du 9 décembre de l'année passée. Cependant je ne vous entretiendrai pas maintenant des raisons et empêchements qui ont causé ce délai, mais je passerai aux renseignements que vous m'avez demandés, monsieur, relativement aux effets que vous avez laissés en quittant notre pays, tant à Carlsruhe qu'à Ettlingen. Vous trouverez au pli les éclaircissements de notre conseil aulique sur l'arrangement qu'il s'est vu obligé de faire, sur l'instance de vos créanciers, au sujet de vos dits effets, pendant votre absence, avec un état, actif et passif (quoiqu'en bloc), tel qu'il a été trouvé.

« Je dois vous demander en même temps votre déclaration, monsieur, si vous préférez de dégager vos livres, que l'on n'a pas estimés, ainsi que le peu d'effets qui se sont encore trouvés à Ettlingen, évalués à 126 fl. 5 kr., en acquittant les 146 fl. 51 kr. dûs encore d'après cet état, ou bien si vous préférez qu'on les fasse également vendre juridiquement, tel que les lois du pays le prescrivent. Il reste en outre quelques estampes et une coiffe de filet de soie cramoisi, dont je présume que vous ne voudrez pas vous défaire et que je me propose de vous envoyer à la première occasion qui se présentera.

« Au reste je joins bien sincèrement mes vœux aux vôtres,

monsieur, que, jusqu'au printemps tout soit pacifié de manière à assurer à jamais le bonheur et la plus constante quiétude à l'humanité entière. Elle en a partout bien besoin et notre pays en particulier ne se remettra pas d'un demi-siècle de tout ce qu'il a souffert pendant cette guerre désastreuse...

« Ma présente carrière, ici, au Congrès, me prive de toutes les jouissances domestiques, en m'en tenant constamment séparé, et cela déjà depuis près de trois mois. Aussi ai-je bien le dessein de me retirer à Budesheim,¹ dès que la paix sera faite et que les choses auront repris tant soit peu une consistance supportable. En attendant j'ai l'honneur d'être bien parfaitement, monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« EDELSHEIM. »

Butré voyant que le ministre ne se pressait pas de lui répondre, avait jugé prudent d'intéresser à son sort une influence toujours grandissante à la cour du vieux margrave, son épouse morganatique, la comtesse de Hochberg. Lié d'ancienne date avec la jeune compagne du prince, il espérait sans doute qu'elle appuierait auprès de Charles-Frédéric sa demande de retour, dans l'intérêt même des plantations d'Ettlingen. Il lui écrivit donc en décembre 1797 :

« A présent qu'on va délibérer pour savoir si on ne s'amusera plus à égorger des hommes, ceux qui ont ces abominations-là en horreur, parce qu'ils n'ont pas tout à fait perdu les sentiments de justice essentielle et de fraternité générale que le moteur éternel avait intimé dans nos âmes pour faire du globe terrestre un séjour de bonheur, pourront enfin se communiquer. C'est dans ces douces espérances que je désire cultiver les liaisons d'amitié que vous m'avez témoigné et

¹ Budesheim était un village de Hesse-Darmstadt, où M. d'Edelsheim, originaire du comté de Hanau, avait sans doute ses terres héréditaires.

dont les temps malheureux, qui se sont passés, ne m'ont pas fait oublier le souvenir flatteur.

« Comme je ne vis plus qu'avec des arbres, je ne vous paraîtrai pas bien intéressant, mais les hommes, mes frères, bons ou mauvais, ne pouvant exister sans subsistances, il faut bien leur en procurer. C'est pourquoi je viens de recommencer mes travaux ordinaires dans ce temps-ci et de planter un demi-millier d'arbres, le mois passé, à sept lieues d'ici, dans les montagnes.¹ C'est peu, et seulement pour dire que je n'ai pas passé une année infructueusement. La saison n'étant plus favorable et décembre étant le temps du repos, je suis rentré dans ma retraite de Strasbourg, au milieu de six jardins qui sont mon unique société et j'y passerai l'hiver. Il faut espérer qu'au printemps on pourra aller librement et s'occuper paisiblement de tous les travaux utiles. Personne au monde ne le désire avec tant d'ardeur et c'est cette douce espérance qui fait toute ma félicité.

« Me voyant séquestré à Paris, en 1793, je cherchai à m'occuper de l'objet de mon étude depuis plus de 50 ans, pourquoi je fus visiter les plus beaux jardins de cette ville. Je trouvai partout des espaliers de pêches dans un horrible état. Quelques-uns cependant n'étant pas tout-à-fait perdus, et les propriétaires m'accueillant avec le plus grand intérêt, je m'occupai à les rétablir, mais pour contribuer au bien général, il fallait une instruction qui n'existait point encore dans les volumineux traités imprimés jusqu'à ce jour.

« C'est pourquoi je fis imprimer une petite brochure sur la taille des arbres fruitiers et surtout sur celle des pêches. Pour lors je fus visité par quantité de propriétaires, me priant de venir voir leurs jardins. J'ai mis la serpette à la main à plusieurs et j'ai procuré aux autres des gens de Montreuil

¹ Ce sont les plantations de Haslach dont nous parlerons tout à l'heure.

pour leurs pêcheurs et leurs jardiniers ont resté à leurs choux et leurs laitues. Mais des accueils si favorables ne m'ont point fait oublier ma belle plantation d'Ettlingen. Je suis venu aussitôt que j'ai pu et je serai toujours prêt à y donner mes soins absolument nécessaires. Si on ne veut pas la perdre, ce qui serait une perte irréparable, car on ne rassemblera plus jamais la nombreuse collection de ce qu'il y a de meilleur en fruits, dont les deux planteurs de choux qui sont là, ne savent seulement pas les noms. La collection de cerises n'existe nulle part. Il y a une plantation de suite de poires qui se succèdent depuis le commencement de juillet jusqu'en novembre; ils ne me sauraient en nommer une. Les autres poires d'hiver sont distribuées dans d'autres allées; j'avais 500 paradis, dont 200 en place, les autres en pépinière, pour finir ma plantation. On en a arraché une partie pour y mettre des choux et des pommes de terre. On en a mis une autre partie contre des murs que j'avais fait construire pour y mettre des pêcheurs. Il faut être de la dernière stupidité pour mettre des paradis contre des murs.

« Madame la comtesse ignore peut-être ce que c'est que des paradis. C'est un petit pommier nain, sur lequel on greffe toutes les espèces de pommes, qui viennent d'une beauté surprenante, rapportant constamment et dont les arbustes restent toujours petits. On en plante à Paris des milliers, on le connaît peu en Allemagne.

« Ma petite brochure a fait ici la même sensation qu'à Paris. Tous les propriétaires curieux de leurs jardins viennent me visiter et me dire qu'ils sont misérables, qu'ils voient mutiler leurs arbres et qu'il n'y a pas un homme ici qui ne les abîme, que je devrais bien former une école, ce qui ne peut se faire ici, mais ce qui serait praticable à Ettlingen, où il y a mille toises de beaux murs pour les pêcheurs et abricotiers et un grand emplacement pour placer trois mille arbres nécessaires à une grande instruction, et où on pourrait former des sujets

qui répandraient la science dans toute l'Allemagne, sans quoi elle finira avec moi et restera concentrée dans Montreuil, dont elle ne sortira jamais, car ces industrieux cultivateurs ne veulent ni instruire les étrangers, ni être jardiniers ailleurs.

« Pardon de tant de détails qui vous prouveront tout l'intérêt que j'ai mis en cette superbe plantation que je ne saurais jamais perdre de vue. Je vous prie de faire part à M. le margrave que je suis à ses ordres et que je n'irai sûrement pas à Ettenheim sans les recevoir... »

Dans quelle mesure la comtesse intervint-elle en faveur de son correspondant, c'est ce qu'il nous serait difficile de dire; mais il est probable que, les négociations de Rastatt aidant, c'est à sa faveur que Butré dut la permission de revenir dans le margraviat pour liquider sa situation personnelle. Il doit être arrivé à Carlsruhe dans les premiers jours de mai 1798, car c'est du 10 de ce mois que la veuve Model Salomon a daté la décharge complète remise à M. de Butré de toutes demandes et prétentions élevées jusqu'à ce jour et lui donne main-levée de toutes réquisitions ultérieures de sa part. Quand il eut réglé ses menues dettes dans la capitale et fait ses visites d'adieux,¹ il partit pour Ettlingen; l'impression que firent sur lui ses vergers délaissés se retrouve dans le billet qu'il adressait de cet endroit à son propriétaire strasbourgeois, le 16 mai 1798.

« Citoyen, j'ai toujours été à Carlsruhe depuis mon départ, où j'ai enfin fini mes affaires la semaine passée, et suis venu lundi ici où j'ai trouvé de l'ouvrage et j'y suis occupé à tailler

¹ Il rencontra à cette occasion à Carlsruhe l'un de ses compatriotes, le géologue Faujas de Saint-Fond, qui faisait alors des expériences d'aérostation, semble-t-il, dans le pays de Bade. Il se lia très particulièrement avec lui, et lui resta très attaché, comme on le voit par une lettre à un savant parisien inconnu, datée du 9 ventôse an VII (19 mars 1799), écrite à propos du long silence de Faujas, qu'il croyait mort parce qu'il ne lui répondait plus.

des pêcheurs qui sont dans un mauvais état depuis six ans que je ne les avais pas vus. C'est un travail immense; aussi je ne vous verrai pas avant la Saint-Jean, car il faut que je remette cet immense jardin un peu en ordre, ce qui n'est pas une petite besogne....

« Je n'ai perdu que ce que j'avais à Carlsruhe, excepté mes livres qu'on m'a conservé. Pour ici, j'ai trouvé tous mes habits et petits ustensiles de ménage et beaucoup de livres, et mon cabriolet. Ainsi j'ai encore quelque chose.... Recevez les assurances de ma sincère amitié.

« BUTRET. »

Le fervent horticulteur resta en effet plus de deux mois à Ettlingen, comme il le racontera dans une lettre subséquente, travaillant du soir au matin « à réparer des ans l'irréparable outrage » dans ses pépinières négligées, et faisant « crier au miracle » — c'est du moins lui qui l'affirme — les bons citadins qui venaient suivre en badaudant ses travaux. Mais tout son zèle et son talent ne devaient pas amener une réintégration dans sa situation officielle. Le massacre des plénipotentiaires de Rastatt, la reprise de la lutte entre la République française et la coalition de l'Europe, y fut sans doute pour quelque chose. Puis il y avait pour le margrave, d'autres dépenses à faire, plus urgentes, il faut l'avouer, que d'ajouter encore de nouveaux arbres à tous ceux qui se trouvaient déjà dans ce château d'un si coûteux entretien. Peut-être Charles-Frédéric songeait-il dès lors à le transformer en hôpital, comme il l'ordonna quelques années plus tard. Bref, Butré dut revenir à Strasbourg, sans que ses vœux se fussent réalisés, ou parussent près de l'être.

Il ne se tenait pas néanmoins pour battu. Le 7 avril 1799, il adressait une nouvelle lettre à M^{me} de Hochberg, profitant d'un incident désagréable qui s'était produit entre le major-dome d'Ettlingen et lui.

« Madame la comtesse,

« J'avais écrit à Lavigne, il y a quelque temps, pour rendre service à Wild, auquel il est dû ici deux mille écus, et dont je me suis chargé de procurer la rentrée. Je priais Lavigne de me faire passer ses titres afin que l'huissier puisse agir à cet effet. Au lieu de la juste reconnaissance qu'il me devrait, il va se plaindre que je veux lui donner des ordres, parce que, écrivant pour cet objet, je m'informais du jardin et que j'annonçais que, s'il m'était permis, j'irais après Pâques faire la taille des pêchers.

« Vous avez dû voir par ma lettre deux choses; la première que je ne suis occupé de rien autre que de faire des plantations d'arbres fruitiers et de leur culture; la deuxième, tout l'intérêt que je prends à cette belle plantation d'Ettlingen, qui m'a coûté tant de travaux et qui renferme une collection d'arbres fruitiers qui n'existe nulle part. Je ne puis voir l'état de dégradation et de dépérissement où elle est aujourd'hui sans être vivement affligé et quand j'y pense, cela me fait saigner le cœur.

« Lorsque j'ai dit que je pourrais aller à Ettlingen après Pâques, je supposais : 1° qu'on ne veut pas absolument laisser perdre cette belle plantation; 2° qu'on désirerait que j'y fusse pour la sauver de sa destruction. C'est pourquoi j'avais écrit à M. le baron d'Edelsheim, pour demander les ordres de Mgr. le margrave à cet effet, ne voulant certainement rien faire qui pût ne pas lui convenir.

« Quand je parle de la dégradation de cette plantation, en voici la preuve J'avais laissé 200 pêchers en bon état. Je suis arrivé à Ettlingen, le 14 mai de l'an passé; j'en ai trouvé plus de la moitié de péri; tous les autres, auxquels on n'avait pas touché depuis deux ans, pendaient par lambeaux par terre. Une telle vue m'a serré le cœur et je me suis mis à l'ouvrage en gémissant, mais auparavant il a fallu faucher sur toutes les plates-bandes pour pouvoir aborder les arbres. J'ai été

pendant deux mois à travailler du matin au soir, pour tâcher de rétablir un tel désordre. Il y avait deux espaliers, de 75 toises chacun, abricotiers et poiriers, dans le même état. Pour lors, les deux jardiniers, planteurs de choux, me voyant tout le jour à l'échelle, et qui ne faisaient rien auparavant, l'un étant tout le jour au cabaret et l'autre à jouer aux cartes, se sont mis à l'ouvrage et tout Ettlingen a crié que j'avais fait miracle... »

Mais on ne l'invita pas, malgré ses efforts, à renouveler ce « miracle » et, le 18 avril 1799, la comtesse lui répondait de Carlsruhe par ce petit billet, qui mettait forcément un terme, pour le moment du moins, à toute sollicitation nouvelle.

« Monsieur,

« J'ai mis sous les yeux de Monseigneur le Margrave la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 7 du courant. Son Altesse Sérénissime est très reconnaissante des soins que vous avez toujours de la belle plantation d'Ettlingen, à qui, comme vous le savez, Elle prend un vif intérêt, mais le pays étant abymé de tous les maux de la guerre, le Margrave doit différer les soins de la plantation d'Ettlingen à un temps plus propice; et vous, monsieur, vous ne pourriez pas y vaquer paisiblement à la culture de vos arbres.

« J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée, monsieur, votre très-humble servante

« COMTESSE DE HOCHBERG. »

Tout en rêvant au bonheur de revenir à son tranquille château d'Ettlingen, M. de Butré, ou plutôt le citoyen Butret, — car il ne s'appellera plus autrement désormais, — n'avait pas vécu dans une inaction complète pendant les deux années qui s'écoulèrent après son retour à Strasbourg. Il semblerait même qu'il ait eu peu de confiance, au fond, dans l'issue de ses démarches ; dans le cas contraire, s'expliqueraient difficilement ses acquisitions d'immeubles en Alsace. Soit qu'il fût pressé d'utiliser, avant leur dépréciation absolue, ce qui lui restait de « valeurs nationales »¹ en dépôt chez son banquier de Strasbourg, soit qu'il ait réussi à faire quelques économies pendant son séjour, comme jardinier, dans la capitale et qu'il en cherchât un placement utile, nous le voyons rechercher, à peine établi chez le père Fritz, quelque coin de terre à bon marché, qui pût lui servir de champ d'expériences agricoles.

Quelles circonstances spéciales l'amenèrent à se décider en fin de compte pour Haslach ? C'est ce que nous ignorons ; lui-même n'y venait point alors pour la première fois. Il avait visité, nous l'avons dit, cette vallée pittoresque des Vosges en 1783, et peut-être un souvenir agréable lui en était-il resté. Peut-être aussi, qu'en parcourant la liste des biens nationaux encore à vendre dans le Bas-Rhin, la mise à prix modeste de ce clos de chanoine l'avait-elle particulièrement tenté. Toujours est-il qu'il n'hésita pas bien longtemps dans son choix, car dès le 15 septembre 1797, il devenait l'heureux propriétaire d'une « belle et grande maison, avec cour, écu-

¹ Ce motif devrait être cependant exclu si réellement, et *sans exception*, les assignats cessèrent d'avoir cours, même pour l'achat de biens nationaux, en juillet 1796.

ries, remises, jardin et verger »¹, sise à Niederhaslach, et cela pour une somme tout à fait dérisoire, si nous avons bien compris les notations de son cahier de dépenses².

L'abbaye de Haslach, célèbre dès le moyen-âge par le pèlerinage qu'on y faisait aux reliques de Saint-Florent, avait été dans les années qui précédèrent la Révolution, l'un des chapitres secondaires de la province d'Alsace. Autour de l'antique église, élégamment restaurée de nos jours, s'élevaient des habitations de chanoines, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui, et donnent un aspect de bien-être au modeste village que connaissent tous les touristes des Vosges, soit qu'ils descendent des hauteurs du Schneeberg vers la plaine, soit qu'ils remontent le cours de la Hasel jusqu'à la chute du Nideck. Ces biens avaient été saisis au profit de la nation, comme tous les domaines ecclésiastiques et un certain nombre d'entre eux avaient été vendus dès 1793³. Mais Haslach était alors bien retiré du monde, les paysans des environs trop pauvres et sans doute aussi trop fervents catholiques pour acquérir les terres « volées » à l'Eglise et l'on ne saurait donc s'étonner qu'une partie d'entre elles fussent

¹ Nous empruntons cette nomenclature à l'affiche, imprimée chez J.-H. Silbermann, quelques années plus tard, quand, dégoûté de cette villégiature, Butré mit en vente le malencontreux domaine qui lui causait tant de déboires.

² Nous y lisons en effet : « Achat de ma maison, 159 livres 14 sols ». Mais peut-être était-ce simplement un à-compte, car, encore en 1799, nous rencontrons la mention : « Maison, 100 francs ».

³ Le 28 janvier 1793, le Directoire du département du Bas-Rhin faisait mettre en vente les deux immeubles du prévôt Fauller et du chanoine Bellinger, sur une mise à prix de 4,300 livres. Ils furent adjugés en juillet suivant (*Affiches de Strasbourg*, 26 janvier, 20 juillet 1793). Mais l'abbé Gratric, dans son ouvrage, *Das Breuschthal*, etc., p. 337, raconte également, qu'en 1790 une des maisons de chanoine de Haslach, avec verger, jardin et neuf arpents de terres labourables, des plus riches du village, furent vendus pour 500 livres assignats.

encore vacantes. C'est ce qui expliquerait aussi que le gouvernement, las d'attendre, ait considérablement baissé le prix de vente. Une seule chose étonne, c'est que Butré soit allé choisir, pour y créer des plantations nouvelles, un village au climat froid, presque au cœur des Vosges, peu fait pour abriter un vieillard frileux comme lui, et pour protéger la floraison de ses pêchers et de ses cerisiers hâtifs.

Au premier moment le nouveau propriétaire fut tout à la joie de prendre possession de son petit domaine. Nous l'y voyons passer presque tout l'automne de 1797 et c'est à la fin de novembre seulement qu'il se décide à regagner Strasbourg. Mais, dès le 9 janvier 1798, il retourne dans sa vallée, pour conduire lui-même à Haslach un envoi d'arbres que venait de lui expédier son fidèle correspondant, Cretté dit Pierrette, le jardinier de Vitry. Il y retourne en mars, en avril, et après son voyage d'Allemagne, à la fin de juillet, taillant, greffant, émondant à plaisir. A la Saint-Michel, il s'y établit avec une servante, à laquelle il achète un rouet, pour occuper ses soirées, et qui ne lui coûte pas moins de 44 livres 15 sols pour ses nippes¹. On devine qu'il est content d'être chez soi et que, malgré son vif désir de retourner à Ettlingen, il se résignerait à vivre en solitaire dans les Vosges et à y poursuivre la mission qu'il s'est donnée : détourner les hommes de « l'animalité », en leur procurant des sources de revenus nouvelles et des jouissances plus délicates.

Quand enfin les froidures de l'hiver forcent Butré à revenir à Strasbourg, c'est avec la satisfaction du sage qu'il vient reprendre possession de ses pénates urbains, au milieu des grands jardins achetés par Fritz, derrière l'ancien couvent des Grands-Capucins. C'est un sentiment de bien-être, assez rare chez lui, que respire la lettre adressée en décembre 1798

¹ Tous ces détails sont empruntés à son cahier de dépenses pour 1798.

à un ami, que nous croyons être M. Savalette de Lange ¹, déjà nommé plus haut. Si jamais Butré sembla content de son sort, c'est au moment où, sous le toit du vieux Fritz, il rédigeait les lignes suivantes :

« Pourrai-je enfin, cher paresseux, vous engager à me donner un petit mot de votre souvenir ? Voyant que je ne recevais aucune réponse aux trois dernières lettres que je vous ai écrites, je me suis adressé, pour avoir quelque nouvelle de votre existence, aux deux dames de votre maison, sous lesquelles vous vous êtes mis en tutelle. . . Enfin j'ai reçu une réponse de M^{me} Hatry qui, je ne sais pourquoi, ne m'étant parvenue qu'à un mois de date, me fit écrire à la digne personne dont vous ne méritez pas de baiser très respectueusement les pieds, et je n'ai pas eu l'avantage d'en avoir un petit mot.

« Décembre étant le temps du repos, j'ai quitté les montagnes qui commençaient à se couvrir de neige et suis venu dans mon hermitage de Strasbourg, au milieu de six jardins qui font mon unique société. J'habite une loge de francs-maçons qui me paraît très ancienne. C'est une galerie plus longue que votre salon, mais pas si haute, ni si large, à l'entrée de laquelle est une autre galerie en treillage, qui conduit à un salon, aussi en treillage, dont les deux plafonds sont semés d'étoiles d'or avec des roses et soleils en or au milieu, où sont des crampons pour mettre des lustres, qui sans doute éclairaient autrefois la loge et les dites galeries. Quelques devises et décorations singulières annoncent la vétusté du total. Ce qui me rend cet endroit précieux, c'est qu'il est le seul lieu où j'ai pu conserver quelque chose.

« Partout ailleurs j'ai été volé, dépouillé, et sans cette

¹ D'abord il y est question de M^{me} Hatry, chez laquelle Butré logeait avec M. de Lange, puis il y a les allusions à la franc-maçonnerie, dont les mystères avaient été autrefois discutés entre eux ; voy. p. 88.

retraite, il ne me resterait plus rien que les six mauvaises chemises avec quoi je suis arrivé et deux vieilles redingotes. J'ai cette obligation à mon hôte, un bon Allemand, charpentier de son état, qui a eu un si saint respect pour ma propriété, et qui, pour me la conserver, n'a jamais déclaré ma demeure, qui a été complètement ignorée. Aussi, tant que je vivrai, je la conserverai et ne quitterai point la demeure d'un si digne homme, à qui j'ai tant d'obligations.

« Jugez, si on était venu inquisiteur là, comme on a fait dans toute la ville! Outre des choses précieuses à mon usage, j'ai des manuscrits de ma main pour lire six mois, des correspondances avec les principaux savants de l'Europe, des princes et princesses, leurs premiers ministres. Il y a deux cents lettres du marquis de Mirabeau, pendant trente ans. J'ai trouvé des lettres de Necker et de son facteur Dufresne, de Calonne, de l'abbé Terrai même, car je tâtais tous ces faiseurs de finances.

« Il y en a beaucoup aussi de Bailly, le malheureux premier maire de Paris, avec qui j'ai été longtemps en correspondance et que j'avais enfin laissé parce que, malgré les trois académies, dont il se qualifiait toujours, il était par trop borné et il faut l'être rudement pour aller se fourrer dans le gâchis d'une révolution. Pour moi je l'avais abandonné aussitôt après son rapport sur le magnétisme animal, qui est la dernière des platitudes.¹

« A propos de magnétisme, je trouve dans mes manuscrits une lettre du marquis de Thomé sur ce sujet, publiée dans le *Journal encyclopédique* de septembre 1785, où il parle avec tant d'avantage des ouvrages de Swedenborg sur cette pro-

¹ On peut juger par cette énumération combien nous avons perdu, grâce à l'incurie des héritiers de Butré, qui laissèrent pourrir ces manuscrits précieux, dont nous exploitons ici les faibles débris, sans se douter probablement de leur existence.

priété animale ; n'est-ce point le M. Thomé avec qui j'ai dîné plusieurs fois chez vous ?...

« Sans compter une bibliothèque choisie, j'ai des manuscrits, de quoi passer mon hiver et oublier que je suis entre deux chaînes de montagnes couvertes de neige, qui rendent cette morte saison si différente de celle du tropique de l'Ecrevisse, où la nature dans toute son action, manifeste la grandeur et la puissance du moteur infini qui vivifie les mondes... »

« Il paraît que la religion théophilanthropique fait un grand progrès à Paris, du moins suivant vos misérables gazetiers. Si elle ne procure pas plus le pain de vie que toutes les autres, il faut espérer qu'elle ne fera pas verser de sang et qu'elle se tiendra dans une pure représentation théâtrale, pour amuser la grande oisiveté de la fourmière parisienne... »

Malheureusement sa santé ne se soutint pas, comme il l'avait espéré, jusqu'à la fin de ce rude hiver. En avril nous l'entrevoyons malade à Strasbourg et demandant par lettre des renseignements sur ce qui se passe à Haslach. C'est un voisin, nommé Scheer, qui lui répond par des détails, peu clairs pour nous, mais évidemment de nature à vexer plutôt qu'à réjouir Butré. Contrairement à ce que le propriétaire de l'immeuble avait décidé, c'est dans l'étage supérieur, et non au rez-de-chaussée, que s'est établi un nommé Breu ou Brey, qualifié plus tard de négociant (un petit épicier sans doute); les effets de Butré ont été entassés dans la chambre d'en-bas, qui reste fermée à clef. Il n'y a rien de planté dans le jardin, sinon que « du côté de la couche » la servante a « semé de la salate et des bois ». Ce qui devait attrister tout particulièrement notre arboriculteur, c'est que le citoyen Scheer ajoutait : « La nuit du 28 février passé, l'on vous a *encore* enlevé les bûches qui étaient contre les murs de votre voisinagent; c'est aparamment les mêmes voleurs qui a voler les autres arbres¹. »

¹ Lettre de Haslach, 6 floréal an VII (25 avril 1799).

Cependant le vieillard reprit bientôt des forces suffisantes pour retourner à la campagne, et nous apprenons même que dans le cours de l'été il se promène, le sac au dos, à travers les montagnes. C'est ainsi que le 29 et le 30 juillet 1799 il visite Obernai et fait de là l'ascension de Sainte-Odile ¹. Sans doute il passa l'automne à Haslach et revint à Strasbourg aux premières neiges. Il ne nous reste de cette époque qu'une seule lettre, mais elle est sortie de la plume de La-Tour-d'Auvergne, le « premier grenadier des armées de la République » et fait honneur à la mâle simplicité, comme à l'aménité du caractère de cet homme d'élite, dont la vie devrait tenir une des premières places dans tout *Plutarque français*.

« Passy, le 8 pluviôse, an VIII de la République française
(28 janvier 1800).

« J'ay reçu, mon cher Butret, avec une joye inexprimable, le précieux témoignage de votre souvenir. Je sens, comme je le dois, le prix de tout ce que vous me dites d'obligeant à l'occasion de ma nomination à la place de législateur. Vous ne serez nullement étonné que j'aye préféré l'obscurité dans laquelle j'aime à vivre au sort de ceux qui ambitionnent de frapper les regards du public. Les faibles ressources que j'ai trouvées dans mes talens pour occuper une place aussi relevée, m'ont parfaitement secondées pour me déterminer à ne la point accepter.

« La faveur, la fortune, l'éclat des rangs et des honneurs, ne m'ont jamais éblouis. Je me suis toujours tenu à la place où la Révolution m'a trouvée et l'ai gardée comme le soldat fidèle conserve le poste d'honneur qui lui est confié. Mon âge et mes infirmités m'ayant mis hors de la lice, je vis maintenant ici dans la retraite et dans la plus profonde obscurité, rendant aux sciences et aux lettres un culte secret ; mais comme il fallait que je me déclarasse d'une faction, j'ay choisi celle de

¹ Cahier des dépenses pour 1799.

l'antiquité. Je continue en conséquence mes *Recherches sur les origines gauloises*¹. Ne manquez pas d'aller voir de ma part mon précieux ami, le professeur Oberlin²; s'il est une place vacante dans son cœur et dans le vôtre, ce sont les seules que j'ambitionne. J'ay vu à Montreuil le célèbre cultivateur Pepin; il a souvent été question de vous dans nos entretiens et vous sentez combien cette conversation a dû fournir de plaisir aux deux interlocuteurs. Je donnerai ce soir de vos nouvelles au citoyen Clavier ou Clavières-Duplessis, mon voisin, et fils d'un homme adonné comme vous aux plus hautes sciences³. Adieu, mon cher maître, vous devez être heureux par votre propre estime, mais si celle d'un homme qui sait vous apprécier et qui vous honore, peut encore ajouter à vos jouissances, vous pouvez y joindre celle de votre constant ami

« LA TOUR-D'AUVERGNE-CORRET,

« ancien capitaine de grenadiers, retiré à Passy.

« Mille choses aimables de ma part, je vous prie, au citoyen Daler, notre célèbre maître d'écriture allemande⁴.

« Au citoyen Butret, jardinier, chez le citoyen Fritz, à Strasbourg. »

¹ La première édition de ce curieux travail avait paru en 1792 sous le titre de *Nouvelles recherches sur la langue des Bretons*. Cette nouvelle édition, remaniée et complétée, ne parut qu'après la mort de La Tour-d'Auvergne, advenue le 27 juin 1800, sous le titre de *Origines gauloises* (Paris, 1802, 8°).

² Il s'agit de Jacques-Jérémie Oberlin, le célèbre philologue et archéologue, mort en 1806.

³ Nous avons assez longuement parlé, dans un des chapitres précédents, de Clavier-Duplessis; il est douteux que Butré le reconnût comme un émule; on se rappelle de quelle façon il l'avait rudoyé jadis.

⁴ Cette indication permet de préciser l'époque où La Tour-d'Auvergne et Butré se sont connus à Strasbourg; nous avons vu que c'est durant l'hiver de 1782—1783 qu'il y prit des leçons d'écriture. Sans doute son illustré correspondant tenait alors garnison dans cette ville. On trouve en effet, dans l'*Almanach d'Alsace* d'Oberlin et même encore dans

Il est un autre savant dont nous rencontrons à ce moment le nom dans les papiers de Butré, c'est le célèbre naturaliste Lamarck; la lecture de son *Annuaire météorologique* a poussé notre solitaire à lui écrire, pour discuter avec lui plusieurs points de chimie et pour le convertir à la science hermétique, ce qui fut sans doute peine perdue¹. Nous rencontrons aussi Faujas-Saint-Fonds qui, se rappelant son interlocuteur de Carlsruhe, lui adresse quelques lignes de verbiage sentimental, en lui recommandant un ami qui va partir². Mais le plus marquant dans l'histoire, de tous les personnages auxquels Butré fait parvenir des épîtres pendant le cours de l'année 1800, c'est le héros du dix-huit brumaire, le général Bonaparte. Le citoyen premier consul a dû faire une bien dédaigneuse figure en recevant la lettre qu'on va lire; elle n'était pas faite pour le réconcilier avec les « idéologues », malgré l'admiration sincère qu'en respirait chaque ligne. Butré, en effet, comme tant d'autres à ce moment, saluait en lui le dompteur de « cette malheureuse révolution, qui est venu ruiner toutes les honnêtes gens et enrichir tous les fripons.³ »

« Au citoyen premier consul,

« Citoyen, depuis un an je diffère et désire pouvoir vous témoigner toute ma reconnaissance de ce que vous avez quitté

l'Almanach du Bas-Rhin pour 1792, parmi les « maîtres d'écriture allemande », un nommé Thaler, demeurant au quartier des Bouchers.

¹ Lettre au citoyen Lamarck, 18 février 1800.

² Lettre du 5 frimaire, an IX (26 novembre 1800). Nous ne mentionnions pas ce billet si l'adresse : « Au citoyen Butret, philosophe, à Paris », ne nous avait fait croire un instant à un dernier voyage du vieillard à la capitale. Mais rien ne nous autorise à voir là autre chose qu'un *lapsus* du professeur au Jardin-des-Plantes; les comptes de Butré pour 1800 ne portent pas trace d'un pareil voyage.

³ Fragment d'une lettre à un inconnu, 1800. Tout récemment encore on a pu lire dans les *Souvenirs* du feu duc de Broglie, l'un des plus libéraux parmi les esprits de son temps, que « le 18 brumaire fut une délivrance » (I, p. 32).

un pays célèbre, le berceau des sciences et des arts portés à un point de perfection où jamais notre Europe n'atteindra, pour venir débrouiller le plus affreux chaos qui, je crois, ait existé. C'est la tâche la plus forte que jamais homme ait eu à remplir.

« Si Minerve descendait en terre, elle choisirait une tête et non un conseil; ainsi je ne compte que sur la vôtre. Vous voudrez bien recevoir avec les témoignages de ma gratitude les deux opuscules ci-joints dont l'un contient les détails pour remplir nos jardins de superbes arbres fruitiers, et l'autre l'établissement nécessaire pour en rendre l'instruction publique. Si vous étiez encore en Egypte, j'y joindrais l'ordre religieux, parce que c'est le seul endroit où il y ait eu, il y a 3000 ans, une institution sacerdotale profondément instruite de cet ordre régénératif. Depuis leur destruction, à Rome ancienne et moderne, il n'y a eu que des fanatiques et des scholastiques qui ont entièrement perdu ce grand objet de vue...

« J'ai planté de ma main plus de cinquante mille arbres fruitiers, et je voudrais pouvoir en couvrir la France, afin qu'on ne vit d'un bout à l'autre qu'un superbe jardin sur cet heureux sol; on pourrait par une riche culture faire vivre 50 millions d'hommes dans l'abondance, pendant que plus de la moitié de 25 millions y ont à peine une grossière subsistance par un labeur forcé. Jouissez, digne citoyen, du seul bonheur que peut goûter une belle âme, celui de pouvoir répandre le bien-être sur une grande nation, par l'assurance de la propriété, le fondement du meilleur des gouvernements. C'est le seul vœu que forme un cœur qui vous est véritablement dévoué. »

Tout en s'occupant ainsi d'horticulture en Alsace et de sciences naturelles avec les savants de Paris, Butré n'avait pourtant pas abandonné toutes ses relations avec le pays de Bade. Nous avons encore une lettre d'un major des gardes,

nommé Lecointe, qui lui écrit de Carlsruhe, pour savoir comment il faut s'y prendre pour faire rentrer de l'émigration l'un de ses amis et lui paraphrase l'ode bien connue d'Horace sur le bonheur des champs. « Vive l'homme heureux et tranquille qui, cultivant la terre, voit coucher le soleil sans remords et à qui on fera écrire sur son tombeau : Sa mort fut le soir d'un beau jour ! »

Nous avons surtout le brouillon d'une nouvelle lettre, adressée à la comtesse de Hochberg, dans laquelle il lui raconte sa vie dans les Vosges, lui décrit les joies des mondes supérieurs et termine par une allusion discrète à ces jardins d'Ettlingen, qu'il aimerait tant embellir pour l'agrément du souverain².

« ... Après avoir reçu votre lettre, voyant qu'il ne m'était pas permis d'aller sauver des mains de la destruction la belle plantation que j'ai faite à Ettlingen, n'ayant rien autre chose qui m'intéresse aujourd'hui, je suis allé m'enfoncer dans les montagnes des Vosges ; là seul, avec des forêts, des rochers, des ruisseaux, du lait et du miel, j'ai totalement ignoré qu'il y avait des milliers d'hommes occupés à s'égorger, des hommes qui s'égorgent, je frémis ! Hé pourquoi ? Pour quelques arpents de terre sur un petit globule, qui n'est qu'un atôme de poussière dans l'immensité de l'univers, où sont des milliards de milliards de mondes... Dans ces heureux globes tout n'est sûrement que jardins délicieux où mille fruits plus savoureux que nos melons, nos pêches et muscats croissent perpétuellement, comme au jardin d'Eden, et procurent dans ces fortunés

¹ Lettre du 1^{er} juin 1800.

² Le margrave avait alors d'autres soucis. Son pays avait été fortement ravagé par l'armée du Rhin, commandée par le général Lecourbe qui, en novembre 1799, s'était emparé de Carlsruhe, Durlach, etc., en marchant sur Stuttgart. Les réquisitions militaires épuisaient ses caisses et ses sujets.

mondes le véritable âge d'or que nous avons entièrement perdu depuis longtemps.

« C'est pour rappeler cet heureux temps que je n'ai cessé depuis 50 ans de planter des jardins. J'ai donc planté de ma main plus de 50 milliers d'arbres fruitiers, sans les milliers que j'ai procurés pour des plantations que je n'ai pas faites, et après avoir par tant de travaux procuré des millions de tout ce qu'il y a de meilleur en fruits, je n'ai pas aujourd'hui la satisfaction d'en pouvoir cueillir un seul pour me désaltérer et je suis obligé d'aller vivre au milieu des forêts et des montagnes arides et sauvages, pendant que les dévastateurs de la terre trouvent partout l'asile et l'abondance ; c'est un singulier sort.

« Cependant rien ne me fait peine en ceci que de ne pouvoir aller à Ettlingen, y embellir ce séjour pour l'avantage et l'agrément de M. le margrave dont je ne cesserai de vénérer les lumières et l'amour paternel, dont il est pénétré pour les hommes. . . »¹

Comme on s'obstine à faire la sourde oreille à ces sollicitations incessantes, il s'en console en plantant des centaines d'arbustes nouveaux dans son clos canonical, afin de remplacer ceux qu'on lui a volés ou que le froid a fait périr². Il court la montagne pour se distraire, arrive au Ban-de-la-Roche et y fait la connaissance du vénérable pasteur Oberlin, le législateur et la Providence de ce coin de terre stérile, alors perdu dans les solitudes des Vosges. Il se prend pour lui d'un sincère enthousiasme et lui inspire, en retour, une sympathie véritable³. Entre temps il adresse au conseil de préfecture

¹ Lettre du 7 avril 1800.

² Un bordereau de Crété-Pierrette, à Vitry-sur-Seine, du 5 juillet 1800, porte 150 pommiers, 60 péchers, 24 cerisiers, etc. Le 29 octobre de la même année, l'horticulteur bien connu de Bollwiller, Baumann, lui expédie également des arbres fruitiers.

³ Il existe, pour témoigner de ces sentiments, un billet de Frédérique

du Bas-Rhin une demande en réduction d'impôts, trouvant que sa « maison de chanoine et jardin à Nieder-Haslach, canton de Molsheim, est trop imposée ¹ ». Mais cette demande est par deux fois repoussée par les autorités administratives, bien qu'il en ait « appelé à l'équité du gouvernement actuel », parce que « ce citoyen est loin d'être indigent ² ».

C'est probablement à cette même année 1800 qu'appartient le fragment suivant d'une lettre adressée par Butré à un chimiste inconnu, ³ et que nous reproduisons surtout à cause de ce qu'il y dit de Voltaire et de Bonaparte.

« ... J'ai 77 ans, ainsi vous êtes mon doyen. Je ne vis que de végétaux, de lait, ne bois que de l'eau. J'use du vin quand je me sens incommodé; c'est le meilleur de tous les cordiaux, dont on ne devrait se servir que dans ce cas-là.

« Je n'ai nulle infirmité et je ne commence à sentir mes Oberlin, la fille du pasteur. Il n'est point daté, mais doit se rapporter, soit à cette année, soit à l'année suivante :

« Waldersbach, le 13 fructidor (31 août. . .)

« Monsieur Butré, à Haslach,

« Il y a près de 15 jours que ces lettres sont chez nous. Nous espérons toujours avoir le plaisir de vous y voir arriver. Nous pensions que puisqu'on les envoyait à nous, c'était signe que vous aviez formé le dessein de nous visiter dans notre solitude. Nous serions-nous trompés ? J'espère que non. Que nous ayions encore la satisfaction de voir ce vieillard respectable que nous aimons tant. Papa vous assure de son amour; permettez-moi d'y ajouter les témoignages du tendre respect que vous a voué sa fille.

« FRÉDÉRIQUE OBERLIN. »

¹ Pétition du 11 fructidor, an VIII (11 septembre 1800). La somme réclamée se montait à 19 francs 27 centimes.

² La délibération définitive du Conseil de préfecture, signée Brackenhoffer, Engelmann et Thoré, porte la date du 29 prairial, an X (18 juin 1802).

³ Pour découvrir son nom, il faudrait rechercher quel chimiste parisien peut s'être fait une fracture au crâne à cette époque; cela mènerait un peu loin, vu le peu d'importance de la question.

forces diminuer que depuis un an. Je faisais alors mes quatre lieues à pied, mon sac sur le dos, sans être fatigué. Le printemps et l'été je suis tout le temps contre des murs, à travailler aux espaliers. Le soleil ne m'incommode point, au contraire. Sa lumière fait exhaler des végétaux l'oxygène si salubre à aspirer, ce qui fait que je me trouve fortifié au lieu d'être fatigué.

« Ce que vous dites à ce sujet, page 39 de votre traduction, que l'air atmosphérique est composé d'un air moffétique et d'un air complètement pur inflammable, cela est très-faux... »

Suit une longue dissertation sur les qualités de l'air atmosphérique, que l'on peut supprimer d'autant plus facilement qu'elle n'apprendrait rien aujourd'hui à tous ceux qui ont suivi un cours élémentaire de sciences physiques et naturelles. Après avoir corrigé quelques erreurs du savant inconnu, son correspondant, Butré continue :

« ... L'histoire de la fracture de votre tête est bien extraordinaire. Sans ce malheur vous n'existeriez plus. Il faut nous donner au plus tôt les deux ouvrages que cet heureux malheur vous a donné les moyens d'exécuter.

« Ce que vous dites au sujet de Voltaire est très-juste. S'il avait resté à Ferney, il aurait vécu son siècle. Ce furent les encyclopédistes, ces détracteurs de tout ordre et encroûtés matérialistes qui l'attirèrent à Paris, où ils agitèrent son âme et lui firent faire cette parade de conversion, comme si la vérité était renfermée dans des visions. Cet homme aurait dû montrer dans ce moment toute la force de la raison instruite et finir tranquille, sans crainte et sans remords, mais il était bien peu philosophe.

« Vous raisonnez également juste quand vous dites que la ruine de l'état — on peut ajouter, celle de tous les autres — était infaillible, si le héros qui est venu prendre les rênes du gouvernement n'eût pas accompli la journée du 18 brumaire.

Mais ce grand guerrier, en pacifiant l'Europe, a laissé un volcan politique, qui a quatre bouches,¹ par où il vomira des laves violentes, qui embraseront sûrement l'Europe avec le temps, ce qui serait dès demain, si nous perdions cette grande tête.

« L'Espagne est le seul endroit où il y ait des hommes, un beau soleil et un bon gouvernement. Il est étonnant qu'on n'en ait pas profité dans notre constitution, vicieuse à bien des égards, et surtout en points fondamentaux...² ».

C'est à ce moment et dans sa retraite de Haslach, que vint le trouver aussi comme un dernier écho de la famille, et qu'il se vit, pour la dernière fois sans doute, en contact, épistolaire ou autre, avec l'un de ceux qui portaient son nom. Parmi les chiffons de toute provenance sur lesquels Butré rédigeait les brouillons de ses rêves humanitaires, nous avons retrouvé une lettre, datée de Strasbourg, ce 9 vendémiaire (30 septembre), et signée « votre très obéissant serviteur et neveu, Richard de Latour ». Elle annonce à Butré le passage par Strasbourg d'un fils de son frère, émigré avec son père, « qui est mort en pays étranger, dans la deuxième année de notre sortie. Moi-même suis resté constamment là où l'honneur m'avait appelé », c'est-à-dire sans doute dans l'armée de Condé. Maintenant l'état de ses affaires et le changement de régime l'engagent à rentrer au pays. Il aurait bien voulu saluer en passant son

¹ Les quatre grandes puissances européennes ?

² On trouvera bizarre, à coup sûr, ce jugement de Butré sur le gouvernement espagnol, où régnait alors le triumvirat qui fut l'opprobre de ce beau pays, l'imbécile Charles IV, la reine Marie-Louise et son fastueux amant, Godoy, prince de la Paix. Mais l'Espagne devient la *toquade* du vieux Butré, frileux et perclus; il lui pardonne tout en faveur de son soleil. Il ne faut pas oublier non plus que c'était le dernier pays où subsistait quelque chose, dans les dehors au moins, de ce « despotisme éclairé » qui avait toujours été le gouvernement préféré des physiocrates.

oncle, qu'il se rappelle avoir vu jadis, tout enfant. Mais le temps presse, l'argent surtout lui fait défaut, et il doit se borner en conséquence à lui adresser ici l'expression de ses respects. Rien ne permet de voir dans ces lignes si froides autre chose qu'une démarche de pure convenance et l'on peut espérer que M. de Butré, désabusé sur tant de choses, n'a point ressenti de trop vifs regrets en apprenant que le dernier représentant de sa race avait passé si près de lui, sans venir au moins lui serrer la main.

XIII

L'année 1801 marque une nouvelle période, la dernière étape, si je puis m'exprimer ainsi, dans la carrière déjà si longue, du solitaire de Haslach. D'une part son organisme, dont il était fier jusqu'ici, se détériore avec une rapidité qui l'effraie, de l'autre, sa situation de fortune, relativement satisfaisante jusqu'ici, bien que modeste, devient critique, soit qu'il ait été volé par son entourage, soit qu'il se soit laissé aller à dépenser, pour ses travaux horticoles, plus d'argent qu'il n'en pouvait consacrer à ces utiles distractions ¹. Avec sa santé qui se délabre, son âme s'assombrit, son existence devient de plus en plus solitaire et ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on suit le vieux gentilhomme à travers les quatre dernières années de son existence accidentée.

Haslach, auquel il s'était tant intéressé d'abord, commence à l'ennuyer; il est permis de croire que les natifs de l'endroit, comme plus tard ceux de Molsheim, voyaient de mauvais œil cet original, économe de ses deniers, hostile au catholicisme et prêchant d'exemple la désobéissance, par un travail quotidiennement poursuivi sans doute, malgré toutes les fêtes de l'Église. On avait commencé par le voler; on semble avoir poussé plus loin la malveillance,² car à partir du mois de

¹ Il semble y avoir eu véritablement une imprudence sénile dans la satisfaction de ses goûts préférés. En avril 1801 il achetait à Cretté 300 pommiers, 90 pêchers, etc., l'année suivante 214 pommiers; ces envois n'étaient point encore payés, malgré de fréquentes réclamations, deux ans plus tard.

² On lira plus loin une lettre de Butré qui marque toute sa haine contre les « coquins » de Haslach. Les éloges que leur donne l'abbé Gratric dans son livre déjà cité, montrent en tout cas qu'ils devaient être peu tolérants pour des libre-penseurs comme lui.

novembre 1801 nous ne le voyons plus résider dans cette demeure, et chercher ailleurs un toit hospitalier pour y reposer sa tête, abandonnant son hermitage aux soins peu scrupuleux d'une fille du village et de ce Breu, déjà nommé, qui dans ses billets se qualifie, fort improprement, semble-t-il, d'ami de Butré.

Le logement de la rue des Bestiaux, qu'il dépeignait, naguère encore, à M. de Lange avec tant de complaisance, ne lui plaisait plus, soit qu'il fût en froid avec Daniel Fritz, soit que, réellement, les courants d'air hibernaux y fouettassent trop douloureusement ses rhumatismes. Mais où chercher un refuge ?

La première pensée du vieillard fut de tenter encore un effort du côté de Carlsruhe. Désespérant de rien obtenir par ses lettres, il se faisait délivrer, le 8 messidor, an IX (27 juin 1801), un passeport à la préfecture de Strasbourg, pour l'Allemagne¹. Ce document est visé, à la date du 25 messidor, par le chargé d'affaires de la République française, en résidence auprès du margrave, par le citoyen Massias. Butré a donc été véritablement à Carlsruhe, mais il faut bien que cette démarche humiliante (car enfin c'était en mendiant qu'il y venait) n'ait point abouti. En effet, il n'en est point resté d'autre trace dans sa correspondance qu'une lettre au baron Louis d'Edelsheim, devenu conseiller dirigeant des affaires étrangères de la principauté, et écrite à l'occasion de la mort subite du prince héréditaire, Charles-Louis de Bade, arrivée pendant un voyage en Suède². L'absence de toute sollicitation personnelle montre

¹ Voici le signalement du citoyen Butret : jardinier artiste, natif de Tours. Hauteur : 1^m,78. — Cheveux et sourcils : gris. — Yeux : bleus. — Front : dégarni. — Nez : aquilin. — Visage : oval. — Menton : rond. — Age : 76 ans.

² La mort subite du prince, près d'Arboga, en décembre 1801, durant un voyage dans les contrées du Nord, est restée, pour beaucoup, l'un de ces événements mystérieux auxquels se rattachent dans l'imagination

combien Butré était rentré découragé chez lui. Elle est curieuse en ce qu'elle montre que notre gentilhomme tourangeau rencontrait toujours encore à Carlsruhe cette vieille accusation de jacobinisme, contre laquelle il avait tant de fois déjà protesté en vain. La lettre n'est point datée, mais elle doit évidemment avoir été écrite dans la quinzaine qui suivit le décès du prince.

« La vôtre que je viens de recevoir me rend bien justice en pensant que je suis vivement pénétré de la perte précieuse qu'on vient de faire; quel coup douloureux pour Mgr. le margrave! Voudrez-vous bien avoir la bonté de lui témoigner toute la part que je prends à un évènement aussi funeste et si affligeant pour la tendre affection qu'il avait pour un aussi digne prince. Le hasard m'avait fait lire la semaine passée un journal où j'appris ce malheur, dont je fus suffoqué. Je dis le hasard, parce que n'ayant nulle société et nulle liaison avec personne, je vis dans une profonde retraite, comme je fais depuis dix ans, accablé de toutes les horreurs qui se passent, n'ayant jamais paru dans aucune assemblée, ni dans aucun acte de gouvernement, où on ne verra certainement mon nom nulle part, m'étant toujours tenu dans la plus grande obscurité, sans avoir jamais eu la moindre envie de me mêler du gouvernement des hommes. S'il me reste quelque désir, ce serait plutôt de gouverner des arbres, mais comme je n'ai pas le moyen d'avoir le moindre petit jardin, il me faut me restreindre à la vie passive et solitaire que je mène, en demandant tous les jours la fin d'une vie qui m'est très-indifférente, mais qui ne me fait point oublier combien un peu de part dans

des peuples et la chronique des cours, toutes sortes de légendes plus ou moins apocryphes. Elle tient sa place dans la longue série de fatalités groupées à l'arrière-plan de la cause célèbre de Gaspard Hauser, qui passionna l'Allemagne et l'Europe, il y a cinquante ans, et sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer ici.

votre amitié m'est précieuse ; elle sera toujours pour moi d'un grand prix et l'objet du tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur, etc. »

Repoussé de ce côté, Butré essaya de se procurer de l'ouvrage par un appel au public alsacien. Il fit insérer dans les feuilles locales l'appel suivant :

« Adresse aux vrais amateurs de jardins. »

« Le citoyen Butret, par plus de soixante ans d'études et de travaux a acquis des connaissances profondes sur l'art des jardins fruitiers, comme le prouve le petit livre qu'il a fait imprimer sur cette partie. Ne se trouvera-t-il personne en Alsace, curieux d'avoir un jardin rempli de superbes arbres fruitiers et dont la possession soit convenable à un si précieux établissement ? Je lui offre mon zèle et mes lumières. Je demeure

« BUTRET, jardinier. »

C'est sans doute pour se faire connaître du public compétent, pour nouer quelques relations nouvelles, obtenir quelques recommandations peut-être, qu'il se fit également admettre dans la « Société libre d'agriculture et d'économie intérieure », que dirigeait alors à Strasbourg le professeur Spielmann. Cet appel ne fut pas absolument perdu. Quelques dames surtout s'intéressèrent au pauvre vieillard, presque octogénaire, qui se voyait obligé de gagner son pain au métier fatigant d'horticulteur. Il s'est conservé des lettres et des billets de quelques-unes d'entre elles parmi les papiers de Butré, factums aimables pour la plupart, écrits au gentilhomme et non au jardinier. Parmi ces clients nous trouvons les noms de M^{me} Saltzmann, à sa campagne d'Ostwald, de M. Kuhn, du « bon papa » Rüksamen, de M^{me} Zollicofer, née Spielmann, au style peu classique, de M^{me} Cappe, qui possédait une campagne à Dachstein, etc. Mais de beaucoup la plus aimable des cor-

respondantes de Butré, c'est M^{me} veuve Balthasar,¹ qui possédait une campagne à la Robertsau et demeurait à Strasbourg dans la maison Wachter, au quai de l'Esprit, le quai Saint-Thomas actuel. C'était, à en juger par ses lettres, une personne aussi bonne que spirituelle, et dont les attentions délicates pour Butré ont été comme un dernier rayon de soleil à l'horizon décoloré de son extrême vieillesse. Elle l'appelait chez elle, non seulement pour tailler ses arbres fruitiers, mais pour causer avec lui, comme on ne causait plus guère alors; elle lui écrivait des compliments bien tournés, auxquels le vieillard était fort sensible, le « félicitant de la noblesse et de la chaleur de son âme », l'encourageant « à frapper l'ignorance avec la massue d'Hercule », mais n'oubliant pas non plus le corps du valétudinaire et lui faisant des envois de chocolat pour qu'il put fortifier son estomac délabré.

Butré avait espéré gagner encore quelque argent en faisant faire une nouvelle édition de sa *Taille des arbres fruitiers*. Il apprit à ce moment qu'un libraire du quai des Grands-Augustins, nommé Marchant, en préparait une réimpression sans son aveu, et lui écrivit pour réclamer contre cette piraterie littéraire. L'autre lui répondit sur un ton fort dégagé, déclarant qu'il avait cru que l'auteur n'était plus de ce monde; que d'ailleurs on avait fait tant de contrefaçons de sa brochure, qu'elle était dans toutes les boutiques et se vendait couramment six sols. Marchant finissait par offrir à l'auteur trois cents francs, à payer en trois fois, pour acquérir tous les droits d'auteur.

¹ M^{me} «veuve T. Balthasar» (c'est ainsi qu'elle signe ses lettres) était probablement parente, peut-être la veuve d'un officier général en garnison à Strasbourg, le maréchal de camp, M. de Balthasar, qui y commandait une partie des troupes dès juin 1791 (Procès-verbaux du Conseil de la Commune, II, p. 269) et qui figure sur la liste des émigrés, publiée le 3 août 1792 par le Directoire du district de Strasbourg. Nous ne pouvons malheureusement fournir aucun renseignement supplémentaire sur cette femme distinguée.

Butré s'indigna d'abord : « Vous ne me parlez que d'ouvrages à la toise; je n'en fais point de cette marchandise-là, qui n'est bonne qu'à fournir les boutiques des épiciers. » Mais la faim le talonnant, il fallut bien accepter le peu qu'on lui offrait, d'autant qu'il n'avait pas les moyens d'engager un procès en contrefaçon. Hélas, il n'eut pas même à toucher cette faible somme, dont il aurait eu tant besoin. Marchant ne le paya jamais.¹

Désabusé du côté de l'Allemagne, Butré avait résolu de faire encore une tentative du côté de la France, et de proposer au gouvernement la création d'un enseignement horticole, comme il existe de nos jours dans la plupart des états. Le 9 frimaire de l'an X (30 novembre 1801), il adressait au citoyen Chaptal, alors ministre de l'intérieur, un projet de création d'un grand « jardin d'enseignement fruitier ». Les bureaux ministériels répondaient quelques semaines plus tard par un éloge bien senti du civisme de l'impétrant, mais déclinaient toute entrée en matière, l'entreprise ne pouvant être, de sa nature, qu'une entreprise d'agriculture particulière, dont les promoteurs tireraient d'ailleurs à la fois honneur et profit.

Butré écrivit alors au célèbre chimiste qu'il ferait bien de prendre son projet en considération, puisqu'il tendait à donner à la France un établissement d'instruction publique, tel qu'il n'y avait point encore en Europe, et dont personne jusqu'ici n'avait énoncé l'idée. Il ajoutait ce détail, qui semble bien insolite dans une pièce officielle, mais qui fait une impression douloureuse dans sa résignation désespérée.

« En attendant je continuerai ma vie frugale de pommes de terre, ressource de la médiocrité, m'occupant à les réduire en

¹ Les pièces qui nous restent, relatives à cette triste affaire, sont assez nombreuses. Les deux principales lettres du dossier sont celle de Marchant, du 10 brumaire, an XI, et la réponse de Butré du 25 brumaire (1 et 19 novembre 1802).

vermicel par le moyen de la machine simple que j'ai fait venir de Paris, afin de pouvoir en faire un usage avantageux¹ et les conserver dix ans sans aucun dommage et en répandre la connaissance dans cette province, où elle est la principale nourriture de tous les villages. Voilà ma dernière petite occupation d'utilité, puisque je ne puis l'employer aux plus grandes opérations nécessaires pour répandre l'abondance et le bien-être dans les différentes classes sociales ».

Il paraît qu'à cette seconde lettre les bureaux ministériels répondirent encore par des formules plus ou moins vagues, car Butret se fâche à la fin et fait parvenir à Chaptal les quelques lignes que voici :

« 7 ventôse, an X (26 février 1802).

« J'ai eu l'honneur de vous dire par ma dernière que la Révolution m'avait fait perdre toute ma fortune et que je n'avais à présent que de quoi vivre de pommes de terre, pourquoi j'en faisais du vermicel. Avec quoi voulez-vous donc que je fasse l'entreprise d'un jardin fruitier, pour servir d'instruction publique? Sans mes pertes, je ne proposerais rien, mais j'agirais; ne le *pouvant* et le *gouvernement* ne le *voulant* pas, je finirai ma carrière déjà longue, car j'ai 77 ans... N'ayant femme, ni enfants, ni parents, un coin de terre me suffit pour y planter des patates, afin de ne pas mourir de faim, après avoir passé toute ma vie aux travaux les plus utiles. Ainsi en finissant mes derniers jours dans la nullité, je vous fais mes tristes adieux... Salut et fraternité! »

Il fallait donc se résigner; repoussé de toutes parts, trop pauvre pour travailler dorénavant à ses propres frais, Butret ne devait plus songer qu'à chercher un abri tolérable qui lui remplaçât à la fois Haslach et Strasbourg. Il chercha longtemps et en vain; mais, vers la fin de l'automne 1802, il crut

¹ Nous voyons en effet figurer l'achat d'une « machine à vermicel » parmi les dépenses de l'année 1801. Elle lui coûta huit livres.

avoir trouvé ce qu'il cherchait à Molsheim, dans le bâtiment appelé « le petit château ». Il y prit en location un appartement qui d'abord lui plut beaucoup, ce dont témoigne le passage suivant d'une lettre à M^{me} de Balthasar :

« J'habite depuis la S^t-Martin le superbe château de Molsheim, la plus agréable situation de toute l'Alsace. J'habite seul ce château avec une de ces machines, nommées servantes, mais la plus entachée de toutes celles qui composent l'ignorante chrétienté. Il est bien singulier que je n'ai pas pu trouver une personne douée de quelque portion intellectuelle, qui veuille venir avec moi en faire usage et s'y instruire des sublimes connaissances de l'ordre religieux. . . . Je vais rester là tout l'hiver ; j'y suis chaudement, commodément et très agréablement, ce qui est bien différent de ma demeure de Strasbourg où tous les frimas venaient m'assaillir. Mille amitiés. »

Le croyant, comme il le disait lui-même, confortablement établi pour tout l'hiver, M^{me} de Balthasar lui écrivait, le 24 décembre 1802, pour lui demander de ses nouvelles et pour l'avertir qu'elle peut lui procurer peut-être un acheteur pour Haslach. Le félicitant de passer l'hiver là-bas, content et tranquille, elle lui dit : « L'astre brillant qui tous les matins reçoit votre hommage, dispose votre cœur à des impressions douces et vivifiantes, et c'est ainsi que serait le réveil du Juste dans tous les temps et chez toutes les nations, si les machinations des méchants ne déjouaient souvent les intentions bienfaisantes de la nature. Le contraste de votre servante machine ou de votre machine servante d'avec ces grands objets rapproche rapidement ces extrêmes des œuvres de la création, dans le plan de laquelle entrait en même temps l'éléphant et la mite, le Ténériffe et le grain de sable, l'esprit de Voltaire et l'instinct de votre stupide villageoise, qui, tout bête qu'elle est, fournit son contingent à la masse du mouvement des êtres créés. »

En d'autres temps et dans d'autres circonstances, Butré

aurait été ravi de posséder une correspondante, marivaudant avec tant d'agrément dans le goût philosophique du jour. Mais il est malade, irrité, maussade, et oubliant déjà tout ce qu'il lui écrivait, il y a peu de semaines, voici comme il rabroue son aimable interlocutrice :

« Votre chocolat est meilleur que le mien, quoique passablement bon ; je le prends chez Hecht, l'apothicaire, qui n'y met du moins aucun mélange altérable. Puisque votre acquéreur ne peut se déplacer avant le printemps, nous avons le temps de faire bien des réflexions morales. Je suis, je crois, moins en état que lui de me déplacer, car je n'ai pas la force d'aller jusqu'au bout de notre ville, qui n'est pas bien grande, et si je suis ici, ce n'est certes pas l'enthousiasme ni la belle situation qui m'y ont porté ; c'est un pur hasard, plus heureux que prévu, car à la S-Michel je n'en avais nulle idée. Ce n'est que le 25 octobre que j'en ai eu la permission et à la Toussaint j'y suis venu habiter. Les rayons bienfaisants du soleil dont vous me félicitez, ne viennent guère me visiter dans cette vallée d'Alsace, humide et nébuleuse ; à peine le vois-je une fois par semaine et tous les jours y sont obscurs et sombres. Du moins les aquilons ne peuvent y pénétrer, comme dans ma mauvaise demeure de Strasbourg. J'ai cherché vainement tout l'été une autre demeure, ma misère et mon état de langueur m'ôtant les moyens d'aller jouir dans la Provence et le Languedoc, et surtout l'Espagne, encore plus agréable, de toutes les productions que nous n'avons ici qu'au solstice d'été, et surtout de cet air doux et balsamique, qui permet de respirer à son aise. Au lieu de cela je vivote ici, renfermé comme un escargot dans sa coque. Ma maison de Haslach me fournit toutes sortes de légumes d'hiver et surtout ma provision de bois, ce qui me tient chaudement dans mon réduit, où je suis content de rester et je ne ressens un peu de vie que lorsque j'ai le plaisir de m'entretenir avec vous. Car je n'ai point l'avantage dont vous me félicitez, d'avoir ici aucune connais-

sance avec qui je puisse m'entretenir. Il n'y a que du peuple, auquel on ne peut faire nulle exception, car les plus ignorants des hommes, qui y joignent la fourberie et l'imposture, savoir les ministres chisticoles, avec des *oremus* et des signes de croix, les touchent devant eux comme de vrais oisons. Que voulez-vous que je fasse avec une pareille turpitude ? . . . Me voilà donc là claquemuré pour quelques mois avec ma servante machine, dont je n'entends pas un mot, et qui n'en sait aucun de français ; aussi je suis des semaines sans proférer aucune parole. . . . Toute sa science se réduit à faire cuire des pommes de terre, aliment dont je ne fais point usage ; moi, je fais une soupe avec le grossier animal, nommé bœuf, la moins nutritive et la plus insipide de toutes les viandes. . . »

Ce qu'il disait ici du bouilli, il le croyait sincèrement, car voici ce qu'il écrivait, vers la même époque, à un architecte de Paris, M. Patte, qui avait publié un livre sur les moyens de jouir d'une santé parfaite dans l'âge le plus avancé. Cette lettre est un véritable manifeste du végétarisme. Nous n'en extrayons que l'alinéa suivant dont les ethnographes feront leur profit :

« De plus, le régime animal corrompt le moral et rend l'homme féroce. En Allemagne, où on ne fait jamais un repas sans végétaux et où ils en mangent beaucoup au commencement de leurs repas, les hommes sont posés et tranquilles, s'écoutant attentivement et se répondant paisiblement. En France, au contraire, où la viande fait la principale nourriture, c'est la turbulence et les convulsions sociales, où l'on parle tous à la fois. »¹

Mais le pauvre Butré n'était pas au bout de ses peines ; une nouvelle calamité vint le frapper, dont il rend compte à M^{me} de Balthazar dans une lettre du 2 février 1802 :

« Les plus grands malheurs ne cessent de m'assaillir. J'ai

¹ Lettre du 16 janvier 1803.

été assommé, il y a huit jours, dans ce château et laissé comme mort. Cela s'est terminé à des contusions et des écorchements sur tout le corps. Après cela j'envoyai chercher M. Conrad¹ qui vint et voyant mon malheureux état, parut y prendre beaucoup de part et m'assura qu'il allait voir le juge de paix, obtenir punition et qu'il viendrait m'en rendre compte. Depuis ce moment je lui ai écrit les supplications les plus instantes de venir me voir ; il n'a rien répondu et je ne l'ai pas vu. Vous saurez que sa maison est vis-à-vis de la porte du château et qu'il n'a que la rue à traverser pour venir chez moi. Un pareil procédé me tourne la tête et je n'y puis rien concevoir. La charité chrétienne, à ce que je vois, n'est pas la vertu dominante des chrétiens romains. . . .

« Ma servante, au lieu de me secourir, est décampée de la maison et m'a laissé seul, exposé à ce barbare traitement. Ainsi je n'ai pour tout secours aujourd'hui qu'une pareille créature, qui ne sait rien du tout et n'est pas capable de faire cuire un œuf frais, mais comme dans l'état de souffrances où je suis, je ne quitte guère mon lit, et que je ne pourrais supporter d'autre nourriture que de la soupe, il est bien facile de subvenir à ma substantiation. J'attends avec impatience les fêtes de Pâques où de beaux jours et ma santé rétablie me permettront de quitter un lieu où l'on reçoit de pareils outrages sans espoir d'aucun secours ; ce sera véritablement pour moi le jour de la résurrection. »

Il est évidemment difficile, en l'absence d'autres documents, de se rendre compte exactement de la scène qui s'était passée au petit château de Molsheim. Quand on se rappelle que cette localité fut, pendant tout le temps de la Révolution, l'un des centres du « fanatisme contre-révolutionnaire », et que ses habitants étaient d'une intolérance exaltée vis-à-vis de toutes

¹ C'était sans doute un propriétaire du voisinage, dont le frère, habitant Strasbourg, est mentionné dans une des lettres de M^{me} de Balthazar ; peut-être le père de l'amiral de ce nom.

les dissidences sur le terrain religieux, on peut bien se figurer que les opinions peu flatteuses de Butré sur les « turpitudes » des « christicoles », sur les *oremus* des prêtres, colportées par cette « servante-machine » qui n'en était peut-être que plus méchante, pour être si bête, ont excité les haines populaires, et que quelque occasion spéciale, à nous inconnue, se présentant, des gueux avinés ont fait irruption dans la demeure du vieux gentilhomme, croyant faire œuvre pie en le rouant de coups. Qu'une agression pareille n'ait point trouvé de juge de paix assez courageux pour sévir contre les malfaiteurs, c'est ce qui s'explique par l'extrême désir de ménager le clergé et son influence, qui animait le gouvernement de Bonaparte au lendemain du Concordat.

L'attaque brutale dont Butré fut la victime, lui valut au moins une lettre de condoléances de M^{me} de Balthasar ; elle lui faisait entendre, sous la forme la plus affable, quelques bonnes vérités sur son imprudence de langage aux milices de « la sottise, de l'ignorance et du fanatisme » qui l'entourent.

Strasbourg, 12 février 1803.

« Je compatis bien sincèrement à votre malheureux accident et à l'abandon où vous vous trouvez.... On dirait qu'il est de la destinée de certains êtres que tout ce qu'ils chérissent porte pour eux le germe de quelques calamités. Je crains bien, mon cher monsieur, que votre franchise ne vous ait fait des ennemis. Rappelez-vous quelquefois le dire de Fontenelle : que s'il avait la main toute remplie de vérités, il se garderait bien de l'ouvrir pour les laisser échapper. Il faut des cœurs et des têtes préparés pour l'entendre, sans quoi elle devient plus nuisible qu'utile. Quand la sottise, l'ignorance et le fanatisme composent le terrain dans lequel on sème, les meilleurs grains dégènerent en ivraie. Votre défaut de fortune vous isole de la classe de citoyens dont vous rapprochent vos lumières et vous met souvent à la merci des malotrus.... Je

suis impatiente de vous voir tiré d'un endroit où l'on vous connaît si mal et où l'on ne porte pas seulement à la vieillesse le respect que même les nations sauvages ne lui refusent pas . . . Adieu, monsieur, ne vous livrez pas aux idées sombres, reprenez courage ; celui qui a construit l'univers n'abandonne pas un de ses plus zélés admirateurs. Je vous salue bien cordialement.

« T.-V. BALTHASAR. »

Heureusement que ces sévices n'eurent pas les suites graves qu'ils auraient pu avoir, à l'âge avancé de Butré. A la réception de la missive de M^{me} de Balthasar, accompagnée, comme d'ordinaire, d'une livre de chocolat surfin, il put répondre immédiatement qu'il était à peu près rétabli. Puis il la remerciait de son envoi et en général de toutes ses bontés à son égard. Nous voyons reparaitre, dans sa lettre, le regret de ne pas vivre en Espagne « où le clergé, quoique nombreux, n'a aucune influence ». Puis il ajoute, énonçant une opinion plus répandue alors qu'on ne pense :

« Le Concordat nous remet entièrement sous la domination du sacerdoce. Il est étonnant que Bonaparte, avec une si bonne tête, se soit laissé circonscire d'une telle façon par le pontife romain, qu'il pouvait réduire dans son territoire, et qu'il s'amuse à donner des chapeaux de cardinal et autres misères sacerdotales. Je fais ces dernières réflexions dans votre oreille et ne voudrais en parler à personne qu'à vous . . . Votre belle âme est la seule qui touche entièrement la mienne par tous les points. Votre amour de bienfaisance générale et de fraternité universelle sont des sentiments qui ont toujours dirigé mes travaux. Je voudrais pouvoir vous en donner tous les témoignages et vous prouver par là mon plus parfait attachement. »

Cette aventure avait fini par le dégôûter de la villégiature ; il voulait se défaire à tout prix de son domaine de Haslach et

fit imprimer un placard qui en annonçait la mise en vente¹ ; mais nous n'apprenons pas s'il réussit à trouver un acquéreur. Il en était encore le malheureux possesseur quand il écrivait à son chargé d'affaires, le « négociant » Breu, la lettre à laquelle nous avons déjà fait allusion et qui, malgré ses obscurités, nous laisse entrevoir des tromperies répétées à l'adresse du pauvre hermite². Ce furent ses adieux à Haslach.

« Monsieur,

« J'ai pris le parti d'envoyer chercher ce qui me reste à Haslach. Il faut que les personnes qui m'ont écrit de fausses lettres sous votre nom et qui ont supprimé les réponses, soient de fiers et hardis coquins. Ecrire de fausses lettres sous le nom d'un honnête négociant, c'est la dernière coquinerie et il n'y a qu'à Haslach où on soit capable de pareille infamie.

« Voici ce que j'ai laissé : une grande table, de six pieds de long, mes deux chevallets, un autre dessus de table, de la même grandeur, une petite table avec serrure, dont j'ai la clef, une scie dont je sciais mon bois, une forte pioche, une bêche et houlette, un grand panier plein de haricots dans des sacs de toile.

« Je vous prie de voir à me procurer tout cela et à me le faire livrer. Je vous en serai très obligé. Je suis votre très dévoué concitoyen et ami

« BUTRET »³

MAISON A VENDRE

Belle et grande maison, avec cour, écuries, remises, jardin et verger, où sont plus de 400 arbres fruitiers, à Niederhaslach. Il faut s'adresser au citoyen Butret, propriétaire, demeurant chez Fritz, charpentier, vers les ci-devants grands capucins, n° 40, à Strasbourg.

² Cette lettre n'est pas datée ; mais, d'après le carnet des dépenses, le déménagement de Haslach aurait été opéré en décembre 1802 et aurait coûté 6 livres, 8 sols, ce qui prouve combien modeste était le mobilier de M. de Butré.

³ Haslach ne voulut pas mentir sans doute à sa réputation. La moitié

C'est au moment où il était aussi malheureux, que Butré s'adressait encore une fois au premier Consul, mais non pour l'entretenir de lui-même ; il est touchant de voir notre solitaire recommander ainsi à l'attention du gouvernement le vénérable Oberlin, dont l'amitié lui était chère, en oubliant sa propre misère.

20 germinal an XI (10 avril 1803).

« Je me promène l'été, sur les Vosges, non pour y examiner toute la rocaille qui couvre ces excroissances terrestres, mais pour y descendre dans les réduits qu'occupe le premier ouvrage de la nature, ces êtres humains, existant de toute éternité et qu'un régime animal a si fort déchu de sa première origine. Mais la simplicité et la vie champêtre y montrent partout dans ces vallons solitaires, les bienfaits de l'hospitalité la plus affable.

« C'est dans une des courses que j'y ai fait, il y a trois ans, qu'au milieu du plus sauvage lieu de ces montagnes, appelé le Ban-de-la-Roche, j'ai rencontré une société digne d'un Confucius. Elle est composée de cinq petits villages, dirigés par un pasteur de la Confession d'Augsbourg. Ce digne instituteur, qui depuis trente-trois ans habite cette stérile contrée, a trouvé, en y arrivant, des hommes grossiers et sauvages, adonnés à tous les vices, l'oisiveté, l'ivrognerie, se battant village contre village, lors des premières instructions qu'il a voulu leur donner, le menaçant de leurs coups s'il osait venir les exhorter dans leurs orageux débats.

des objets réclamés ici, quoique de peu de valeur, ne furent pas retrouvés. Par contre, la servante, congédiée naturellement en même temps qu'on liquidait le mobilier, fit écrire par un bon ami, sur le revers même de cette lettre, de violentes objurgations au sujet des gages qu'elle prétendait lui être dûs. « Si vous ne me les envoyez pas, je serais obligée de prendre d'autres mesures pour être payée, car je suis une pauvre orpheline, qui n'a que ce qu'elle gagne à la sueur de son front. Ainsi j'espère que vous serez assez humain et honnête pour me donner ce que vous me devez. Salut.

Pour la signature, +

« Mais nullement intimidé de leurs propos audacieux, il est allé, un jour de fête, au milieu des combats de deux villages et, leur présentant sa tête, avec la flamme vive qui animait les prophètes : Me voilà ; frappez, si vous osez ! et en même temps leur faisant un discours animé du feu du ciel, les bras, loin de se lever sur lui, sont tous tombés, et chacun s'en est allé dans sa cabane.

« Par la suite, il a peu à peu éclairé la raison des plus anciens et changé leur cœur bourbeux et frénétique en sentiments paternels et bienfaisants, qui ont gagné ensuite toutes les familles, qui sont devenues fraternelles, laborieuses, intimement unies, et respectant si fort la propriété que lorsqu'on trouve la moindre chose dans les villages ou sur les chemins, on l'apporte à ce digne pasteur, qui ensuite cherche le propriétaire pour le lui remettre.

« Il s'est mis à la tête des cultivateurs, leur a fourni des graines et des semences ; ils ont fertilisé leurs côteaux arides et pierreux, autant que possible, et si quelqu'un se trouve dans le besoin, ils accourent pour le secourir et lui donner l'assistance dont leur médiocrité est susceptible. Il s'est aussi mis à la tête des travailleurs et a fait partout des chemins solides et commodes.

« Pour affermir ces générations dans cet état, il fait venir tous les enfants tous les jours à l'instruction. Sa digne et respectable gouvernante leur montre à coudre, filer et tricoter ; il leur apprend à lire, écrire, calculer, la géographie, la connaissance des plantes ramassées dans de nombreux herbiers. On a mis devant moi des cartes du globe sur les murs des classes ; j'ai interrogé des filles, de sept à huit ans, qui m'ont nommé tous les états posés sur ces cartes.

« Dans les temps de non-travail, qui sont longs dans un canton où il y a sept à huit mois d'hiver, il est venu à bout, avec bien de la peine, d'y introduire la filature des cotons, qui fait une ressource pour ces pauvres lieux et les arrache à l'in-

digence. Il les y entretient et les encourage par des prix et des récompenses à tous ceux qui s'y distinguent le plus. Enfin il n'y a aucun moyen dont le zèle ardent et l'âme brûlante du bien-être des hommes, qu'un si digne pasteur n'ait mis en usage pour totalement changer les êtres les plus abrutis en des cœurs sensibles, fraternels et bienfaisants, laborieux et respectant scrupuleusement la propriété; et il faut bien s'étonner que tant de si étonnants bienfaits ont été produits sans presque aucuns moyens que ceux que quelques bienfaisances inattendues lui ont procuré, privé de tous les secours du gouvernement et même tourmenté dans la Révolution, sans que son ardeur en ait été altérée, et pour vivre, il est obligé d'élever de jeunes pensionnaires des deux sexes.

« Vous devez penser avec quelle satisfaction je me suis arrêté dans ce lieu, le plus intéressant de l'Europe, moi qui ne cherche pas des rocailles mais des hommes livrés aux travaux productifs et pénétrés des dignes sentiments de la justice par essence, et qui ai consacré plus de soixante ans de travaux en Europe, pour m'instruire de tout ce qui peut produire l'abondance et le plus grand bien-être des nations. J'ai pensé que l'exposé d'un si respectable et si étonnant établissement était digne de votre âme sensible et bienfaisante et méritait à juste titre vos regards ¹. C'est à ce titre que je vous présente mes hommages.

« BUTRÉ,

jeune homme de 78 ans, économiste, agronome, meunier, boulanger, jardinier, et le plus grand manufacturier de l'Europe, titres que les ouvrages profonds que j'ai fait imprimer sur toutes ces parties me permettent de prendre. »

¹ Le bon Butré se trompait étrangement en pensant que l'« âme sensible et bienfaisante » de Bonaparte s'intéresserait au dévouement d'un obscur pasteur de campagne. De tant de décorations distribuées par lui, et qu'Oberlin n'ambitionnait pas d'ailleurs, aucune ne fut donnée au bienfaiteur du Ban-de-la-Roche et le premier Consul, comme l'Empereur, laissèrent payer cette dette de reconnaissance aux Bourbons.

XIV

Voilà donc Butré revenu dans son garni près des Grands-Capucins, plus morose et souffrant que jamais. Il n'a plus de revenus ; il ne peut plus guère travailler et, de plus, il a des dettes, comme le prouve ce billet, signé d'un prénom seulement, que nous trouvons parmi ses dernières correspondances :

« Mon cher ami,

« Je suis fort sensible aux malheurs que vous avez éprouvés et que vos maladies vous causent tous les jours. Je ne veux nullement que vous vendiez de vos effets mais, si vous préférez, remettez-moi un billet pour cent livres, qui sera échu après votre mort et M. Hecht le père¹ me sera témoin que je ne vous demanderai rien de plus. Je vous salue de cœur.

« BARBE. »

Dans ce naufrage absolu, le malheureux qui voit arriver en même temps le dénuement complet et l'extrême vieillesse, revient une dernière fois vers les beaux jours de son âge mûr, alors qu'il a été le compagnon d'études et le conseiller d'un souverain respectable. Il se décide à implorer une fois de plus l'appui charitable de Charles-Frédéric, et de le faire en termes assez humbles et modestes pour qu'on ne soit pas tenté de repousser cette fois le quémandeur aux abois. C'est au printemps de l'année 1803 qu'il faut rapporter sans doute la supplique que voici :

« Le sieur Butré ayant fait pendant seize ans au service de M^{se} le margrave des travaux considérables, est parti en

¹ Il s'agit probablement de M. Hecht, pharmacien, place de la Cathédrale, chez lequel Butré, comme beaucoup de ses contemporains, achetait sa provision de chocolat, ainsi qu'il l'a raconté plus haut dans une de ses lettres.

9^{bre} (septembre) 1792 avec un passeport, pour aller à Paris, chercher dans les pépinières de Vitry 800 arbres qui lui manquaient pour finir les plantations qu'il avait déjà faites à Ettlingen, comptant revenir au bout de deux mois, les évènements survenus l'en ayant empêché et surtout lui ayant été mandé par M. le baron d'Edelsheim de ne pas retourner à cause des suppositions absolument fausses, à lui imputées, auxquelles il est certainement incapable d'avoir jamais pensé.

« Enfin revenu en avril 1797, il comptait reprendre les dernières fonctions qu'il avait exercées pendant cinq ans, aux plantations d'Ettlingen, qu'il avait tant à cœur, que la dernière année qu'il y a été, en 1792, il a donné 2000 fl. pour la construction des deux murs qui enclosent le jardin fruitier et ont été bâtis cet été là, ce qui prouve bien qu'il comptait y passer le reste de ses jours et les finir en plantant des arbres utiles.

« De retour donc aussitôt qu'il a été possible, il a été vivement pénétré de trouver sa belle plantation dans un aussi déplorable état de périssement et bien étonné de ce, qu'ayant laissé pour au moins six mille livres d'effets, tant à Carlsroube qu'à Ettlingen, il lui en avait été pillé la moitié et vendu une grande partie, du reste presque pour rien ; mais ce qui lui a été le plus sensible, c'est de voir que loin d'accueillir son zèle, on en a refusé tous les effets et preuves, qu'il n'avait d'autre désir que d'effectuer. Aujourd'hui n'ayant plus aucuns revenus, il demande en suppliant de quoi vivre. Seize ans de travaux, pour lesquels on lui avait promis une pension pour le reste de ses jours, les avances faites pour les jardins et le mobilier considérable perdu à Ettlingen et Carlsroube, sont les motifs qui l'y engagent. Mais il ne fonde point cette demande sur de tels titres, il ne la fait que comme une grâce qu'on voudra bien lui accorder, pour lui donner les moyens de subsister à 77 ans, rempli toujours du zèle le plus ardent pour tout ce qui pourrait être utile et avantageux au digne prince qui mérite à si juste titre tout son respect et son attachement. »

Cette fois-ci, les plaintes de Butré furent enfin entendues. Un brevet de pension du margrave lui accorde un secours viager de vingt louis et l'octroi de cette modeste somme de quelques centaines de francs, en le délivrant du cauchemar d'une misère immédiate, le pénètre d'une sincère reconnaissance. Il en devient diffus dans sa lettre de remerciements adressée au margrave, et Charles-Frédéric, en la lisant, dut trouver que le vieil intendant de ses jardins avait considérablement baissé.

« Monseigneur,

« Permettez que je vous présente les témoignages de ma vive reconnaissance de la bienfaisance dont je viens de recevoir les effets. Il ne faut pas moins que tous les malheurs qui me sont arrivés pour avoir pris la liberté de venir vous importuner et solliciter vos bienfaits. Je voudrais pouvoir vous en témoigner toute ma sensibilité. . . .

« Les travaux les plus riches, les plus productifs et les plus agréables sont la formation de vastes jardins remplis de tous les arbres fruitiers. Les avantages nous en sont présentés par tous les Orientaux, tels que les Chinois, les Indiens, les Chaldéens et les Arabes, comme la plus grande félicité de l'homme sur la terre et ces premières nations du globe nous ont toujours annoncé le bonheur sous le nom de paradis, qui, dans leur langue, signifie un jardin délicieux, que nous connaissons encore sous le nom d'Eden, pays enchanté de l'Arabie heureuse. C'est au milieu d'un si beau séjour que l'homme pourrait facilement parvenir à cent cinquante ans, en y jouissant d'une santé pure, sans infirmités. C'est pour jouir de cet avantage que depuis plus de soixante ans, j'étudie cette partie importante de la végétation et que, n'ayant pas les facultés de l'effectuer, j'en fais l'objet de mes plus agréables spéculations et que je désirerais de toute mon âme en assurer à Votre Altesse Sérénissime les heureux effets que j'y crois attachés.

Elle voudra bien permettre que je lui offre mes vœux et le profond respect avec lequel je suis, etc. »

Nous ne savons plus rien de Butré pour les mois qui suivirent ; replié sur lui-même, l'octogénaire attendait la mort, qui se refusait à le prendre. La lettre suivante, adressée à la comtesse de Hochberg, est de la fin de l'année :

« Je voulais aller faire mon compliment à M^{sr} l'Electeur de Bade et lui témoigner toute la satisfaction que j'en ressens, mais mes forces ne me le permettent pas, après avoir été quatre mois auprès d'un fourneau, je ne puis que me traîner à peine et végéter bien faiblement. Je vous prie de vouloir bien être mon interprète auprès de Son Altesse Electorale¹ ; personne ne mérite mieux cette dignité qu'un aussi digne prince qui est le plus instruit et le plus éclairé de tous les souverains d'Europe. Puisse-t-il en jouir de longues années pour le bien et l'avantage du pays qu'il a à gouverner !

« Je lui ai toujours été et je lui serai sans cesse entièrement attaché ; c'est avec ces sentiments profonds que le lui présente mes respectueux hommages. Je vous prie de recevoir les assurances de toute ma reconnaissance pour les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer et dont je suis pénétré. »

Il répétait à peu près les mêmes idées, et dans les mêmes termes, en écrivant, le 18 décembre 1803, au ministre d'Edelsheim². Il s'informait, en outre, de la manière dont il aurait à toucher sa pension pour le second semestre de l'année courante. Sa lettre se termine par un soupir douloureux : « Je suis à présent sans pouvoir quitter la chambre. C'est une terrible chose que d'être vieux, valétudinaire, souffrant, et

¹ Le margrave de Bade venait d'être élevé à la dignité d'Electeur, à la suite du traité de paix de Lunéville, par l'une des clauses du *Reichsdeputationshauptschluss* de la Diète de Ratisbonne, du 25 février 1803.

² Nous disons *ministre*, parce qu'il en exerçait les *fonctions* ; en réalité il n'obtint le *titre* que plus tard, en 1807.

dans la misère, après avoir été toute sa vie dans une grande aisance. » M. d'Edelsheim lui répondait quelques jours plus tard par ces lignes :

A Carlsrouhe le 29 décembre 1803.

« J'ai rendu compte, monsieur, à M^{er} l'Electeur des vœux à son égard que vous m'avez exprimés dans votre lettre du 18 courant et qui ont été accueillis avec beaucoup de reconnaissance.

« L'assignation ci-jointe de S. Exc. M. le ministre des finances à son receveur M. le conseiller Funk, demeurant à Strasbourg, dans la Fladergasse, n° 27 ¹, acquittera le montant du semestre de votre pension, échu le dernier de la présente année. Veuillez par deux mots seulement me le marquer lorsque vous aurez touché le payement et recevoir ici l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être inaltérablement, monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« EDELSHEIM. »

Comme le conseiller Funk faisait, parait-il, quelque difficulté de solder ce mandat, Butré recourut encore à la patience du ministre et celui-ci, après lui avoir fait écrire une première fois par le conseiller de légation Groos, prit lui-même la plume pour lui expliquer, avec une grande courtoisie, quelles démarches il avait à faire, et le consoler en quelques mots affectueux.

A Carlsrouhe le 12 janvier 1804.

« Je n'ai pas manqué de communiquer au caissier général des finances électorales les observations que vous m'avez passées, monsieur, relativement à l'erreur concernant un

¹ La *Fladergasse* est le nom que portait, jusqu'à la Révolution, la partie de la rue des Hallebardes la plus rapprochée de la place Gutenberg; des personnes très âgées l'emploient encore aujourd'hui parfois, à Strasbourg.

quartier arriéré de votre pension. Il la rectifiée sans délai et Son Exc. M. le ministre de Gayling ne tardera pas de vous faire passer une assignation à son homme d'affaires à Strasbourg pour le paiement des cinq louis d'or qui vous reviennent encore jusqu'à l'échéance de l'année qui vient de finir. Mais permettez-moi de vous faire observer à mon tour que votre mémoire vous fait furieusement faux-bond si vous ne vous rappelez pas d'avoir jamais connu M. Groos, que vous vîtes jadis journellement auprès de feu mon frère, qui de là a passé à la Chambre des finances, ensuite à la mission de Paris et de Saint-Pétersbourg, qui maintenant a l'honneur d'être conseiller de légation de S. A. Electorale, attaché particulièrement au département des affaires étrangères qui m'est confié. Pardonnez-moi ce long détail en faveur du souvenir que vous conservez volontiers, j'en suis persuadé, à vos anciens rapports d'ici¹.

« Recevez, au bout de tout cela, mes vœux sincères pour votre prospérité ; le bien porter est au-dessus de tout, à votre âge, et pourvu qu'on jouisse d'une santé supportable, on peut bien envoyer en avant quelques-uns de ses équipages. Cordialement.

« EDELSHEIM. »

Les « équipages » de Butré étaient envoyés, en effet, en avant et leur propriétaire ne devait pas tarder à les suivre. Il survécut d'un an à peu près à la réception de cette lettre, mais nous ne savons rien, à vrai dire, sur les derniers mois de son existence. Plus de lettres, sauf une réclamation de

¹ Butré avait-il réellement oublié le nom du secrétaire de l'afné des Edelsheim, auquel il donnait de son fameux élixir, et qui lui communiquait, douze ans auparavant, les « feuilles françaises » de son maître, ou se produisait-il une confusion dans sa tête affaiblie entre M. Groos et son homonyme, cet ancien laquais à lui, qui avait voulu le gruger de dix thalers et qu'il aurait rougi d'avoir à traiter maintenant en personnage de conséquence ?

Crétet, de Vitry, qui n'a toujours pas reçu son argent, et une missive du libraire Marchant, qui déclare ne pas pouvoir verser la modeste somme promise. Plus de carnet de dépenses non plus, comme si Butré avait été trop faible désormais pour tenir une plume. Un feuillet seulement s'est conservé, le dernier peut-être qu'ait rempli cet homme, qui avait griffonné tant de rames de papier pour améliorer le sort des populations de l'Europe et pour expliquer à sa guise les mystères du monde. Ce feuillet, c'est un menu de sa nourriture pour les mois de juillet et d'août 1804. D'une main tremblante, le vieillard y consigne, jour par jour, les fricassées de grenouilles, les poulets rôtis, omelettes, ragoûts de veau et côtelettes qu'on lui servait et dont « l'animalité » devait révolter, du moins au début, son estomac de *végétarien* convaincu. Nous mentionnons ces détails infimes, parce qu'ils nous permettent une conjecture consolante sur les derniers jours de Butré. On verra tout à l'heure qu'il n'est pas mort à son logis de la rue des Bestiaux¹. On se persuade volontiers que l'une des clientes du vieil arboriculteur, — on voudrait que ce fût M^{me} de Balthasar, — touchée de son triste abandon, l'a recueilli chez elle, pour le soigner et pour adoucir ses derniers moments. Réduit à lui-même, Butré ne se serait pas ordonné d'aussi succulents menus; hélas! la pension de l'Electeur n'aurait guère suffi non plus à les payer. Le jour où l'on saura — si jamais quelque curieux prend la peine de s'en enquérir — qui demeurait, en 1805, dans la maison située quai St-Nicolas, n° 5, on apprendra du coup chez qui le vieux gentilhomme a fermé les yeux.

La *Feuille hebdomadaire, bulletin officiel du Bas-Rhin*, du

¹ La dernière quittance de loyer, que nous ayons retrouvée, signée de D. Fritz, est du 25 mars 1804; mais il est indiscutable que Butré garda ce logis jusqu'à sa mort, puisque on y retrouve, soixante-quinze ans plus tard, tous ses livres et ses papiers. Le loyer était d'ailleurs minime : 45 livres par semestre.

1 pluviôse an XIII (21 janvier 1805), enregistre ainsi son décès, parmi les mutations de l'état-civil : « Charles-Richard Butré, 80 ans, jardinier-pépinieriste, mort le 28 nivôse. » (18 janvier 1805). Guidé par ce renseignement sommaire, nous nous sommes transporté aux bureaux de l'état-civil, à la mairie de Strasbourg et, au registre des décès, sous le n° 475, nous avons trouvé la déclaration suivante : « Devant le citoyen Demichel, adjoint, ont comparu Joseph Woïrot, employé à la Recette générale, et Sébastien Ehrhart, prieur d'enterrements, et ont déclaré que Charles-Richard Butré, jardinier, âgé de 80 ans, natif de Pressac ¹, arrondissement de Confolens, département de Charente, fils légitime de feu François-Richard Butré, propriétaire, et de feu Elisabeth Garnier, *époux divorcé de Suzanne Dieuxaïde*, est décédé aujourd'hui à une heure du matin, en la maison située quai Saint-Nicolas, 5. »

Ainsi, l'annonce même de sa mort, nous réservait une surprise ; le misanthrope grincheux qui se disait sans amis et sans parents dans le monde, avait été marié. Était-ce de l'histoire ancienne, une erreur de jeunesse, suivie peut-être d'un éclat fâcheux, expié par de longues années d'exil ? Était-ce, au contraire, une faiblesse du vieillard, une mésalliance bientôt repentie et rejetée au prix de douloureux sacrifices ? Jamais, on l'a vu, ni Butré ni ses correspondants ne mentionnent ni ne font une allusion quelconque à un mariage, présent, futur ou passé. Il est vrai que dans ce XVIII^{me} siècle, si bizarre, on se cachait presque d'avoir une femme ou bien un mari, tout en affichant le nom de ses amants ou de ses maîtresses. En pesant bien les circonstances et les probabilités, on arrive cependant à conclure que ce mariage, légalement constaté par l'acte de décès, doit remonter plutôt à la première

¹ Ce renseignement est-il bien exact, pour précis qu'il semble être ? Butré s'était qualifié, on l'a vu, sur son passeport de 1801, « natif de Tours » ; quel intérêt avait-il à ne pas indiquer la vérité ?

partie de l'existence de Butré, aux années antérieures à son apparition dans nos contrées ¹. Quant à sa dissolution légale, elle n'a pu avoir lieu, évidemment, qu'après l'introduction du divorce, voté par l'Assemblée législative, le 20 septembre 1792.

¹ Il ne faut pas oublier que M. de Butré, lorsqu'il quitte Vallières pour la cour du margrave de Bade, était dans sa cinquantième année. A cet âge, on ne fait plus, ou l'on ne fait pas encore de folies amoureuses, en thèse générale du moins.

Nous voici donc arrivés à la fin de l'existence de ce travailleur obscur, absolument ignoré, non seulement de la foule, mais de la plupart de ceux qui se sont occupés du mouvement économique au XVIII^{me} siècle. Nous l'avons racontée longuement, trop longuement sans doute au gré de plus d'un parmi nos lecteurs, qui se sera demandé pourquoi nous exhumions la mémoire de Butré des profondeurs de l'oubli. En acceptant ce reproche mérité — car on est toujours coupable de n'avoir pas su intéresser son public — nous avouons pourtant que nous ne regrettons pas les longues heures passées à dépouiller, à classer et à interpréter cet amas de feuilles jaunies, déterrées dans les greniers du vieux Fritz et sauvées de la sorte d'une destruction certaine. Il y a, pour l'érudit, un puissant attrait à faire sortir, pour ainsi dire du néant, une personnalité quelconque; à reconstruire toute une existence, pour humble qu'elle soit, par un travail de conjectures et de mosaïque patiente; à être le premier, en un mot, à se rendre compte d'une individualité humaine et à l'expliquer aux autres. Mais ce n'est pas seulement à cette satisfaction purement égoïste que j'en appelle, pour légitimer la longueur de ce travail. Pour bien comprendre une époque, pour bien en saisir, non pas seulement les vains bruits extérieurs et le fracas des armes, mais les courants profonds et cachés, il importe de ne pas en étudier seulement les coryphées. Ceux-ci sont, soit au-dessus, soit en avant, soit en arrière de leurs contemporains; ils préparent la sphère intellectuelle et morale où devront se mouvoir les générations nouvelles; ils essaient peut-être de réagir contre l'esprit du siècle, s'ils ne le devancent. Ce n'est donc pas à eux qu'il faut demander le tableau fidèle de leur temps, ce n'est pas dans leur existence qu'on recueillera l'image

réelle et vivante d'une époque. Mais quand on rencontre sur son chemin des individualités secondaires, fussent-ce des médiocrités honnêtes, dont les hasards de la vie ont gardé la trace et conservé pour nous les épanchements intimes, on sera plus sûr de trouver chez eux la note juste, exacte, la photographie, si l'on veut, de leur caractère, de leurs idées, de leurs passions et de celles de leur entourage. Ici point de pose en vue de la postérité, comme dans la correspondance des grands hommes ; point de retouches trompeuses comme dans des mémoires, destinés à gagner encore le public, en même temps qu'à l'égarer, longtemps après la mort de l'auteur. C'est là ce qui m'a paru justifier cette étude sur la vie et l'œuvre bien modestes assurément de M. de Butré. Il m'a semblé qu'après avoir sauvé le reste de ses papiers d'un naufrage plus complet, il était de mon devoir de les mettre en œuvre, afin de montrer, par un exemple concret, ce que voulait cette école des *physiocrates*, si remuante et si puissante même, un instant, en Europe. Il m'a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de faire voir, une fois de plus, qu'à côté des utopistes convaincus et des brillants rhéteurs qui rêvaient de régénérer leur pays et le monde, en remettant au moule la nature humaine, en créant, *a priori*, toute une société nouvelle, il existait en France des esprits non moins convaincus et peut-être plus sérieux, qui croyaient plus urgent d'améliorer le sort des misérables et de réprimer les abus, en créant aux gouvernements des richesses et des ressources nouvelles. Aujourd'hui que l'histoire ne s'occupe plus seulement des grands de la terre, mais qu'elle compatit aux souffrances des petits et aux vicissitudes des peuples, ceux qui ont, des premiers, consacré leurs forces à cette tâche philanthropique ont bien quelque droit à l'attention, pourquoi ne dirais-je pas à la reconnaissance de notre temps.

Le vieux Butré racontait à satiété, dans ses dernières années, qu'il avait planté de sa main plus de cinquante mille

arbres fruitiers, dans le cours de sa longue vie, et il en était fier. Pourquoi non ? Cinquante mille arbres fruitiers, appelés à l'existence, valent cinquante mille vers médiocres, comme il en a été tant commis au XVIII^{me} siècle et par les plus illustres. Ils sont plus utiles assurément à la pauvre humanité que cinquante mille cadavres entassés sur un champ de bataille pour servir de base solide à la gloire d'un général heureux. Sans doute, il ne doit plus rester aujourd'hui grand'chose de cette forêt bienfaisante et touffue, éparse en Touraine et dans l'Ile-de-France, dans les plaines badoises et dans les vallées des Vosges. Mais que reste-t-il de tant d'autres œuvres pronées de son temps ? Que reste-t-il de telle tragédie de Voltaire ? Que reste-t-il du *Contrat social*, sinon quelques sophismes usés, qu'on voit surgir encore, de temps à autre, dans les clubs socialistes et les réunions des barrières ? Je ne prétends pas, on le pense bien, élever le personnage obscur dont ces pages ont esquissé l'existence, à la hauteur des noms illustres que je viens de nommer ; mais il a été, comme eux, un habitant de ce XVIII^{me} siècle dont nous sommes les enfants, que nous croyons tous connaître, et dont pourtant l'étude sérieuse commence à peine. Sa vie peut servir à en mieux saisir quelques aspects, à en étudier de plus près un des courants secondaires. Elle ne méritait pas peut-être d'être écrite ; elle aurait gagné certainement à l'être par une plume plus versée dans les études économiques et dans l'art d'écrire. Telle qu'elle est, elle risque fort de ne satisfaire ni le public lettré ni les spécialistes. Si cependant j'essaie de prendre là-dessus l'avis de celui que je me refuse à appeler mon héros, je crois qu'il préférerait encore être imparfaitement connu, que ne point l'être du tout ; la modestie n'était pas sa vertu dominante. Il y avait d'ailleurs, en quelque sorte, une dette à acquitter à son égard. L'Alsace, on l'a vu, n'a point été précisément une bonne mère adoptive pour le solitaire de Strasbourg, de Molsheim et de Haslach ; il y a trouvé bien des tribulations, la pauvreté, les

maladies, une mort lente à venir, une tombe inconnue et depuis longtemps détruite. Se serait-il résigné plus facilement à ce cortège de maux, s'il avait pu prévoir que, quatre-vingts ans plus tard, une plume alsacienne essaierait de reconstruire sa biographie ? Nous en doutons un peu ; mais, enfin, la voilà.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS.....	5
CHAPITRE I. — Origines de M. de Butré. — Son séjour à Versailles et ses relations avec le docteur Quesnay. — Il s'établit comme agriculteur à Vallières, en Touraine.....	9
CHAPITRE II. — Le margrave Charles-Frédéric de Bade. — Ses rapports avec Dupont (de Nemours). — M. de Butré appelé pour remplacer ce dernier à Carlsruhe, en 1775. — Sa correspondance avec Turgot et le marquis de Mirabeau, l' <i>Ami des hommes</i> . — Voyage en France.....	16
CHAPITRE III. — Le rôle de M. de Butré à la cour de Bade. — Ses rapports avec la famille régnante et le ministre d'Edelsheim. — Le <i>Tableau économique</i> . — Etudes hermétiques de M. de Butré. — Ses travaux économiques dans le margraviat..	28
CHAPITRE IV. — Lent avancement des calculs statistiques entrepris par M. de Butré. — Son désenchantement. — Il s'intéresse à la fondation des <i>Archives mytho-hermétiques</i> . — Sa correspondance avec Clavier du Plessis. — Son premier séjour à Strasbourg (1779). — Publication des <i>Lois naturelles de l'agriculture et de l'ordre social</i>	44
CHAPITRE V. — Voyage de M. de Butré à Paris et à Tours. — La <i>Société harmonique des Amis réunis</i> , de Strasbourg. — Les expériences de magnétisme faites en cette ville. — Nouveau voyage de M. de Butré à Lyon, à Hyères. — La comtesse de Beauregard. — Correspondance avec Raynal et Bergasse.....	61
CHAPITRE VI. — M. de Butré inspecteur-général des jardins et parcs princiers. — Voyage d'inspection agricole en Wetteravie. — Lettres de Schlosser et du marquis de Mirabeau. — La société magnétique de Strasbourg. — Voyage de M. de Butré dans le midi de la France et en Espagne. — Le second mariage du margrave de Bade.....	78
CHAPITRE VII. — M. de Butré se retire à Strasbourg. — Les préludes de la Révolution. — Jugements curieux et prédictions du marquis de Mirabeau. — M. de Butré se rend à Paris. — Plaintes du baron d'Edelsheim. — Réponse exaspérée de M. de Butré. — Il retourne à Carlsruhe, en juillet 1789.....	94

	PAGES
CHAPITRE VIII. — Les espérances d'un physiocrate aux débuts de la Révolution. — Sa colère contre Necker. — Correspondance de M. de Butré avec la sœur de Lataillée, supérieure de l' <i>Union chrétienne</i> de Poitiers, au sujet de sa nièce	107
CHAPITRE IX. — M ^{me} de Pailly et les papiers du marquis de Mirabeau. — Nouveaux voyages horticoles à Paris. — L'émigration dans le margraviat de Bade. — M. de Butré cosmopolite. — Il quitte Ettlingen pour un dernier voyage en septembre 1792. — La guerre l'empêche d'y revenir	126
CHAPITRE X. — M. de Butré retenu par la Terreur à Paris et dans les environs de la capitale. — Il s'y fait arboriculteur. — Sa correspondance avec le charpentier D. Fritz, son propriétaire, à Strasbourg. — Il publie sa <i>Taille raisonnée des arbres fruitiers</i>	137
CHAPITRE XI. — Retour de M. de Butré à Strasbourg, en 1797. — Il apprend la vente de ses effets à Carlsruhe. — On l'y regarde comme un jacobin. — Sa correspondance avec la comtesse de Hochberg pour obtenir la permission de revenir à Ettlingen. — Il y fait en effet une courte apparition, mais sa demande est repoussée.....	153
CHAPITRE XII. — M. de Butré fait l'acquisition d'une propriété à Haslach, dans les Vosges. — Ses déboires comme propriétaire. — Une lettre de La Tour-d'Auvergne. — M. de Butré expose ses principes au premier Consul. — Il essaie une dernière fois de se faire réintégrer à Ettlingen	166
CHAPITRE XIII. — M. de Butré quitte Haslach. — Il cherche de la besogne comme jardinier à Strasbourg. — Les clientes du vieux gentilhomme. — M ^{me} de Balthasar. — Correspondance de Butré avec le citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur. — Il s'établit à Molsheim. — Sa vie solitaire. — Il est maltraité par les fanatiques de la localité. — Revenu à Strasbourg, il met son domaine de Haslach en vente. — Lettre au premier Consul pour lui recommander Oberlin, le civilisateur du Ban-de-la-Roche	182
CHAPITRE XIV. — Ruine de M. de Butré. — Le margrave de Bade lui accorde une petite pension viagère. — Derniers moments du vieux physiocrate. — Sa mort à Strasbourg, le 18 janvier 1805. — Son extrait mortuaire nous révèle qu'il avait été marié	199
CHAPITRE XV. — Conclusion	208

MULHOUSE, IMPRIMERIE VEUVÉ BADER ET C^{ie}

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

	FR. C.
<i>La destruction du protestantisme en Bohême. Episode de la guerre de Trente ans. 2^e édition. Strasbourg 1868, in-8^o.....</i>	3.—
<i>La Sorcellerie au seizième et au dix-septième siècles, particulièrement en Alsace. Paris, 1871, in-8^o.....</i>	3.50
<i>Abraham Lincoln. Conférence faite au profit des victimes de la guerre en France. Strasbourg, 1872, in-12.....</i>	1.—
<i>La Chronique strasbourgeoise de J.-J. Meyer, l'un des continuateurs de Kœnigshoven. Strasbourg, 1873, in-8^o.....</i>	3.—
<i>Le grand tir strasbourgeois en 1576 et la venue des Zurichois. Etude historique. Strasbourg, 1876, in-8^o.....</i>	1.—
<i>Pierre Brully, ministre de l'Eglise française de Strasbourg (1539-1545). Etude biographique. Strasbourg, 1879, in-8^o.....</i>	2.50
<i>Les tribulations d'un maître d'école de la Robertsau, pendant la Révolution. Strasbourg, 1879, in-16.....</i>	0.75
<i>Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg (1645-1794). Strasbourg, 1880, in-8^o.....</i>	3.—
<i>L'Alsace pendant la Révolution française. I. Correspondance des députés de Strasbourg à l'Assemblée nationale (année 1789). Paris, 1881, in-8^o.....</i>	8.—
<i>Les Colloques scolaires du Gymnase protestant de Strasbourg. Strasbourg, 1881, in-8^o.....</i>	1.50
<i>Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg. Causeries biographiques. Strasbourg, 1883, in-16.....</i>	3.50
<i>L'affaire de Tisca-Ezlar. Episode de l'histoire de l'antisémitisme au XIX^e siècle. Strasbourg, 1883, in-8^o.....</i>	0.75
<i>La justice criminelle et la police des mœurs au seizième et au dix-septième siècles. Causeries strasbourgeoises. Strasbourg, 1885, in-16.....</i>	2.—
<i>David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope. Paris, 1885, in-8^o.....</i>	3.—
<i>Louis XIV et l'Eglise protestante de Strasbourg au moment de la révocation de l'Édit de Nantes (1685-1686). Strasbourg, 1887, in-18.....</i>	3.—

EN PRÉPARATION :

La Cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. Etudes sur l'histoire religieuse et politique de l'Alsace (1789-1801). Un vol., in-16.

